



**HAL**  
open science

# Émergence de “ littératures antispécistes ” : le topos de l’abattoir et/ou de l’élevage au regard de la théorie du référent absent

Sophie Vandevuegle

► **To cite this version:**

Sophie Vandevuegle. Émergence de “ littératures antispécistes ” : le topos de l’abattoir et/ou de l’élevage au regard de la théorie du référent absent. *Littératures*. 2022. dumas-03822611

**HAL Id: dumas-03822611**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03822611>**

Submitted on 20 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

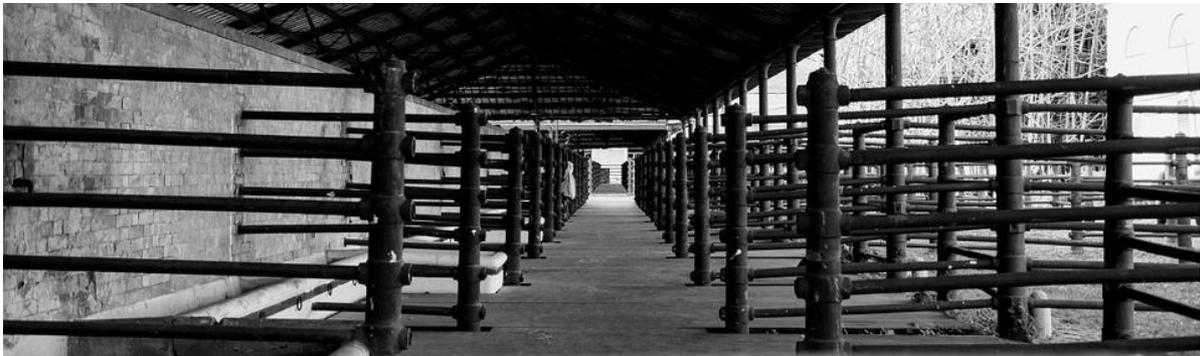


Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Université de Lille  
Faculté des Humanités, Département de Lettres Modernes  
Année universitaire 2021/2022

**Master 2 Études littéraires : création, réception, représentation**

**Émergence de « littératures antispécistes » :**  
Le *topos* de l'abattoir et/ou de l'élevage au regard de la  
théorie du référent absent



Source : <https://pixabay.com/fr/photos/abattoir-noir-et-blanc-329350/>

Soutenu le 27 juin 2022 par SOPHIE VANDEVEUGLE

**Sous la direction de PAUL DIRKX**

## **Remerciements**

Merci à M. Dirkx pour les commentaires qu'il a apportés à ce travail, et à Yves Bonnardel pour la source théorique qu'il m'a transférée sur l'intersectionnalité de l'antispécisme.

## Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>4</b>
<b>1. Doxa spéciste et avènement du mouvement antispéciste .....</b>	<b>10</b>
<b>1.1. HISTORIQUE AU CONDITIONNEL.....</b>	<b>10</b>
1.1.1. Spécisme, carnisme et incorporation .....	10
1.1.2. Un tournant au XVIII <sup>e</sup> siècle .....	14
<b>1.2. L'ANTISPÉCISME COMME LUTTE TOTALE .....</b>	<b>20</b>
1.2.1. Défense des animaux et luttes sociales aux XIX <sup>e</sup> et XX <sup>e</sup> siècles .....	20
1.2.2. Intersectionnalité et théorie du référent absent.....	27
<b>1.3. SUR L'ASPECT LINGUISTIQUE : SILENCES ET RÉSISTANCES.....</b>	<b>32</b>
<b>2. Les animaux dans la littérature : les enjeux de la visibilité .....</b>	<b>42</b>
<b>2.1. DES ANIMAUX ET DES HOMMES : DESTINS LIÉS OU PSEUDO- WELFARISME ? .....</b>	<b>42</b>
2.1.1. Des allégories aux abattoirs .....	42
2.1.2. Quand la visibilité mène au néocarnisme.....	50
<b>2.2. ZOOPOÉTIQUE <i>VERSUS</i> « LITTÉRATURES ANTISPÉCISTES » .....</b>	<b>61</b>
2.2.1. La critique littéraire : entre ré-invisibilisation et vegan studies .....	61
2.2.2. Intérêts et limites de la zoo-poét(h)ique .....	67
2.2.3. Spécificités, formes et enjeux des littératures antispécistes .....	71
<b>3. Analyse du corpus au regard de la théorie du référent absent .....</b>	<b>77</b>
<b>3.1. PRÉSENTATION DU CORPUS.....</b>	<b>77</b>
<b>3.2. UN CHAMP NÉO-RÉALISTE.....</b>	<b>84</b>
<b>3.3. LES MOYENS NARRATIFS ET LINGUISTIQUES DE L'HÉTÉRODOXIE.....</b>	<b>93</b>
3.3.1. Dichotomie et invisibilisation .....	93
3.3.2. Réification et mécanisation.....	101
3.3.3. Massification et double anonymat.....	109
<b>3.4. LITTÉRATURES ANTISPÉCISTES, ŒUVRES DE DÉSAAPPRENTISSAGE ?..</b>	<b>115</b>
<b>3.5. AU-DELÀ DES ÉLEVAGES ET DES ABATTOIRS : OUVERTURE SUR L'ÉCOCRITIQUE .....</b>	<b>127</b>
<b>Conclusion .....</b>	<b>132</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>139</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>144</b>

## Introduction

L'antispécisme, qui est la lutte contre la hiérarchie arbitraire entre espèces qui donne lieu à l'oppression des animaux non humains, est un terme récent mais désigne un mouvement philosophique et politique dont le commencement ne saurait être daté précisément. S'il est aujourd'hui une réaction à un système, c'est-à-dire le système spéciste fondé sur des structures, une langue, une doxa, les prémisses de l'antispécisme contemporain ont pris diverses formes avant que le terme ne soit créé, en 1970, que ce soit à travers le végétarisme éthique ou la lutte contre la vivisection. Les débats sur la condition animale et les rapports entre humains et animaux existent depuis des millénaires mais la notion tardive de « spécisme » est aujourd'hui fondamentale pour saisir l'ampleur de cette discrimination, encore souvent moquée et considérée comme normale. Il s'agit pourtant bien d'une idéologie, malgré le fait qu'elle soit partagée par l'immense majorité des êtres humains. Or, la littérature est un lieu privilégié des réflexions sur la condition des animaux dont la présence littéraire semble être à un tournant. En effet, bien qu'ils aient toujours peuplé toute sorte de livres, les animaux ont longtemps servi d'allégories renvoyant à des comportements typiquement humains et ont été délaissés par la critique, tandis qu'ils semblent désormais être reconsidérés comme s'ils étaient enfin devenus dignes des études littéraires.

Un double phénomène peut être observé depuis ces dernières années : d'une part, la critique s'intéresse aux animaux qui traversent des œuvres où leur présence en tant que tels avait jusque-là été relativement ignorée, quand ce n'étaient pas les œuvres elles-mêmes qui étaient invisibilisées ; d'autre part, les animaux semblent également investir de plus en plus les littératures contemporaines, de manières très différentes qui sont à la fois sources de créativité, d'inventivité, mais relèvent parfois aussi d'une attitude engagée voire d'un certain militantisme. La zoopoétique, approche interdisciplinaire, met l'accent sur ce que les animaux – dans un sens très large du terme – peuvent susciter comme formes fictionnelles et comme écritures. Ainsi, Anne Simon, chercheuse française qui a publié en 2021 un essai conséquent sur ce « mouvement » littéraire, intitulé *Une bête entre les lignes*, explique-t-elle que la zoopoétique porte sur l'expression de l'animalité, y compris humaine, sur les relations entre humains et animaux, et sur les mondes qui en découlent. Cette approche suggère un renouvellement du corpus par la (re)découverte d'œuvres où ces mondes animaux sont à l'origine d'écritures toutes singulières, ce qui peut impliquer de s'éloigner de la tradition anthropocentriste pour mieux s'intéresser aux autres existences animées et à ce qu'elles suscitent dans la littérature. Si la zoopoétique, en décentrant l'homme, effectue un geste qui s'approche de l'antispécisme, l'hypothèse de ce travail consiste à affirmer que quelque chose émerge qui tient à la fois d'un corpus et d'une théorie : c'est ce que j'appelle les « littératures antispécistes ».

En effet, de nombreuses fictions mettent en scène des animaux – paradoxalement, leur présence peut aussi se faire... à travers leur absence – mais sont à même de susciter des réflexions hétérodoxes, dans la mesure où elles remettent en question la doxa spéciste. C'est là ce qui semble fonder un corpus antispéciste, qui nécessite en même temps l'émergence d'une théorie littéraire antispéciste pour l'étudier à partir de cette notion essentielle. De fait, ces fictions, qui peuvent certes faire l'objet d'une étude zoopoétique, la dépassent par les interrogations qu'elles contiennent et qui sont moins le fait d'une écriture, d'une expression particulières de l'animalité, que d'une critique d'un *système* : le système spéciste, au sens large du terme, c'est-à-dire intersectionnel. Zoopoétique et littératures antispécistes diffèrent donc, car la zoopoétique se concentre sur l'écriture et les animaux là où les littératures antispécistes se focalisent plutôt sur le système spéciste, qu'elles mettent à mal de différentes façons. En somme, elles explorent davantage le système que le monde. Les réflexions hétérodoxes, qui sont au cœur des littératures antispécistes, prennent des formes multiples, du fantastique à la science-fiction, en passant par le néo-réalisme, d'où le choix du pluriel pour cette dénomination que je propose. Néanmoins, je n'étudierai qu'un genre des littératures antispécistes (au sens de corpus) dans ce mémoire, car un *topos* tend à se dégager du reste de ce champ et présente le double intérêt d'être à la fois historique et d'être à un tournant dans les fictions contemporaines : il s'agit du *topos* de l'élevage et/ou de l'abattoir.

Si la problématique porte sur l'essor de littératures antispécistes débordant de la zoopoétique, s'y ajoute la question de la spécificité de ce nouveau champ littéraire : elle pourrait résider dans son lien avec la théorie du référent absent mise au jour par Carol J. Adams dans son ouvrage *La politique sexuelle de la viande*. De fait, le référent absent désigne l'invisibilisation des animaux en tant qu'êtres sentients, en tant qu'individus, en particulier dans l'image que l'on se fait de la viande et qui fait qu'en en mangeant, l'on ne pense pas être en train de manger quelqu'un mais quelque chose. Cette notion de référent absent sera centrale dans cette recherche, car elle est à la fois une spécificité des littératures antispécistes et un de leurs enjeux. Les fictions de ce champ non seulement démontrent la validité de la théorie de Carol J. Adams, mais elles déconstruisent ce phénomène dans notre doxa au travers d'une visibilisation des référents vivants qui avaient disparu. Ainsi, leur absence est déjouée et c'est là justement une des stratégies des militants antispécistes, à savoir de montrer les animaux, d'annuler ce réflexe du référent absent, pour que soit possible la prise de conscience des conditions de vie et de mort des autres animaux dans un système spéciste et carniste, qu'ils soient dans des élevages, dans des laboratoires ou ailleurs. En outre, le concept de référent absent permet également d'insister sur l'intersectionnalité du mouvement antispéciste puisque, comme je l'expliquerai, le système spéciste et carniste entre en résonance avec d'autres formes de discrimination ou d'oppression, qui tendent à fusionner au sein de ces systèmes et à se renforcer.

Afin d'expliquer et de démontrer ma problématique, la structure de ce travail sera tripartite. Dans un premier temps, il s'agira de montrer que le spécisme existe et qu'il est une idéologie, et non pas quelque chose qui irait de soi. Pour cela, j'exposerai un déroulement possible pour expliquer ce qui a mené à notre paradigme actuel concernant les animaux. Le spécisme, parce qu'il est à ce point majoritaire dans la société et qu'il fait partie intégrante de la doxa, tout comme le carnisme, ne saurait faire l'objet d'une histoire précise, c'est pourquoi j'aborderai principalement l'influence qu'a pu avoir Descartes avec son *Discours de la méthode*, ainsi que le rôle de l'Église en tant qu'institution. En effet, la théorie de l'animal-machine s'est avérée utile dans le cadre du christianisme, puisque l'infériorité des animaux était un enjeu important pour que la religion n'apparaisse pas comme injuste à l'esprit de l'homme, si ce dernier se trouvait être, comme le dira plus tard Darwin, une espèce animale différant des autres non pas par nature mais plutôt dans un ordre de degré. Ainsi, la position de Descartes et celle de l'Église chrétienne ont pu contribuer à la doxa spéciste et carniste, mais le siècle des Lumières se révèle être un tournant car, au travers des écrits de certains philosophes, cette façon de penser et de voir le monde pouvait être sérieusement remise en question. J'évoquerai donc également les prémisses de l'antispécisme au XVIII<sup>e</sup> siècle, auprès d'auteurs comme Voltaire et Rousseau, étant donné qu'à ce moment les sens semblent devenir un argument antispéciste avant la lettre ; l'on verra aussi que, dès cette époque, certains affirment qu'il y a, dans la violence envers les animaux, un risque pour les hommes de s'habituer à la barbarie et de devenir criminels.

Cette observation permettra de faire la transition vers les liens entre différentes oppressions et, par-là, de montrer comment les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont vu des militants pour la justice, des anarchistes, des socialistes ou des révolutionnaires revendiquer en même temps des droits pour les autres animaux. Cette défense des animaux, commune à Louise Michel, Marie Huot, Henri Stephens Salt ou encore Louis Rimbault, se fait l'écho d'autres luttes sociales qui, finalement, convergent toutes vers la conviction que la justice est unique et qu'une société ne saurait être juste si elle dénigre et opprime certains groupes. Ainsi, l'antispécisme devient une lutte totale contre toute forme de discrimination ou d'oppression. Là aussi, je proposerai une sorte d'historique de cette pensée antérieure à la création du terme « spécisme » mais qui y aboutit en 1970, sous la plume du psychologue anglais Richard D. Ryder. Calqué sur les termes « racisme », « sexisme » ou « classisme », le « spécisme » apparaît donc dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle et permet de donner un nom à toute une idéologie qui intervient à grande échelle et à chaque instant dans la vie et la société humaines, mais aussi de nommer ceux qui luttent contre cette oppression. Ce premier chapitre se clôturera sur la théorie du référent absent énoncée par Carol J. Adams et sur

l'intersectionnalité, puis sur tout l'aspect linguistique de la doxa spéciste. Il s'agira donc de comprendre à quel point elle est ancrée en nous, dans nos systèmes, et quels sont les moyens élaborés par les antispécistes pour la contrer.

Dans un deuxième temps, j'analyserai la place des animaux dans la littérature en me focalisant d'abord sur deux aspects : d'un côté, il sera question de l'évolution de la place des animaux en littérature jusqu'au *topos* de l'abattoir comme lieu d'une interrogation sur les conditions humaine et animale, et de l'autre sera mis en lumière le fait que ce *topos* littéraire n'est pas forcément synonyme d'engagement végétarien, car certaines fictions s'approchent plutôt d'une idéologie néocarniste. J'analyserai pour cela les romans *180 jours* d'Isabelle Sorente et *Comme une bête* de Joy Sorman. Ensuite, ma recherche portera plus précisément sur la question des champs littéraires : je m'intéresserai à la critique littéraire en tant qu'elle aborde, ou non, l'antispécisme que l'on peut déceler dans certaines fictions. De fait, des narrations existent qui mettent à mal le système spéciste, mais surtout le système carniste, notamment à travers des personnages végétariens ou militants ; or, le monde académique francophone tend à invisibiliser, ou du moins à atténuer cet engagement en s'intéressant davantage à l'aspect poétique, stylistique, de ces œuvres, qu'à leur aspect politique. Ce constat sera l'occasion d'évoquer les *vegan studies* qui émergent dans le domaine anglo-saxon et diffèrent de la zoopoétique en France, qui a vu le jour, quant à elle, au début des années 2000. Je démontrerai ensuite en quoi les littératures antispécistes s'en détachent, en expliquant à la fois les intérêts et les limites de la zoopoétique, et les spécificités de la dénomination proposée ici.

La zoopoétique est une approche importante car elle donne à voir autrement le champ littéraire en y laissant une place pour les animaux qui le parcourent. L'essai d'Anne Simon suggère un renouvellement du canon littéraire par le biais de l'analyse des écritures que suscitent les « bêtes », notamment à travers une expérimentation du rythme qui fait des lettres peut-être une des disciplines les plus capables de rendre ces mondes, de les exprimer, de les explorer au travers de ce qui est selon cette chercheuse le propre de l'être humain, à savoir son langage créateur. Si cette approche a l'immense mérite de donner à voir tout ce *zôion*, ce qui aboutit nécessairement à une zoopoéthique ou à une zoopolitique d'après Anne Simon, il semble au contraire y avoir une partie de ce champ qui s'en échappe, c'est-à-dire les littératures antispécistes. Parmi ces fictions, celles qui ont pour *topos* l'élevage ou l'abattoir sont nommées par Anne Simon « récits de fiction agroalimentaire » : le terme peut paraître réducteur dans la mesure où il y a dans ce corpus des réflexions hétérodoxes mais surtout intersectionnelles, aspect que cette notion de « récit de fiction agroalimentaire » tend à laisser de côté. Je tâcherai, par conséquent, de démontrer que le terme « antispécisme » devrait être pris en compte pour approcher ces différentes œuvres, afin d'y voir

toute l'hétérodoxie et la convergence des luttes qu'elles contiennent. J'expliquerai notamment la diversité formelle des littératures antispécistes, entre œuvres réalistes et « non réalistes », et fiction et récit. Si les genres varient puisque ces réflexions hétérodoxes passent à la fois par la science-fiction, le fantastique ou encore le conte, j'ai choisi de me focaliser sur le *topos* de l'abattoir et/ou de l'élevage puisqu'il tend à se démarquer du champ par son aspect historique et par la multiplication de telles œuvres depuis au moins une dizaine d'années.

Dans un troisième et dernier temps, j'appuierai les hypothèses jusque-là émises par l'analyse d'un corpus spécifique, composée de quatre œuvres : deux romans, *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo et *Deux kilos deux* de Gil Bartholeyns, une nouvelle, *Les porcs* de Sylvain Tesson, et un ensemble de trois récits, *Ainsi nous leur faisons la guerre* de Joseph Andras. Ce choix est justifié par le souci d'observer l'écriture du *topos* étudié au travers d'œuvres qui diffèrent fortement aux points de vue générique, narratif et linguistique, mais qui présentent cependant toutes des similarités dans la visibilisation des animaux. Dans ce chapitre, après la présentation détaillée du corpus, j'analyserai ce qui relève du genre afin de montrer que ces œuvres s'approchent du néo-réalisme voire du néo-naturalisme, et que cela participe déjà d'une forme d'engagement antispéciste *via* un aspect documentaire. En effet, certaines œuvres héritent du XIX<sup>e</sup> siècle et notamment de Zola, par exemple car la nature humaine y a une part importante, tout comme le corporel, en particulier chez Jean-Baptiste Del Amo. Ces fictions frôlent parfois aussi le genre de l'enquête : une place conséquente est laissée à des descriptions scientifiques auxquelles s'ajoute l'insertion de textes juridiques, de lois, ou de données chiffrées relatives au secteur de la viande, la plupart du temps.

La part la plus importante de ce chapitre portera sur les « moyens narratifs et linguistiques de l'hétérodoxie », c'est-à-dire sur les procédés communs à ces œuvres et qui convergent vers la théorie du référent absent, qu'ils confirment en tant que processus qui existe bel et bien, et qui en même temps déconstruisent ce phénomène. De fait, la théorie du référent absent expose le fait que l'on omet les animaux, en particulier lorsque l'on mange de la viande, et c'est cette invisibilisation même qui rend possible la production et la consommation de viande pour une majorité de personnes qui, bien souvent, déclarent pourtant aimer les animaux. La théorie de Carol J. Adams est généralement confirmée assez rapidement dans ces œuvres qui essaient justement de déjouer l'absence des animaux. Les référents sont constamment présents et leur invisibilisation est rendue impossible par l'immersion du lecteur au sein des différentes structures de la production de « viande », si bien que les réflexions hétérodoxes qui émanent de ces fictions mettent finalement en lumière les différents procédés qui font que le référent disparaît. Il existe trois procédés principaux : la dichotomie entre humains et animaux, le processus de réification et de mécanisation qui annihile les animaux (et les

humains) en tant que tels, et, enfin, la massification et le double anonymat, la première faisant des animaux les parties d'un tout et niant ainsi toute individualité, le second consistant à empêcher la responsabilisation des employés qui ne peuvent se sentir seuls coupables car toutes les tâches sont réparties dans ce sens et ne peuvent véritablement distinguer les animaux les uns des autres non plus, par une fragmentation qui rend possible l'idée de « viande » et impossible celle de victime. À la suite de ces considérations sur les traits communs entre les quatre œuvres du corpus, j'évoquerai également les spécificités propres à chacune et qui en font des œuvres de déconstruction, de désapprentissage, que cela passe par l'importance de l'enfance, l'idée d'une violence contagieuse, ou par la réfutation systématique des arguments des carnistes convaincus.

Enfin, je terminerai, brièvement, par envisager une ouverture possible en évoquant le pan « non réaliste » des littératures antispécistes, constitué par exemple par des œuvres de science-fiction ou des romans d'anticipation, comme *Nous mourrons de nous être tant haïs* d'Aymeric Caron ou *La guérilla des animaux* de Camille Brunel. Ce dernier point sera l'occasion de présenter certaines de mes réflexions et de poser quelques questions sur le rôle de la littérature au moment de l'anthropocène, ce qui mettra en lumière les corrélations entre écocritique et littératures antispécistes.

En somme, ce travail abordera la problématique de l'antispécisme sous un angle littéraire, puisque ce mouvement, par ses origines et son évolution, a toujours été lié aux lettres, qui à leur tour s'en imprègnent désormais. Les militants, au fil des siècles, en particulier ceux qui, par souci de cohérence, ont modifié leurs habitudes pour adopter le végétarisme éthique ou, aujourd'hui, le véganisme, partagent semble-t-il un arrière-plan littéraire vaste, qui remonte à l'Antiquité avec les essais philosophiques de Porphyre et de Pythagore, ce que Carol J. Adams appelle le « corpus littéraire végétarien ». Ce corpus comprend, certes, nombre d'œuvres théoriques, mais des œuvres de fiction viennent aussi l'accroître de nos jours. Ces héritages, qui ont façonné le mouvement antispéciste tel qu'il est aujourd'hui, ont mené des auteurs contemporains à prendre la plume à leur tour pour donner vie à ces œuvres qui fondent les littératures antispécistes en tant que corpus et les suscitent en tant que théorie, démontrant ainsi la légitimité de ces questionnements et de cette lutte, et peut-être aussi, à travers leur multiplication récente, son urgence.

## 1. Doxa spéciste et avènement du mouvement antispéciste

### 1.1. HISTORIQUE AU CONDITIONNEL

#### 1.1.1. *Spécisme, carnisme et incorporation*<sup>1</sup>

Si le terme « spécisme » est relativement nouveau, ce qu'il décrit ne l'est absolument pas, aussi cela fait-il partie de notre doxa depuis des siècles. Inventé par Richard D. Ryder dans les années 1970 dans le but de défendre et de promouvoir le mouvement animaliste<sup>2</sup>, ce néologisme est aujourd'hui le terme principal qui permet de donner un nom à une oppression longtemps restée innommable : en effet, le spécisme est l'idéologie selon laquelle l'espèce est un critère de valeur à partir duquel peut être établie une hiérarchie, qui place l'homme au sommet et, en le considérant supérieur aux autres animaux, justifie son comportement vis-à-vis d'eux et sa domination. *A contrario*, l'antispécisme est la lutte contre cette prétendue supériorité humaine et tout ce qu'elle implique : élevages en tous genres, abattoirs, vivisection, chasse... Une autre idéologie est pareillement restée longtemps sans nom, le carnisme : créé quant à lui dans les années 2000 par la psychologue Melanie Joy, ce terme renvoie au « système de croyance invisible [...] qui conditionne les gens à manger certains animaux »<sup>3</sup>. Là aussi, c'est une idée commune à tel point qu'elle est considérée comme incontestable et absolument naturelle ; ensemble, le spécisme et le carnisme fondent une doxa partagée par la plupart des êtres humains, quasiment sans frontières, et sont ainsi doublement incorporés, puisque ces idéologies impliquent de (pouvoir) manger de la viande, donc de l'ingérer, de l'incorporer, tout comme ces idées en elles-mêmes sont incorporées dans notre esprit et se répercutent sur nos comportements.

S'il n'est pas possible d'établir un historique absolument objectif et précis des idéologies carniste et spéciste, du moins peut-on supposer certaines directions qu'elles ont prises au cours de l'Histoire. Ainsi, en 1637, lorsque Descartes publie son *Discours de la méthode*, il expose sa théorie de l'animal-machine qui, en un sens, annonce les traitements réservés aujourd'hui aux animaux. Comme le rappelle Véronique Le Ru<sup>4</sup>, deux thèses peuvent en fait être distinguées dans le *Discours* de Descartes : d'un côté, il y a celle du corps-machine, qui inclut l'humain et selon laquelle le corps obéit à des principes mécaniques, et de l'autre celle de l'animal-machine, appuyée par l'hypothèse

<sup>1</sup> Dans ce chapitre, j'évoquerai principalement les liens entre l'Église, Descartes et le spécisme, bien que cette idéologie leur soit bien antérieure. Pour un historique plus vaste, voir SINGER Peter. 2012 [1975]. *La libération animale*. Paris, France : Éditions Payot & Rivages, chapitre V, « La domination de l'homme ».

<sup>2</sup> DAMONTE, Marco. 2019. « Specismo: storia (filosofica) di un neologismo ». *Rassegna di Diritto, Legislazione e Medicina Legale Veterinaria* 17 (4). <https://doi.org/10.13130//11839>, p. 14

<sup>3</sup> « the invisible belief system, or ideology, that conditions people to eat certain animals. » Voir le site <https://carnism.org/carnism>. (Je traduis.)

<sup>4</sup> RU, Véronique Le. 2016. « Traduire, interpréter, connaître l'animal chez Rousseau et Diderot ». Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02054188>, p. 86

que les animaux ne seraient que des corps sans âme (l'âme étant immatérielle et immortelle) et seraient donc des machines<sup>5</sup>. Bien que, désormais, la science reconnaisse des sensations aux animaux, et par-là notamment la capacité de souffrir, ce qui rend caduque la seconde thèse de Descartes qui nie la sensibilité animale en décrétant que ce sont les « esprits animaux » – c'est-à-dire de petites particules volatiles qui voyagent de part et d'autre du corps – qui provoquent, par leur mouvance constante, des réactions qui ne sont que des réflexes<sup>6</sup>, ce qu'il écrit est en réalité tout à fait propice à une réflexion basée sur nos pratiques contemporaines, puisque l'animal, tel qu'il est traité actuellement dans l'industrie de la viande, du lait ou dans d'autres types d'exploitation, est devenu, précisément, une machine. De nombreuses espèces ont été modifiées pour remplir ce rôle, que ce soient les vaches comme machines à lait ou les cochons comme machines à viande.

On pourrait par conséquent penser que la doxa spéciste trouve un socle théorique dans le *Discours* de Descartes, et justifie en même temps le carnisme. L'auteur du XVII<sup>e</sup> siècle estime également qu'il est impossible que les animaux pensent : ils ne « pensent pas ainsi que nous », ils « n'ont aucune pensée » et on ne saurait trouver une « âme pensante chez les bêtes »<sup>7</sup> selon lui, car c'est *via* le langage que la faculté de penser se manifeste ; or les animaux ne parlent pas une langue précise, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas un système articulé et complexe. Ce qui intéresse Descartes, « c'est [...] de repérer une manifestation originale qui permette de caractériser en propre l'activité humaine [...] il cherche ce qui fait que l'homme, qui appartient manifestement au monde animal, présente cependant une caractéristique propre qui lui permet de s'en détacher »<sup>8</sup> : c'est la parole qui constitue cette spécificité humaine. Il convient dès lors de s'intéresser aux conséquences qu'a pu avoir le cartésianisme à une époque où la religion chrétienne était encore un pilier de la société.

Bien que la position de l'Église soit variable selon le temps, le lieu et selon les différents groupes religieux qui la composent, comme le montre notamment Éric Baratay dans son article « Le christianisme et l'animal, une histoire difficile », l'on peut observer un certain opportunisme religieux qui se saisit des hypothèses de Descartes pour maintenir la supériorité humaine et, de là, réaffirmer l'importance de l'Église. En effet, celle-ci n'a aucun intérêt à reconnaître que les animaux sont relativement proches de l'homme et qu'ils sont capables d'éprouver différentes sensations. Au contraire, si elle admettait qu'une distinction nette entre hommes et animaux n'est pas justifiée du fait de la proximité entre espèces et des facultés qu'elles partagent, elle tendrait vers la thèse de la continuité et sous-entendrait que l'homme n'a sans doute ni spécificité ni supériorité. Cela

---

<sup>5</sup> Si cette idée fait de la position de Descartes une position clairement spéciste, elle peut être nuancée selon certains chercheurs. À ce sujet, voir par exemple JOLIBERT Bernard. 2020. « Animalité et humanité selon Descartes ». *L'enseignement philosophique* 70 (3): 5-17.

<sup>6</sup> BARATAY, Éric. 1986. « L'Église et la théorie de l'animal-machine aux XVIIe-XVIIIe siècle ». *L'Église et la théorie de l'animal-machine*. Paris, France, p. 4

<sup>7</sup> Descartes, cité par JOLIBERT B., *op. cit.*, p. 8

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 10

reviendrait, pour l'Église, à remettre en question le principe même de la religion ; ainsi le cartésianisme est sans doute devenu un enjeu théologique important car il permettait de maintenir une vision anthropocentriste du monde, sans laquelle la puissance de l'Église aurait pu vaciller – ce qui n'a pas empêché, toutefois, que certains groupes soient opposés à l'idée de supériorité humaine et soient même végétariens. Mais le végétarisme de ces croyants devait être ascétique, car, s'il était moral, on peut supposer que cela aurait posé problème pour l'Église : si l'on reconnaît la capacité à souffrir des animaux, Dieu ne devient-il pas injuste ? Sa bonté peut-elle encore être prise au sérieux ? Car les animaux sont innocents, on ne peut leur reprocher ni le péché originel, ni de consommer des aliments défendus, leur innocence implique donc qu'ils ne peuvent pas souffrir. Leur reconnaître des facultés trop proches de celles des êtres humains et sous-entendre ainsi que les espèces animales se situeraient sur un même continuum se rapproche d'une forme d'hérésie, surtout lorsque cette pensée incite à adopter un végétarisme moral : si les animaux souffrent alors qu'ils sont innocents, Dieu est injuste et sa bonté illusoire, et les végétariens sont meilleurs, puisqu'ils se montrent davantage bienveillants envers autrui que les apôtres, voire le Christ lui-même.

Au-delà de l'Église chrétienne, ce sont les religions monothéistes de manière générale<sup>9</sup>, « les trois grandes religions dites du Livre, [qui ont] légitimé la domination humaine de la nature et une exploitation des animaux »<sup>10</sup>. En plein siècle des Lumières, alors que nombre de scientifiques et de philosophes réduisent l'écart entre les êtres humains et les autres animaux, les théologiens s'efforcent de maintenir cette différence en se servant de l'argument cartésien du langage articulé que seul possède l'être humain, ce qui aboutit à la célèbre formule du cardinal de Polignac qui s'exclame, face à un orang-outan : « Parle et je te baptise ! »<sup>11</sup>. L'abbé de Macy, un siècle après le *Discours de la méthode*, rédige son *Traité de l'âme des bêtes* qui actualise le texte de Descartes et propose un point de vue qui est celui de l'Église, à savoir que la nature de l'homme est spirituelle et libre alors que celle des animaux est matérielle et automate, d'où découle l'exclusivité de la douleur et du plaisir que peut ressentir l'homme, grâce à son âme<sup>12</sup>. Par ailleurs, les animaux ne peuvent pas avoir d'âme car, d'après la religion, elle ne peut être matérielle ; or elle ne saurait être immatérielle car cela la rendrait pareille à celle de l'homme<sup>13</sup>. Néanmoins, c'est aussi à cette période que l'on

---

<sup>9</sup> Par exemple, sur les liens particuliers entre (anti)spécisme et judaïsme, voir SEGAL, Jérôme. 2020. *Animal radical : Histoire et sociologie de l'antisécisme*. Montréal, Canada : Lux Éditeur, chapitre 4.

<sup>10</sup> FONTENAY, Élisabeth de. 2009. « L'Homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal ». *Pouvoirs* 131 (4), p. 23

<sup>11</sup> PARADIS, Swann. 2015. « "Parle et je te baptise !". De l'âme des bêtes au siècle des Lumières ». *Voix Plurielles* 12 (2): 76-94. <https://doi.org/10.26522/vp.v12i2.1272>.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 77

<sup>13</sup> *Ibid.*

remarque un certain intérêt pour le végétarisme, non pour des raisons économiques ou religieuses, mais morales. Dès l'Antiquité, « le végétarisme [est] vu comme une grave entorse aux dogmes de la religion officielle. »<sup>14</sup> Parmi les noms que l'on a le plus retenus, il y a ceux de Porphyre et Pythagore, qui ont tous deux prôné l'adoption du végétarisme comme régime plus acceptable sur le plan éthique que la consommation de chair. Or, déjà à ce moment, « le végétarisme est en mesure de fragiliser la religion des Grecs et des Romains ; il n'est pas sans danger non plus pour la religion chrétienne »<sup>15</sup>. En effet, si les règles alimentaires sont nombreuses au début de la Genèse, elles disparaissent presque par la suite, jusqu'à prendre une autre forme lorsque Saint Pierre s'entend dire par l'Esprit saint, à propos des animaux, qu'il faut « les tuer tous et [...] les manger sans distinction »<sup>16</sup>. Comme l'explique Renan Larue, cette évolution est en fait nécessaire étant donné que « pour devenir catholique, c'est-à-dire universelle, [...] il faut que l'Église devienne omnivore et ne rejette aucune tradition culinaire. »<sup>17</sup> Ainsi l'Église devient-elle réfractaire au végétarisme moral, qui frôle l'hérésie parce qu'il tend à montrer les limites de la charité chrétienne. Aujourd'hui encore, les religions monothéistes, même si leurs adeptes présentent en fait une diversité de points de vue qui parfois réfutent l'anthropocentrisme ou certaines pratiques, marquent la société et participent de la doxa spéciste à travers leurs traditions notamment culinaires, par exemple celle de l'« agneau pascal », pour commémorer la résurrection de Jésus<sup>18</sup> ; aussi peut-on émettre l'hypothèse que l'Église, au-delà du spécisme donc, n'est pas pour rien dans l'idéologie carniste qui perdure aujourd'hui.

Dès lors, une des premières formes que peut prendre une remise en cause des doxae spéciste et carniste passe par le régime alimentaire. Le végétarisme s'est vu loué par de nombreux philosophes, même s'ils n'ont pas toujours allié théorie et pratique, car nombre d'entre eux, tout en le prônant, continuaient à se nourrir de viande – paradoxe encore très vivace de nos jours. Toujours est-il que, de l'animal-machine, certains penseurs des Lumières ont évolué vers une conception autre de l'animal, en faisant des sens un argument « pré-antispéciste » et mis en avant par Voltaire et Rousseau, entre autres, ce qui peut être considéré comme une étape dans l'historique de l'antispécisme et dans le cheminement philosophique échappant à l'incorporation des idéologies majoritaires.

---

<sup>14</sup> LARUE, Renan. 2021. *Le Végétarisme des Lumières. L'abstinence de viande dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, France : Classiques Garnier. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09959-8>, p. 17

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 18

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 19

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> L'agneau est un symbole de pureté et d'innocence, c'est pourquoi il est l'animal choisi pour le repas traditionnel de Pâques, puisque l'on célèbre la résurrection de Jésus qui a lui aussi été sacrifié bien qu'il était innocent, afin de racheter les péchés d'autres hommes. Pour information, selon le ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation, le nombre d'agneaux abattus en France augmente de 75% à l'approche de Pâques ; entre février et mars 2018, ils sont passés de 262 104 à 460 849.

### 1.1.2. *Un tournant au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Si l'antispécisme est un mouvement philosophique et politique, l'on peut se demander s'il n'est pas également un mouvement littéraire, car les lettres ont toujours été un médium de réflexions portant sur la condition animale et incitant à changer nos habitudes – parfois même l'engagement a-t-il été davantage écrit que concrétisé par des actes ou des comportements. Ces textes, ou ce « corpus littéraire végétarien »<sup>19</sup> pour reprendre l'expression de Carol J. Adams, mettent souvent en avant le respect dont nous devrions faire preuve pour les animaux, par souci de morale et de justice, puisqu'ils sont capables de ressentir.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est d'abord auprès d'Étienne Bonnot de Condillac que les animaux non humains sont revalorisés grâce aux sens qu'ils partagent avec nous. En 1755, son *Traité des animaux*, qui ne nie pas cependant une certaine supériorité de l'homme du fait de sa raison, montre que, selon lui, les animaux ont presque autant de capacités que les hommes et, en philosophe empiriste, il affirme que « la faculté de sentir est la première de toutes les facultés de l'âme »<sup>20</sup>. Condillac estime qu'il est nécessaire de remplacer, dans le *cogito ergo sum* de Descartes, l'idée de penser par la capacité de sentir, qui est le « fait primitif et minimal de la corporéité à partir duquel on devra établir la genèse et l'esprit commun à toutes les espèces »<sup>21</sup>. Selon l'empirisme de Locke, ce sont en effet les sens qui sont à l'origine de nos idées et, les animaux possédant une constitution et des facultés sensibles similaires à celles de l'homme, il n'est pas exclu qu'ils puissent également penser, au contraire : là où l'absence de langage était la preuve chez Descartes que les animaux ne pensent pas, c'est pour Locke simplement ce qui leur manque pour affirmer que, en effet, ils pensent.<sup>22</sup> En réalité, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la sensibilité connaît un certain essor et c'est cela qui sert la cause animale, ce que l'échec du cartésianisme, de plus en plus critiqué et discrédité<sup>23</sup>, avait déjà permis. On remarque ainsi une corrélation entre sens humains et sens animaux : d'une part, c'est par ses sens que l'homme constate que l'animal peut également souffrir, et d'autre part, c'est la sensibilité que l'on observe chez les animaux qui incite à faire preuve de compassion et de pitié à leur égard. Les sens deviennent donc une sorte d'argument antispéciste, puisqu'ils relient hommes et animaux et montrent bien les ressemblances entre espèces : c'est aussi cela qui justifie l'ampleur, relative, que prend le végétarisme moral dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>19</sup> ADAMS, Carol J. 2016 [1990]. *La politique sexuelle de la viande : une théorie critique féministe végétarienne*. Lausanne, Suisse : L'Âge d'Homme, p. 257

<sup>20</sup> PARADIS S., *op. cit.*, p. 85

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 85-86

<sup>22</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 88

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 96

Rousseau, qui s'intéresse au végétarisme dès 1755, fonde tout son système sur la conviction que l'homme ne peut être fait pour manger de la viande (il s'oppose donc à la doxa carniste) car, étant né bon, il ne peut être dans sa nature de tuer des animaux, c'est-à-dire des êtres sensibles<sup>24</sup> ; sa conception du végétarisme est morale. Dans *Émile ou De l'éducation*, Rousseau cite notamment Pythagore, que l'on associait alors toujours au végétarisme, tout comme Porphyre – « végétarisme » que l'on désignait à l'époque comme le « régime de Pythagore », les végétariens étant des « pythagoriciens ». Dans l'extrait qui suit, le philosophe s'insurge de et s'interroge sur l'impassibilité face au « meurtre » d'un animal :

Tu me demandes, disait Plutarque, pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes ; mais moi je te demande au contraire quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient. Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? Comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ? Comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes ? Comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait ?<sup>25</sup>

Le végétarisme qu'il prône est sentimental, mais il s'appuie également sur des « arguments physiologiques »<sup>26</sup> pour réfuter le carnisme et, de là, aboutir à la nécessité de faire preuve de pitié envers les animaux. Dans *La Nouvelle Héloïse*, on peut même observer chez le personnage de Julie de Wolmar une antinomie présente chez bien des philosophes des Lumières et chez une majorité de personnes aujourd'hui : en effet, Julie est presque végétarienne car, si elle refuse de manger des animaux puisqu'elle ressent et partage leur souffrance, elle mange tout de même des poissons, on peut donc voir qu'elle est tiraillée entre le nomos « compassion » et le nomos « carnisme/spécisme/habitude/goût » – on remarquera par ailleurs que, depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la consommation de viande baisse tandis que celle de poisson augmente<sup>27</sup>, ce qui montre à quel

---

<sup>24</sup> Voir LARUE R., chapitre « Le végétarisme théorique et sentimental de Jean-Jacques Rousseau » dans *Le végétarisme des Lumières*.

<sup>25</sup> *Émile ou De l'éducation* de Rousseau cité par LEBRETON, Capucine. 2018. « Empathie et cruauté : le paradoxe de l'imaginaire des viandes au XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Astérior. Philosophie, histoire des idées, pensée politique*, n° 18 (juin). <https://doi.org/10.4000/asterion.3147>, pp. 3-4

<sup>26</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 199

<sup>27</sup> À ce sujet, voir entre autres le site la-viande.fr (<https://www.la-viande.fr/environnement-ethique/atlas-elevage-herbivore/filieres-sources-economie-emploi/consommation-viande-boucherie-baisse>) et celui de la FAO (<https://www.fao.org/news/story/fr/item/423152/icode/>)

point cette antinomie est présente dans la société. Ainsi, à travers ses personnages, Rousseau tend à normaliser le végétarisme et fait même des animaux des sujets de droit naturel car c'est la sensibilité qui implique d'avoir des droits et des devoirs<sup>28</sup>. En un sens, son raisonnement est très similaire à l'antispécisme contemporain au travers de l'argument des cas marginaux qui aboutit au statut de patient moral : de fait, le but de cet argument

est de montrer que nier l'existence d'un statut moral et juridique pour les animaux reviendrait à renoncer également à attribuer ce statut moral et juridique aux cas dits marginaux de l'humanité que sont notamment les nourrissons, les séniles, les comateux, les handicapés mentaux profonds, ces cas ayant à de nombreux égards moins de capacités intellectuelles que des animaux adultes.<sup>29</sup>

Enfin, Rousseau a influencé d'autres auteurs qui ont également été dans ce sens, comme Bernardin de Saint-Pierre qui fait de Paul et Virginie des végétariens<sup>30</sup>.

Si bien des auteurs des Lumières s'insurgent de la violence des bouchers, comme Louis-Sébastien Mercier, ou donnent la parole à des animaux, comme Restif de la Bretonne, c'est chez Voltaire que le végétarisme moral est peut-être le plus hétérodoxe, au cœur du siècle des Lumières. En effet, à l'image de Locke, Voltaire croit que les animaux pensent mais que la parole leur manque. Bien que les passages dédiés au végétarisme dans son œuvre soient minoritaires, tous semblent attester un véritable intérêt pour ce régime plus éthique qu'une alimentation carnée – cependant, ce n'est qu'à partir de 1762 que l'auteur prend le végétarisme au sérieux, car il a plutôt tendance à s'en moquer avant cette date. Il n'empêche que les réflexions qu'il élabore ensuite, notamment dans le *Dialogue du chapon et de la poularde*, dans *La Princesse de Babylone* ou encore dans l'article « Viande » des *Questions sur l'encyclopédie*, montrent clairement qu'il se questionne au sujet des animaux et de ce que nous leur faisons subir, notamment en raison de nos habitudes alimentaires, aspect que les critiques ont longtemps délaissé, en particulier dans le *Dialogue*, comme si ces considérations étaient indignes autant de ce philosophe que de la littérature en général. Pourtant, la réflexion de Voltaire comporte, entre autres, l'idée de sentience même s'il ne la nomme pas, ce qui en fait une des œuvres importantes dans l'histoire de l'antispécisme et tend à confirmer l'idée que c'est aussi un mouvement littéraire, et que la littérature a contribué à l'élaboration d'une théorie (au moins) végétarienne.

---

<sup>28</sup> RU V., *op. cit.*, p. 93

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> LARUE R., *op. cit.*, pp. 224-225

Cette notion de « sentience » est redécouverte aujourd'hui et est essentielle pour la cause animale puisqu'elle permet de différencier les êtres vivants sentients, c'est-à-dire capables de sentir et de penser (les animaux), et ceux qui ne le sont pas *a priori* (les plantes). Le concept existe au moins depuis la Renaissance, auprès de Montaigne par exemple, mais la théorie de Descartes le réfute totalement. L'idée de sensation ou de sentiment est fondamentale chez Voltaire et apparaît très souvent dans ses écrits, comme ci-dessous, dans le *Traité sur la tolérance* :

Il faut, ce me semble, avoir renoncé à la lumière naturelle, pour oser avancer que les bêtes ne sont que des machines. Il y a une contradiction manifeste à convenir que Dieu a donné aux bêtes tous les organes du sentiment, et à soutenir qu'il ne leur a point donné de sentiment.

Il me paraît encore qu'il faut n'avoir jamais observé les animaux pour ne pas distinguer chez eux les différentes voix du besoin, de la souffrance, de la joie, de la crainte, de l'amour, de la colère, et de toutes leurs affections ; il serait bien étrange qu'ils exprimassent si bien ce qu'ils ne sentiraient pas.<sup>31</sup>

Tout comme dans l'article « Bêtes » du *Dictionnaire philosophique* :

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mémoires. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.<sup>32</sup>

---

<sup>31</sup> VOLTAIRE, 2020. *Pensées végétariennes*. Paris, France : Éditions Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard, pp. 14-16

<sup>32</sup> *Ibid.*, pp. 19-20

Chez lui, ce sont donc les sens qui « brouillent la frontière traditionnellement tracée entre les êtres humains et les autres animaux »<sup>33</sup> et invitent l'homme à faire preuve de compassion – ce qui n'est autre que ce que prônent les antispécistes, quoiqu'au-delà de la compassion, c'est avant tout un souci de justice qui les anime.

Par ailleurs, avant qu'il semble prendre plus au sérieux le végétarisme, Voltaire avait écrit en 1752 une histoire philosophique, *Micromégas*<sup>34</sup>, qui peut être interprétée comme une contestation de l'anthropocentrisme, point de vue qui a sans doute permis au philosophe de s'intéresser de plus près à la sensibilité des animaux par la suite. En effet, ce texte bref narre le voyage de Micromégas à travers l'univers, lors duquel il rencontre d'autres créatures dont l'homme, qui est presque invisible pour lui, puisqu'un être humain ne mesure même pas le quart d'un ongle de Micromégas, qui marche dans l'océan comme un homme marche dans une flaque. Non seulement Voltaire laisse penser que l'homme n'est absolument pas le centre de l'univers, et pas même celui de la Terre, mais en plus, certains passages suggèrent que la sensibilité et la pensée existent chez des êtres infiniment plus petits que l'homme et différents de lui, puisque Micromégas lui-même s'étonne de découvrir toutes les facultés de l'espèce humaine, malgré sa petitesse. On retrouve, dans l'extrait qui suit, ce qui s'apparente à une critique de Descartes, puisqu'il est question de la faculté de penser, du langage et de l'âme que l'on peut ou non attribuer à d'autres espèces :

Micromégas [...] vit clairement que les atomes [les hommes] se parlaient ; et il le fit remarquer à son compagnon, qui [...] ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues, aussi bien que le Sirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas. D'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire ? Pour parler, il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme. Or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde. (p. 119)

Micromégas met alors en place un plan qui lui permet d'entendre parler les hommes : « Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. » (p. 120). S'en suit une conversation entre les voyageurs et les hommes au cours de laquelle Micromégas comprend que d'autres espèces, aussi différents soient-ils, peuvent posséder autant de facultés que lui.

La réfutation de l'anthropocentrisme – et par-là de la domination humaine – ainsi entamée, Voltaire, dans les œuvres qu'il publie à partir de 1762, évolue vers un point de vue qui s'approche

---

<sup>33</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 151

<sup>34</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition VOLTAIRE. 2018. *Zadig*. Paris, France : Pocket.

nettement de l'antispécisme comme nous l'avons vu, mais sa défense du végétarisme est aussi l'occasion de critiquer le clergé, notamment dans ses œuvres de fiction. Par exemple, dans les *Lettres d'Amabed*, le père Fa tutto incarne le catholicisme, d'autant plus critiqué que l'histoire se déroule en Inde, alors que Voltaire s'intéresse grandement à l'indianisme et notamment aux mœurs vis-à-vis des animaux, et ce personnage est vivement critiqué par Amabed, qui est végétarien et est horrifié par ses coutumes : « Le père Fa tutto lui-même, tout poli qu'il est, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une chaudière, et il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage [...]. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtre envers les poulets [...].<sup>35</sup> Ce passage peut être une métaphore de l'indifférence de l'Église par rapport à la souffrance animale, et l'Inde, dont une partie au moins est végétarienne, apparaît tout au long de ce texte comme presque supérieure aux autres nations, notamment comparée à l'Europe où le comportement de l'homme à l'égard des animaux n'est absolument pas pris en compte pour son accès au Salut. Il en va de même dans *La Princesse de Babylone*<sup>36</sup>, où les animaux apparaissent comme nos « semblable[s] » (p. 43), nos « frères » (p. 83), tandis que la viande n'est qu'un « cadavre déguisé » (p. 59) et ceux qui en consomment sont des « barbares » (p. 39), aussi les peuples d'Occident sont-ils « ignorants, brutaux et barbares » (p. 117).

Mais c'est surtout dans le *Dialogue du chapon et de la poularde*<sup>37</sup> que la critique de l'Église est la plus acerbe. Dans ce conte philosophique, ceux qui mangent les animaux sont des « monstres » (p. 47), des « ennemis » (p. 52), et il est difficile « d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois et plus abominable, plus extravagante et plus sanguinaire » (p. 53) que les êtres humains. L'Église est critiquée notamment lorsque le chapon raconte que des hommes, deux abbés, ont connu le même sort que lui puisqu'ils ont été châtrés ; et, de nouveau, l'Inde est idéalisée et Descartes pointé du doigt :

LE CHAPON. – [...] En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la divinité de dire que nous avons des *sens* pour ne point *sentir*, une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé Descartes, ne serait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuse de la barbarie ?

[...] Les sages ne tuent point les animaux, dit Porphyre ; il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise. (p. 51)

<sup>35</sup> VOLTAIRE, 1992. *Candide et autres contes*. Paris, France : Gallimard, p. 184

<sup>36</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition VOLTAIRE. 2011. *La princesse de Babylone*. Paris, France : Librairie générale française.

<sup>37</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition VOLTAIRE. 2020. *Pensées végétariennes*. Paris, France : Éditions Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, en somme, les sens deviennent un argument en faveur de la compassion envers les animaux, qui supposerait de leur éviter toute souffrance et donc de ne pas les tuer pour consommer leur chair. Cependant, les végétariens restent minoritaires car l'idéologie carniste persiste – et elle perdurera encore longtemps. Il n'empêche que cela montre que, même si la pratique ne suit pas toujours la théorie, le seul fait de prôner le végétarisme pour des raisons morales ne se fait pas sans irriter l'Église et ses coutumes, notamment en réfutant la conception finaliste du monde.

De plus, l'idée d'une corrélation entre différents types de violence s'amorce déjà au siècle des Lumières. Effectivement, on commence à croire qu'à force d'être confronté à la violence envers les animaux, on pourrait s'habituer à la violence de manière générale et, comme l'explique Jean-Luc Guichet, « c'est plus précisément la peur du peuple et de sa capacité de violence dont on appréhende qu'elle soit avivée par l'habitude des mauvais traitements infligés aux animaux »<sup>38</sup>. La maltraitance animale se prolongerait sur l'homme, alors que si l'on respectait les animaux non humains notamment en leur donnant des droits, « on ferait preuve d'une vertu d'humanité »<sup>39</sup>. De là découle l'idée que la normalisation de la violence sur les animaux auprès des enfants rendrait ces derniers plus susceptibles de devenir des criminels ; dès le siècle suivant, au XIX<sup>e</sup> puis au XX<sup>e</sup>, les liens entre violence contre les animaux et violence des hommes et contre eux mènent à l'idée d'une lutte globale contre la cruauté et pour la libération, celle des hommes étant dès lors considérée comme liée à celle des animaux.

## 1.2. L'ANTISPÉCISME COMME LUTTE TOTALE

### 1.2.1. *Défense des animaux et luttes sociales aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui s'apparente déjà à une lutte contre le spécisme prend une forme plus subversive dans la mesure où le sort des animaux est souvent compris comme étant lié à la condition humaine ; la quête d'émancipation se veut donc globale. C'est notamment auprès des anarchistes et des socialistes que les animaux non humains trouvent leurs défenseurs, aussi voit-on apparaître des militants comme Marie Huot puisqu'à la réflexion, purement théorique, sur la souffrance des animaux, succède une action de terrain, qu'elle soit personnelle ou qu'elle s'organise au sein de ligues diverses. Au-delà de l'action directe qui émerge peu à peu<sup>40</sup>, le XIX<sup>e</sup> siècle voit

---

<sup>38</sup> GUICHET, Jean-Luc. 2010. « Chapitre 2 - L'animal inenvisageable. La perception humaine de la douleur animale : entre les Lumières et aujourd'hui ». In Jean-Luc Guichet éd., *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*. Versailles, France : Éditions Quæ, p. 182

<sup>39</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 100

<sup>40</sup> Je n'aborderai pas ce sujet dans mon mémoire puisque cela s'éloigne de mon propos initial. Cependant, une histoire du mouvement animaliste, notamment à travers les actions directes, est présentée par exemple dans l'ouvrage SEGAL, Jérôme. 2020. *Animal radical : Histoire et sociologie de l'antispécisme*. Montréal, Canada : Lux Editeur.

nombre d'intellectuels s'engager littérairement pour les animaux et défendre dans leurs textes l'idée que toutes les luttes sont liées, ce qui permet d'expliquer, historiquement, l'avènement de l'antispécisme comme lutte totale, mais c'est aussi à la fin de ce siècle que le mouvement antispéciste (qui ne portait certes pas encore ce nom) a pris une forme véritablement politique.<sup>41</sup>

Il est difficile de parler d'antispécisme sans aborder des personnalités anglophones car la Grande-Bretagne a accueilli les prémises de ce mouvement – il en va de même pour les personnages végétariens dans les fictions, qui sont monnaie courante dans les littératures anglo-saxonnes. Ce sont surtout les théories de Jeremy Bentham qui ont abouti à une véritable réflexion sur la condition animale, grâce à son texte paru à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, intitulé *Introduction aux principes de morale et de législation*. Diffusé l'année de la Révolution française, cette œuvre en elle-même est aussi une sorte de révolution : l'auteur, considéré aujourd'hui comme le père de l'utilitarisme, y pose une question morale dont la réponse est devenue le centre des réflexions antispécistes, à savoir, à propos des animaux : « Peuvent-ils souffrir ? ». C'est selon lui cette question qu'il convient de poser et non « Peuvent-ils raisonner ? » ou « Peuvent-ils parler ? », car c'est leur capacité à souffrir qui nécessite que nos comportements à l'égard des animaux non humains soient remis en cause. Comme nous l'avons vu, c'est une question que se posent déjà les philosophes des Lumières et cet ouvrage catalyse donc les pensées de cette époque. Aussi affirme-t-il que

Les Français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons également insuffisantes pour abandonner un être sensible à ce même sort.<sup>42</sup>

Après Jeremy Bentham, un autre britannique, Henry Stephens Salt, peut être considéré comme une des figures marquantes de l'animalisme au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier est en effet l'auteur des *Droits de l'animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*<sup>43</sup>, paru en 1892 ; le titre annonce déjà le point de vue de Salt, puisque ses propos montrent à chaque fois les liens entre différentes oppressions et surtout, l'impact néfaste que peut avoir la violence des hommes vis-à-vis des animaux, sur l'homme vis-à-vis de l'homme lui-même. Selon Salt, « le temps viendra où l'humanité étendra son action sur tout ce qui respire. Nous avons commencé par nous occuper de la condition des esclaves, nous

---

<sup>41</sup> SEGAL J., *op. cit.*, p. 9

<sup>42</sup> Jeremy Bentham cité par SEGAL J., *op. cit.*, p. 12

<sup>43</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition Salt, Henry Stephens. 1900. *Les droits de l'animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*. Traduit de l'anglais par L. Hotelin. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3414325x>. (Consultable en ligne sur le site Gallica, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3414325x>).

finirons par adoucir celle des animaux qui partagent nos travaux et suppléent à nos besoins » (pp. 9-10), et il peut lui aussi être considéré comme un antispéciste à partir du moment où il rompt avec les paradigmes spéciste et carniste et reconsidère dès lors le statut des animaux : « il ne sera pas [...] possible de faire rendre justice aux bêtes aussi longtemps que nous continuerons à les regarder comme des êtres d'un ordre tout différent du nôtre » (p. 13), écrit-il. D'après lui, s'intéresser au sort des animaux se justifie d'une part parce que l'esclavage est « toujours haïssable et inique, qu'il soit imposé à l'homme ou à l'animal » (p. 44) : l'humanité doit s'étendre à l'animal, comme autrefois au sauvage et à l'esclave (p. 106). D'autre part, cette prise en compte des animaux n'est pas une question de pitié ou de compassion, c'est une question de justice : cela ne relève donc pas d'une opinion mais d'une quête globale d'émancipation – en affirmant que ce n'est pas une opinion, Salt préfigure déjà le spécisme en tant que système. Par ailleurs, avant cet ouvrage, Henry Stephens Salt avait déjà publié un livre plaidant pour le végétarisme<sup>44</sup>, ce qui montre qu'aux réflexions morales devrait répondre une pratique morale, à cette époque incarnée par le végétarisme.

Outre celles d'outre-Manche, la France aussi connaît ses figures animalistes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont surtout Marie Huot, Charles Gide ou encore Louise Michel qui prennent à leur tour la plume et permettent d'entremêler leurs luttes respectives et la défense des animaux. De fait, dans ses *Mémoires*, Louise Michel explique que c'est par l'observation de la souffrance animale qu'elle a éprouvé pour la première fois le dégoût face à l'asservissement et la violence, ce qui l'aurait incitée à agir par la suite, notamment en rejoignant le rang des révolutionnaires, ce qui lui aura valu la prison comme l'exil. Ainsi lit-on chez elle plusieurs passages qui témoignent tous de l'insoumission qu'elle prône face aux dominants : « Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. [...] Les êtres, d'un bout à l'autre du globe (des globes peut-être !), gémissent dans l'engrenage : partout le fort étrangle le faible.<sup>45</sup> »

Fondatrice de la Ligue populaire contre la vivisection dont Victor Hugo est le Président d'honneur, Marie Huot est quant à elle surtout connue pour son engagement contre l'expérimentation animale. Dans un article paru en 1887 dans *La Revue socialiste*<sup>46</sup>, elle déclare que la vivisection est un crime mais que d'y assister passivement l'est tout autant, lançant ainsi un appel à l'action contre les pratiques humaines à l'égard des autres animaux. Joseph Andras, dont il sera question principalement dans le chapitre trois, fait notamment référence à Marie Huot dans *Ainsi nous leur faisons la guerre*, où il raconte ce jour où « la dame à l'ombrelle », comme elle est parfois

---

<sup>44</sup> Le titre original est *A Plea for Vegetarianism*, œuvre dont Gandhi a déclaré qu'elle avait été à l'origine de ses réflexions sur l'alimentation.

<sup>45</sup> MICHEL, Louise. 1886. *Mémoires de Louise Michel écrits par elle-même*, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83088k>, pp. 119-120

<sup>46</sup> Voir HUOT M., « Le droit des animaux », *La Revue socialiste*, n° 31, juillet 1887.

désignée, a agressé un homme afin d'essayer de l'empêcher de martyriser un singe dans un laboratoire, lors d'une séance de vivisection ouverte au public. De plus, c'est également avec Marie Huot que l'antispécisme contemporain se dessine doucement, puisqu'elle parle d'« animal sentant » : cette expression renvoie à la notion de sentience redécouverte depuis une cinquantaine d'années et qui constitue un des arguments centraux de l'antispécisme.

Les sens, comme au siècle des Lumières, sont une des raisons de ne pas abuser des animaux non humains, et Charles Gide, un an après Marie Huot, publie également un article dans *La Revue socialiste*. Comme Henry Stephens Salt, Gide appelle non pas à la pitié mais à la justice, et étend le concept d'humanité aux animaux qui partagent notre vie, ce qui l'amène à reconnaître que les animaux aussi travaillent et qu'ils sont une « classe de travailleurs oubliés », comme le titre de son article l'indique :

Je veux ici plaider la cause d'une classe particulière de travailleurs et de salariés : – classe nombreuse, car ses membres se comptent par millions ; – classe misérable, car pour obtenir de quoi ne pas mourir de faim, ils sont assujettis au travail le plus dur, à la chaîne et sous le fouet ; – classe qui a d'autant plus besoin de protection qu'elle est incapable de se défendre elle-même, n'ayant pas assez d'esprit pour se mettre en grève et ayant trop bonne âme pour faire une révolution ; je veux vous parler des animaux, et en particulier des animaux domestiques.

[...]

Hé bien ! il faut avoir le courage de dire qu'aussi longtemps que de semblables mœurs régneront, il n'y a pas lieu d'espérer que les hommes réussissent à se faire une idée claire de ce qu'est la justice, ni bien moins encore qu'ils parviennent à la réaliser dans leurs relations sociales.

Et qu'on ne hausse pas ici les épaules en disant qu'autre est la justice vis-à-vis de nos semblables, et autre la justice vis-à-vis des animaux. La justice est une, au contraire, une pour tous.<sup>47</sup>

Concernant le mot d'humanité, il ajoute ceci :

Le sens d'abord étroitement circonscrit s'est peu à peu élargi, et l'élargissement progressif de ce terme marque et mesure le développement de l'idée de justice en ce monde ; on y a fait rentrer successivement tous ceux qui d'abord avaient été laissés en dehors, l'esclave qui n'était qu'une chose, l'étranger dont le nom était synonyme d'ennemi, la femme qui n'était qu'instrument de reproduction ou de plaisir. Mais il y a encore un pas à faire, et si paradoxale

---

<sup>47</sup> GIDE C., « Une classe de travailleurs oubliés » (*La Revue socialiste*, 1888)

à première vue que paraisse une semblable affirmation, il faut affirmer que les animaux aussi font partie de l'humanité.<sup>48</sup>

Chez Gide, le travail, qui unit les animaux et les hommes, est une façon de penser la corrélation entre différents types d'émancipation. Les propos de Charles Gide sont d'autant plus intéressants qu'une partie de ce que j'appelle les « littératures antispécistes » met en scène le *topos* de l'élevage et/ou de l'abattoir, lieux typiques où les hommes et les animaux sont amenés à « travailler » ensemble – si tant est que l'on puisse appeler cela un travail.

D'autres hommes et femmes au XIX<sup>e</sup> siècle peuvent encore être considérés comme les précurseurs de l'antispécisme contemporain, au sens de lutte globale, et leurs écrits les plus intéressants à ce sujet ont été récemment réunis dans une anthologie, *Cause animale, luttes sociales*, présentée par Roméo Bondon et Elias Boisjean, aux éditions Le passager clandestin. Cela permet une approche historique du mouvement antispéciste en tant que lutte sociale et montre que, finalement, les préoccupations des militants anarchistes, révolutionnaires ou socialistes du XIX<sup>e</sup> siècle, n'étaient pas fondamentalement différentes de celles que l'on observe aujourd'hui. Néanmoins, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, les pratiques alimentaires, si elles sont la source de réflexions sur la condition animale, ne suivent pas forcément les principes moraux prônés. C'est sans doute en cela que le XX<sup>e</sup> siècle marque un nouveau tournant pour la cause animale, dès les années 1920, avec l'apparition de foyers végétaliens en France. L'on doit ces premières communautés à Georges Butaud et à Sophie Zaïkowska, qui déclare que « tout végétalien est propagandiste »<sup>49</sup>, car il vit en fonction de ses principes, qui deviennent en quelque sorte sa nouvelle doxa. Ainsi, par la pratique du végétalisme, le militant anarchiste et socialiste réalise sa pensée en harmonisant ce qu'il dit à ce qu'il fait.

Par ailleurs, Aymeric Caron, journaliste et militant écologiste et antispéciste, lie également toutes les causes dans son essai *Antispéciste*, paru en 2016. En plein cœur de l'« anthropocène »<sup>50</sup>, dénomination proposée pour qualifier la période à partir de laquelle l'être humain serait devenu la première force géologique, c'est-à-dire que nos activités ont plus d'impact sur la Terre que les forces géophysiques, il est difficile de ne pas aborder la question des doxae spéciste et carniste en rapport avec l'environnement. C'est ce à quoi s'attelle Aymeric Caron dans nombre de ses ouvrages : dans *Antispéciste*, il affirme que l'antispécisme est un nouvel humanisme et plaide pour une

---

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> ZAÏKOWSKA, Sophie. 2021. *Cause animale, luttes sociales*. Édité par Roméo Bondon et Elias Boisjean. Paris, France : le Passager clandestin, p. 215

<sup>50</sup> À ce sujet, voir par exemple Bonneuil, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz. 2016. *L'événement anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*. Paris, France : Éditions Points.

« biodémocratie » dans le cinquième et dernier chapitre, dont le premier sous-chapitre est intitulé « Imaginer une République du Vivant »<sup>51</sup>. Dans *Vivant*, il tâche de retracer l'histoire de la vie sur Terre et annonce qu'il y aura (ou qu'il devrait y avoir) une nouvelle espèce humaine à la suite de la nôtre : l'*homo ethicus*, l'homme moral. D'après lui, il en sera ainsi, ou ce sera la fin de l'humanité. Plus récemment, c'est vers la fiction que le journaliste s'est tourné, en publiant en janvier 2022 son premier roman, *Nous mourrons de nous être tant haïs*, œuvre mêlant réalité et fiction afin de mettre en exergue l'urgence absolue de changer nos modèles de société en défendant une écologie radicale. Si certains affirment qu'antispécisme et écologie ne sont pas conciliables, voire que ces deux luttes sont contradictoires sur divers plans, ce n'est pas la position d'Aymeric Caron qui correspondra ici à la définition de l'antispécisme tel que je l'entends. En effet, il existe au sein même de l'antispécisme une multitude de mouvements ou d'opinions parfois divergentes (notamment sur cette question de l'écologie), mais je propose dans ce sous-chapitre ma propre vision de l'antispécisme, que j'envisage comme étant forcément une défense de l'environnement et une lutte anticapitaliste, malgré les désaccords qui existent au sein du mouvement antispéciste.<sup>52</sup>

Comme l'explique Jérôme Segal, « en régime capitaliste, le citoyen est d'abord consommateur, avant d'être considéré comme sujet moral et politique »<sup>53</sup> : je dirai plutôt que les individus sont non seulement d'abord des consommateurs mais ils sont également des producteurs – en somme, que ce soit en tant que travailleur qui produit quelque chose à vendre, y compris un service, ou en tant qu'acheteur qui participe aux profits économiques d'un tiers, c'est la valeur marchande de chacun qui prime sur le bien-être et la liberté. Ainsi, comme l'écrivait Charles Gide, les animaux sont une classe de travailleurs oubliés et, dès lors, ils servent aussi le capitalisme puisqu'ils produisent et *sont* consommés. Certes, la production de viande ne s'explique pas que par le profit qu'elle représente pour quelques-uns, mais elle perdure aussi en raison de la doxa carniste qui fait que la plupart des êtres humains, en Occident, mangent des animaux sans même se poser la question de savoir si cela est bien nécessaire ou juste – il n'empêche que l'asservissement des animaux n'est que logique dans une société capitaliste où les hommes eux-mêmes sont constamment considérés dans une logique pécuniaire.

---

<sup>51</sup> CARON, Aymeric. 2016. *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*. Paris, France : Don Quichotte. p. 423

<sup>52</sup> Puisqu'il s'agit dans ce travail de présenter ce que j'appelle les « littératures antispécistes », encore faut-il que j'explique ce que j'entends par « antispécisme », en commençant par montrer que les doxae spéciste et carniste sont une réalité et non la normalité. Sur la question des différents points de vue des antispécistes par rapport à l'écologie et au capitalisme, voir le livre SEGAL, Jérôme. 2021. *Dix questions sur l'antispécisme : comprendre la cause animale*. Poche. Montreuil, France : Libertalia, chapitres 4 et 5, l'article Pelluchon, Corinne. 2018. « Écologie et cause animale : les raisons d'un mariage tardif ». *Cités* 76 (4): 117-28, ou, plus généralement, voir les articles de Thomas Lepeltier ou de David Olivier.

<sup>53</sup> SEGAL, Jérôme. 2021. *Dix questions sur l'antispécisme : comprendre la cause animale*. Poche. Montreuil, France : Libertalia, p. 26

L'antispécisme peut donc difficilement être conciliable avec le capitalisme, car c'est un mouvement de libération et d'émancipation globale, qui nécessite de prendre en compte chaque individu en tant que tel, pour sa valeur intrinsèque, et non en tant que plus ou moins capable d'entretenir des richesses. C'est également le point de vue de Corine Pelluchon dans son *Manifeste animaliste* : « la transition vers une société juste envers les animaux », écrit-elle, « passe nécessairement par la sortie du capitalisme qui est un système fondé sur l'exploitation de la nature et des autres vivants, sur la domination »<sup>54</sup>. En revanche, il est nécessaire de ne pas confondre antispécisme et véganisme : ce dernier terme renvoie à un mode de vie qui peut certes être motivé par des raisons morales, mais s'il n'est pas un boycott éthique, il n'est pas en lui-même politique, et ces dernières années prouvent en outre que le véganisme n'est pas, loin de là, incompatible avec le capitalisme, puisque des marques, comme Herta, proposent désormais des gammes végétales alors même qu'elles maintiennent leur production de chair animale, ce qui montre bien que ce n'est pas l'éthique qui motive la vente de substituts végétaliens à la viande, mais c'est au contraire par intérêt, par volonté de gagner de nouvelles parts de marché que ces marques élargissent leur menu. En d'autres termes, s'il existe un véganisme capitaliste, l'antispécisme<sup>55</sup> ne saurait l'être, d'autant plus que

Poursuivant une vision rationaliste et mécaniste, le capitalisme a toujours considéré les animaux comme des ressources exploitables à loisir pour augmenter la production et ainsi les profits qui en découlent pour les détenteurs de capitaux. Les animaux de rente ont le statut de générateurs de biens de consommation qui n'existent que pour leur valeur marchande, il serait même contre-productif de leur accorder le moindre droit qui risquerait d'augmenter les coûts de production.<sup>56</sup>

De plus, non seulement le capitalisme mondialisé nécessite, pour produire toujours plus, de s'accaparer de plus en plus de terres qui privent les animaux de leur habitat naturel, par exemple en Amazonie, et menace pareillement les peuples humains qui y vivent, mais en plus, par une sorte de folie des grandeurs, il crée des modèles de production de plus en plus intensifs, notamment à travers les élevages industriels où s'entassent plusieurs milliers d'animaux, lieux qui deviennent des foyers d'infection, contaminant d'autres animaux dont l'homme fait partie, et ces foyers de zoonoses peuvent aussi être à l'origine de pandémies qui nuisent autant à la vie des hommes qu'à celle des

---

<sup>54</sup> PELLUCHON, Corinne. 2021. *Manifeste animaliste : politiser la cause animale*. Paris, France : Payot & Rivages, p. 44

<sup>55</sup> Du moins si l'on comprend, ainsi que je le fais ici, l'antispécisme comme étant forcément abolitionniste (pour la fin de l'exploitation animale sous toutes ses formes) et non welfariste (pour une amélioration des conditions de vie et de mort des animaux) – dans ma conception de l'antispécisme, l'abolitionnisme est la fin, ce qui n'empêche pas, toutefois, que le welfarisme puisse être une transition.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 25

autres animaux. Mais la nuisance de ce système productiviste est plus grave encore parce qu'aujourd'hui, en plein essor de la (relative) prise de conscience climatique, nous nous rendons compte de ses conséquences sur notre habitat à un niveau bien plus grand, celui de la Terre. En considérant qu'un antispéciste, pour être cohérent, devrait adopter un mode de vie végane, l'antispécisme prend une dimension militante à l'égard de l'écologie puisque l'élevage est une source de pollution majeure : ce secteur est responsable de 7,1 milliards de tonnes d'équivalent CO<sub>2</sub>, ce qui est plus que l'ensemble des transports<sup>57</sup>, et l'élevage est également à l'origine de plus de 60% de nos émissions globales d'ammoniac<sup>58</sup>. Qui plus est, contrairement au reproche souvent adressé aux personnes véganes, les cultures de soja qui sont une des causes de la déforestation massive de l'Amazonie pour implanter de nouvelles parcelles de production ne s'expliquent pas par la consommation de cet aliment par des végétariens, mais par la nécessité de nourrir les animaux élevés pour leur chair ou ce qu'ils secrètent, principalement la volaille et les porcs : ainsi, 85% de la production de soja sont destinés à nourrir les animaux qui nourriront ensuite les hommes<sup>59</sup>.

Dès lors, en refusant la domination et l'exploitation, l'antispécisme tend à s'approcher fortement d'un mouvement écologiste radical et anticapitaliste, notamment parce que ses conséquences pratiques impliquent de cesser toute consommation de viande et de lait, industries parmi les plus polluantes.

### **1.2.2. Intersectionnalité<sup>60</sup> et théorie du référent absent**

Les oppressions présentent souvent des structures similaires et tendent, en s'imbriquant, à se renforcer entre elles, ce qui fait du spécisme un moyen supplémentaire de dénigrer certains groupes parmi les êtres humains, que l'on rabaisserait au rang d'animaux. C'est ce que démontre Jonathan Fernandez dans son article « Spécisme, sexisme et racisme. Idéologie naturaliste et mécanismes discriminatoires »<sup>61</sup> :

[L]es discriminations ne sont pas cloisonnées, mais bien structurées par les mêmes rapports de pouvoir qui traversent l'ensemble des catégories stigmatisées (race, sexe, âge, orientation

---

<sup>57</sup> PELLUCHON C., *op. cit.*, p. 52

<sup>58</sup> Voir <https://www.ciwf.fr/mettre-fin-a-lelevage-industriel/impacts-sur-lenvironnement/pollution/>

<sup>59</sup> Voir <https://www.wwf.fr/vous-informer/effet-panda/soja-vers-une-interdiction-definitive-en-amazonie>.

<sup>60</sup> Le concept d'intersectionnalité émane de Kimberlé Williams Crenshaw, à l'origine pour analyser et mettre en lumière les liens entre oppressions sexiste et raciste, qui se renforcent entre elles. Voir CRENSHAW, Kimberlé W., et Oristelle Bonis. 2005. « Mapping the margins: Intersectionality, identity politics, and violence against women of color ». *Cahiers du Genre* 39 (2): 51-82.

<sup>61</sup> C'est aussi ce qu'affirment de nombreux autres chercheurs parmi lesquels Christiane Bailey a un rôle particulièrement important ; voir <https://christianebailey.com/>, notamment la transcription d'une conférence intitulée « Sexisme, racisme, spécisme : intersections des oppressions », présentée en 2015 à l'UPop Montréal et en 2015 à Philopolis Montréal (disponible en ligne : <https://christianebailey.com/eventsevenements/sexisme-racisme-et-specisme-intersections-des-oppressions/>).

sexuelle, classe, etc.). Les dominé·e·s, quel que soit leur groupe d'appartenance, subissent des traitements similaires et sont soumis aux effets de mécanismes d'oppression comparables, qui, bien souvent, s'appuient les uns sur les autres pour se renforcer.<sup>62</sup>

Son hypothèse est que le spécisme fonctionne de façon similaire au sexisme et au racisme et repose notamment sur la naturalisation des groupes<sup>63</sup>. Sa recherche s'appuie sur différents sondages qu'il a réalisés et qui, analysés et mis en corrélation, permettent de montrer non seulement que les répondants semblent en majorité être habités par une doxa spéciste, mais en plus que « l'adhésion à un discours stigmatisant particulier est liée à l'adhésion à la discrimination en général »<sup>64</sup> et que « si la logique qui sous-tend la stigmatisation des animaux entretient des liens avec la stigmatisation des femmes et des étranger·e·s, cela suggère que le spécisme contribue à structurer le sexisme et le racisme, et inversement. »<sup>65</sup> Le fait d'établir une distinction nette entre animaux et humains et, à partir de là, une hiérarchie entre espèces favorable à l'homme, est donc un facteur qui contribue à entretenir d'autres discriminations. Cela met en lumière les liens de renforcement entre nos comportements envers les animaux et les oppressions entre humains, puisque, dans tous les cas, cela est motivé par des critères arbitraires, que ce soit l'espèce, le sexe ou l'orientation sexuelle, qui mènent à la catégorisation selon la naturalité de chacun – catégorisation qui ne se fait jamais sans que l'un des groupes finisse par se sentir supérieur à un autre.

De surcroît, si l'on pense à l'aspect linguistique<sup>66</sup> de ces discriminations, l'on se rend vite compte que la plupart sont parfois extériorisées par des insultes qui se révèlent être spécistes : que ce soit pour rapprocher la femme de l'animal et par-là lui ôter la raison, faculté qui ferait de l'homme cet être suprême, ou que ce soit en faisant des noirs des êtres humains plus proches des animaux, notamment des singes, l'idée que les animaux sont inférieurs aux humains, plus sauvages et moins intelligents, parfois jusqu'à nier leur souffrance, leurs émotions ou d'autres facultés qu'ils possèdent cependant, sous-tend ces insultes racistes ou sexistes qui se fondent sur une vision spéciste du monde – or, depuis Darwin l'on sait aussi que ce que l'on convoque comme caractéristiques fondamentales et spécifiques à l'homme ne l'est pas en réalité, la différence entre chaque espèce animale, y compris l'espèce humaine, étant plutôt une différence de degré que de nature.

Cela amène à se poser une question : se battre pour les droits des animaux, pour leur libération, est-ce aussi se battre pour les êtres humains ? En un sens, la réponse est oui : l'idée de convergence

---

<sup>62</sup> FERNANDEZ, Jonathan. 2015. « Spécisme, sexisme et racisme. Idéologie naturaliste et mécanismes discriminatoires ». *Nouvelles Questions Féministes* Vol. 34 (1), p. 52

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 53

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 60

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Les liens entre langue, langage et (anti)spécisme seront développés plus longuement dans le sous-chapitre 1.3.

des luttes est déjà présente à l'esprit de Theodor W. Adorno lorsqu'il rédige la *Dialectique de la raison* avec Max Horkheimer, publiée en 1944 et traduite en français en 1974. À nouveau, le concept de naturalité est important puisque c'est cela qui fait l'objet de dominations diverses. La raison devient un argument de domination sociale et cela s'étend sur la domination de la nature, dont émane un principe de marchandise qui réifie les hommes comme les animaux et, dans certains cas, mène également à la servitude volontaire. La théorie d'Adorno et de Horkheimer est une critique du capitalisme, bien que la domination ne soit pas seulement économique, car c'est aussi l'industrie culturelle, ou culture de masse, qui structure le monde et tend moins à émanciper les individus qu'à les uniformiser, dans une logique de totalisation, et à les soumettre à l'économie et au pouvoir.<sup>67</sup> De plus, il existe ce que Corine Pelluchon appelle un « Schème de la domination [qui] colonise notre imaginaire »<sup>68</sup> et crée des catégories à l'intérieur même de l'espèce humaine, par-delà la distinction entre hommes et femmes, qui mènent à d'autres formes d'oppression, qui ont elles-mêmes mené par exemple à l'esclavage, au colonialisme ou au capacitisme. Comme nous l'avons vu, si les luttes féministes et antispécistes sont bel et bien politiques, elles tendent cependant à être déconsidérées voire moquées, et lorsqu'elles s'entremêlent, elles peuvent même être dépolitisées : d'où l'idée, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, que les femmes défendant des animaux étaient en proie à la folie. Aujourd'hui encore, l'antispécisme (et le véganisme en tant que conséquence pratique) tend à être dépolitisé, et à être considéré à la fois comme une religion, ce qui passe par le langage, et comme dangereux, comme l'atteste l'actualité des procès animalistes en France<sup>69</sup> ; aux États-Unis par exemple, « les activistes pour les droits des animaux et la protection de l'environnement sont au sommet des menaces terroristes intérieures<sup>70</sup>. »

Pour en venir plus précisément aux liens entre antispécisme et féminisme, il s'agit tout d'abord de préciser que, dans les œuvres que j'étudierai dans le troisième chapitre de ce mémoire, ceux-ci ne sont pas les plus prégnants, néanmoins ils sont beaucoup plus souvent abordés implicitement dans les œuvres antispécistes du champ non-réaliste. De fait, dans la société patriarcale, l'animalisation de la femme est récurrente et tend à la déposséder de son corps et à la diminuer en tant qu'individu, pour en faire, comme pour les animaux, un objet et une image de ce qu'elle devrait

---

<sup>67</sup> Pour une approche actualisée des théories d'Adorno et Horkheimer, notamment mise en relation avec l'écologie, voir VUILLEROD., Jean-Baptiste. 2021. *Theodor W. Adorno : la domination de la nature*. Paris, France : Éditions Amsterdam.

<sup>68</sup> PELLUCHON C., *op. cit.*, p. 174

<sup>69</sup> Le 28 janvier 2022 par exemple, neuf animalistes ont comparu devant le tribunal du Mans pour s'être introduits dans des élevages : des animaux qu'ils ont sortis de ces murs, ils disent les avoir « sauvés » tandis que la justice et les plaignants estiment qu'ils les ont « volés ». La presse, à l'envi, a décrit ces militants comme des extrémistes.

<sup>70</sup> BAILEY, Christiane, et Axelle Playoust. 2016. « Féminisme et cause animale ». *Ballast* 5 (2), p. 89. Sur la criminalisation des mouvements antispécistes et écologistes et leur censure, voir POTTER, Will. 2011. *Green is the new red: an insider's account of a social movement under siege*. San Francisco, États-Unis : City Lights Books.

être. On observe de plus que, souvent, les hommes qui se montrent violents envers les femmes le sont aussi envers les autres animaux, dont ils se servent parfois en les maltraitant voire en les tuant, comme pour prévenir ou menacer leurs conjointes – de même, ces accès de violence à l'égard des femmes prennent souvent pour prétexte le manque de viande à table, comme a pu l'observer Carol J. Adams, qui a aidé des femmes victimes de violences conjugales en créant avec son mari une ligne téléphonique d'urgence ou en les accueillant directement chez elle.<sup>71</sup>

Aussi convient-il de mettre en lumière le fait qu'il existe une certaine « parole végétarienne » dans les écrits féministes, que la majorité des antispécistes sont des femmes<sup>72</sup>, qu'il existe également un phénomène de « carnosexisme » et d'évoquer, un peu plus longuement en revanche, le concept de « référent absent » élaboré par Carol J. Adams, puisqu'il servira de clef d'analyse des œuvres de mon corpus. De nombreuses féministes le sont devenues par souci de refuser et, au mieux, de renverser une hiérarchisation arbitraire qui fait de certains individus des êtres supérieurs à d'autres. En cela, le fondement du féminisme est très proche de l'antispécisme, puisqu'il semble y avoir un adversaire commun : le patriarcat.

Parce que la viande est un symbole masculin, l'enlever de la table transforme les relations de pouvoir. Lorsqu'on refuse de servir de la viande aux hommes et qu'on en appelle à l'abolition de l'élevage, on défie les structures établies en insistant sur notre propre subjectivité et celle des autres animaux.<sup>73</sup>

C'est aussi ce système qui mène à l'omniprésence du « carnosexisme »<sup>74</sup>, ce que l'observation des publicités peut mettre au jour. En effet, Carol J. Adams constate que, d'une part, les femmes dans la publicité sont animalisées et apparaissent comme des morceaux de viande, et d'autre part, les animaux sont anthropomorphisés ou plutôt sexualisés (et donc féminisés). Dans les deux cas, c'est à la fois le désir d'être consommés et l'idée d'être au service des hommes qui ressortent et marquent ainsi la réification tant des femmes que des animaux, qui tendent parfois à se confondre, puisque la masculinité se fonde notamment sur l'idée du contrôle du corps de l'autre et sur l'accès à la chair<sup>75</sup>. De fait, une croyance perdue qui prétend que la consommation de viande est un signe de virilité nécessaire, ce qui fait que les « vrais hommes » devraient manger de la chair et que leurs épouses failliraient si elles ne l'acceptaient pas et n'en servaient pas. Dans *La politique sexuelle de la*

---

<sup>71</sup> ADAMS C., *op. cit.*, pp. 86-88

<sup>72</sup> 68 à 80% des antispécistes seraient des femmes, voir GAARDER, Emily. 2011. *Women and the animal rights movement*. New Brunswick, N.J., Etats-Unis : Rutgers University Press.

<sup>73</sup> Préface d'Élise Desaulniers dans ADAMS C., *op. cit.*, p. 19

<sup>74</sup> BAILEY C. et PLAYOUST A., *op. cit.*, p. 84

<sup>75</sup> Préface à l'édition dixième anniversaire dans ADAMS C., *op. cit.*, p. 36

*viande*, Carol J. Adams présente une « théorie critique féministe végétarienne ». Dans le cadre de cette recherche, l'aspect le plus intéressant de cet ouvrage réside dans la notion de « référent absent »<sup>76</sup> que l'auteur propose : ce terme permet de qualifier aussi bien les femmes que les animaux, qui deviennent des objets, et dont c'est la valeur instrumentale, et non la valeur intrinsèque, qui est prise en compte. Les référents absents, ce sont les individus que l'on ne voit plus : s'ils en sont, ils n'en sont plus dans le système, car ce n'est pas leur individualité qui prime, mais leur aspect marchand – ainsi, dans le cas des animaux, par exemple des vaches, nous ne sommes plus, consciemment ou inconsciemment, habitués à voir des vaches en tant qu'animaux herbivores possédant une personnalité, un caractère, une réalité personnelle, mais nous tendons plutôt à les voir déjà comme ce qu'elles deviendront : des machines à lait ou, dans tous les cas après un certain temps, de la viande. Cela se passe dans l'autre sens également : derrière la viande, on ne voit rien d'autre que de la viande, un aliment – l'animal a disparu, il est le référent absent.

Cette absence est rendue possible par le langage mais aussi par le dépeçage<sup>77</sup> : cette fragmentation du corps des animaux, que Carol J. Adams met en corrélation avec le corps des femmes, est le « processus par lequel le référent vivant disparaît »<sup>78</sup>. Son ouvrage vise donc à « transformer [ce] fait en une contradiction »<sup>79</sup>, pour contrer l'invisibilisation des opprimés qui fait de leur oppression la normalité. En somme, le référent absent, dans la société spéciste, est un des éléments centraux de notre doxa, mais l'on peut étendre la réflexion au capitalisme, puisque ce système tend à faire de tous les individus autant de corps-machines dont c'est la capacité à produire et à consommer, autrement dit à faire partie d'un marché et permettre des profits économiques, qui semble le plus compter ; les concepts de liberté et de bien-être, dès lors, paraissent souvent dérisoires.

Carol J. Adams, qui s'intéresse surtout aux liens entre condition de la femme et condition des animaux non humains, insiste, elle aussi, sur les liens entre oppressions :

En nous intéressant également au sort des animaux, nous ferions face aux points suivants : le lien entre impérialisme et consommation de viande avec la substitution forcée d'un régime alimentaire « blanc » carné à l'alimentation traditionnelle des gens de couleur ; l'impact écologique de [...] la consommation d'animaux institutionnalisés issus de l'élevage industriel [...] ; la signification de notre dépendance envers les animaux femelles pour obtenir des « protéines féminisées » telles que le lait et les œufs ; et les questions de racisme et de classisme

---

<sup>76</sup> ADAMS C., *op. cit.*, p. 33

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 105

<sup>79</sup> Préface à l'édition dixième anniversaire, *Ibid.*, p. 36

qui surviennent lorsque nous examinons le rôle joué par les pays industrialisés dans la désignation de ce qui constitue des protéines « de premier choix ».<sup>80</sup>

L'autrice va plus loin en proposant une analogie très présente dans les discours antispécistes :

La consommation de viande est aux animaux ce que le racisme est aux gens de couleur, l'antisémitisme aux juifs, l'homophobie aux gays et lesbiennes, et la misogynie aux femmes. Chacun de ces groupes subit l'oppression d'une culture qui refuse de l'assimiler complètement sur son territoire et de lui accorder des droits.<sup>81</sup>

Elle ajoute cependant que ces autres groupes opprimés mais humains, nous ne les mangeons pas. Dans tous les cas, l'hégémonie culturelle permet de faire perdurer ces oppressions et, sous prétexte de capitalisme, il y a à la fois massification et réification des individus et de tous les animaux, humains compris, ce qui tend à confirmer que, si l'antispécisme lutte, non seulement contre la hiérarchie arbitraire entre espèces, mais aussi contre toute forme d'exploitation, alors l'antispécisme est aussi une quête de libération et d'émancipation humaine. Les œuvres de mon corpus vont dans ce sens, puisque, comme je le montrerai, elles abordent à la fois la machinisation des animaux, et celle des hommes qui sont au plus près de leur statut donné d'objets, à savoir, dans la plupart des cas, les employés des abattoirs, qui doivent « consentir à la double annihilation du soi à grande échelle »<sup>82</sup>, double car ces ouvriers sont mécanisés, et les animaux effacés.

### 1.3. SUR L'ASPECT LINGUISTIQUE : SILENCES ET RÉSISTANCES

En 1970, Richard D. Ryder, écrivain et psychologue britannique, a trente ans. Il fait alors partie du groupe d'Oxford, tout comme son ami David Wood, à qui il demande de signer une brochure [annexe 1] qu'il a écrite en vitesse, dans son bain, alors qu'un mot venait de surgir dans son esprit comme une évidence jusque-là enfouie : « it suddenly came to me: SPECIESISM! », « c'est soudain venu à moi, SPÉCISME ! », raconte-t-il quarante ans plus tard dans la revue *Critical Society*<sup>83</sup>. Au moment où il invente ce terme, qu'il calque sur racisme, sexisme et classisme, des militants défendent les animaux déjà depuis plusieurs siècles : pourtant, par la création de ce qui devient « spécisme » en français, Richard D. Ryder permet de nommer une réalité qui, jusqu'alors, était plus ou moins invisible et qui était néanmoins à la fois un système institutionnalisé et une partie de la doxa d'une majorité des êtres humains. Par la nomination, une réalité prend forme, un peu à la

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 125

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 137

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 110

<sup>83</sup> *Critical Society*, Issue 2, printemps 2010.

manière dont la liberté est un concept impensable dans la novlangue de George Orwell, et la défense des animaux n'est plus seulement le fait de quelques-uns qui entendent défendre les plus faibles, elle devient la lutte contre une domination systémique et arbitraire, elle devient une quête de justice et pas simplement la manifestation de quelque sensiblerie. Dans sa brochure, qu'il entend distribuer aux environs d'Oxford dans l'espoir de susciter des réactions, Richard D. Ryder prend l'exemple de la vivisection, source de débats depuis deux siècles et parmi les pratiques les plus critiquées : les singes, explique-il, ne peuvent plus être considérés comme fondamentalement différents de l'homme depuis la théorie de Darwin, pourtant on accepte qu'ils soient torturés dans un laboratoire – au nom de quoi ? Il émet deux hypothèses : soit la fin justifie les moyens, et donc le progrès de la connaissance autorise toutes les horreurs ; soit les bénéfices que l'espèce humaine pourrait tirer de ces expériences sur les animaux sont une raison suffisante pour légitimer la maltraitance envers eux, ce qui revient à privilégier l'espèce humaine au détriment des autres : voilà ce qu'est le spécisme.

Si ce terme apparaît pour lui comme une révélation, les réponses à sa brochure sont en réalité bien peu nombreuses. Néanmoins, un australien réagit et bientôt ils entrent en contact : il s'agit de Peter Singer, autre figure importante de l'antispécisme anglo-saxon. Après la brochure de Richard D. Ryder, le groupe d'Oxford, dont Ryder fait partie et qui se réunit pour discuter de la condition animale et notamment des relations entre humains et animaux, publie en 1971 l'ouvrage *Animals, Men, and Morals: An Enquiry into the Maltreatment of Non-Humans*. Mais, alors qu'ils espèrent susciter l'intérêt, cela passe inaperçu. C'est alors qu'intervient Singer en proposant, en 1973, à la *New York Review of Books*, une recension de *Animals, Men and Morals*, dans un article qu'il intitule « Animal Liberation » et qui, lui, suscite de nombreuses réactions, ce qui mènera Peter Singer à publier en 1975 un livre devenu une référence, reprenant le même titre que son article, *Libération animale* pour la traduction française. Ces événements et les publications qui en ont découlé ont été majeurs pour la cause animale et dans l'élaboration de l'antispécisme contemporain, et c'est sans doute ce pan académique, grâce au groupe d'Oxford et au courant de philosophie morale qu'ils ont mis en lumière, qui a permis également de donner une visibilité à cette lutte, en un sens de la démocratiser, notamment en lui fournissant un soutien intellectuel qui n'était pas sans contraster, à l'époque, avec les groupes animalistes qui intervenaient sur le terrain en libérant des animaux et ont longtemps été considérés comme criminels, voire terroristes. À nouveau, dans les années 1960 et 1970, c'est surtout en Angleterre et aux États-Unis que les choses se déroulent, par exemple avec la création de l'ALF, *Animal Liberation Front* ou Front de Libération Animale en français, dont le logo, un A cerclé, rappelle les origines proches de l'anarchisme du mouvement<sup>84</sup>. Un peu plus tard, en France,

---

<sup>84</sup> Pour un historique du pendant « activiste » des militants antispécistes, voir SEGAL J., *op. cit.*, pp. 56-72.

c'est également auprès d'(ex-)anarchistes que se développe le mouvement antispéciste, notamment autour d'Yves Bonnardel et David Olivier, qui créent les *Cahiers antispécistes* en 1991.

C'est à nouveau à une psychologue, cette fois américaine, que l'on doit le terme « carnisme » : Melanie Joy est en effet la première à l'employer, dans un article qu'elle publie dans la revue *Satya* en septembre 2001<sup>85</sup>, avant de développer cette notion dans sa thèse de doctorat en 2003, jusqu'à publier, en 2009, son livre *Pourquoi aimer les chiens, manger les cochons et se vêtir de vaches. Introduction au carnisme*, dont la traduction française a paru en 2016. Le concept de carnisme, sur le site qui y est dédié, est défini, pour rappel, comme « le système de croyance invisible, ou idéologie, qui conditionne les gens à manger certains animaux. »<sup>86</sup> Il fait donc sens de parler de doxa carniste, puisque le site explique également que cette idée est tellement partagée qu'elle est devenue partie du sens commun ; le carnisme est décrit comme un système violent, à l'instar du spécisme, car c'est cette façon de voir qui justifie qu'il y ait des élevages et donc, des abattoirs. Et, comme Richard D. Ryder a calqué le terme spécisme sur le racisme, Melanie Joy déclare que le carnisme est un système oppressif qui partage les mêmes structures de base que d'autres systèmes oppressifs, comme le patriarcat et le racisme.<sup>87</sup> Autrement dit, une fois que ces deux termes, carnisme et spécisme, existent, c'est l'hégémonie qui peut être critiquée et remise en question, comme découlant d'une idéologie et non de logiques imparables.

En outre, il est important de signaler que, en acceptant l'hypothèse Sapir-Whorf (ou théorie de la relativité linguistique), l'on est forcé de prendre en compte l'impact que peut avoir la langue sur notre façon de penser et, à partir de là, d'observer si ces doxae spéciste et carniste ne sont pas entretenues en nous, incorporées, également par le biais du langage. De fait, « les structures propres à chaque langue sont incommensurables, et influencent la façon de penser et d'agir des individus »<sup>88</sup>, autrement dit le langage a un rôle dans notre perception du monde. Or, la langue que nous employons (c'est vrai pour le français mais cela peut aussi se vérifier dans d'autres langues, avec certaines variantes comme en anglais) est truffée d'expressions spécistes<sup>89</sup> et elle tend également à maintenir une forte dichotomie entre êtres humains d'une part et animaux d'autre part, ce qui est un des éléments qui approuvent et font perdurer le spécisme. Il semble donc essentiel pour le

---

<sup>85</sup> Voir <http://www.satyamag.com/sept01/joy.html>.

<sup>86</sup> « the invisible belief system, or ideology, that conditions people to eat certain animals. » Voir le site <https://carnism.org/carnism>.

<sup>87</sup> « Carnism is, essentially, an oppressive system. It shares the same basic structure and relies on the same mentality as other oppressive systems, such as patriarchy and racism. » *Ibid.*

<sup>88</sup> MEYRAN, Régis. 2017. « Edward Sapir et Benjamin L. Whorf - La langue est une vision du monde ». *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n°46 (3), p.14.

<sup>89</sup> Un exemple que je trouve particulièrement regrettable est celui de l'hashtag #BalanceTonPorc : tout en libérant la parole des femmes, cet hashtag a perpétué une autre oppression, celle des animaux non humains, alors même que sexisme et spécisme sont fortement liés, comme le montre Carol J. Adams dans *La Politique sexuelle de la viande*.

mouvement antiséciste de s'attaquer également à tout ce que la langue comporte de doxa spéciste, la langue étant « ce miroir à travers lequel l'humanité regarde »<sup>90</sup>. L'observation des liens entre discours et représentations est dès lors également nécessaire : ces représentations sociales, qui « orientent et organisent les conduites et communications sociales »<sup>91</sup>, ne sont autres que la doxa, il y a par conséquent une imbrication entre langage spéciste et doxa spéciste, puisque cette dernière s'exprime à travers le langage, et que le langage renforce ou du moins entretient les évidences de celle-ci. Ces représentations sociales sont dans tous les cas médiatisées par le discours<sup>92</sup> qui leur fait acquérir une forme de légitimité<sup>93</sup>, ce qui renvoie à l'idée de doxa : ces représentations ne sont plus considérées comme telles mais deviennent des évidences et ne sont plus remises en question. D'après Carol J. Adams, il y a aussi une « fusion des oppressions subies par les femmes et les animaux au moyen du langage [...] [qui] s'articule autour non seulement du masculin, mais également de l'être humain »<sup>94</sup> : cela montre, une fois encore, les liens entre sexisme et spécisme.

Enfin, au-delà de la vision artificielle à laquelle peut mener la langue, *via* les reconstructions linguistiques, demeure la problématique de l'invisibilisation qui a mené Peter Singer puis Melanie Joy à inventer respectivement les termes « spécisme » et « carnisme ». D'après Benveniste, « c'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser »<sup>95</sup> – cette idée suffit à montrer l'importance, capitale, de ces deux néologismes. Dans l'article<sup>96</sup> où elle emploie pour la première fois le terme « carnisme », Melanie Joy explique que, de tout temps, les mots ont servi à légitimer une certaine construction sociale de la violence (elle donne pour exemple les Nazis qui n'assassinaient [*murder*] pas les Juifs mais « procédaient à l'euthanasie » [*perform euthanasia*] et des soldats qui n'assassinaient [*murder*] pas d'autres hommes mais « éliminaient l'ennemi » [*waste the enemy*]), on pourrait ajouter que les chasseurs ne tuent pas des animaux mais en « prélèvent ») ou, au contraire, ont joué un rôle clef dans la libération ou l'émancipation (par exemple la création du pronom « iel » en français ?). Pourtant, alors que les végétariens sont précisément *végétariens*, ceux qui mangent de la viande n'ont pas de nom spécifique, puisque dire qu'ils sont carnivores ou omnivores renvoie à un régime alimentaire considéré comme normal, étant celui de l'immense majorité, neutre et en aucun cas lié à une idéologie, alors que c'est bien parce qu'ils ont une idéologie ou une doxa en tête qu'ils sont « carnivores/omnivores », ce que ces deux termes ne soulèvent pas.

<sup>90</sup> CAFFO, Leonardo. 2010. « "Linguaggio e Specismo: tra Sapir - Whorf e la questione animale" » volume I, n. 3, p. 37

<sup>91</sup> Moscovici (1961) cité par MATTHEY, Marinette. 2000. « Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales », In *Travaux neuchâtelois de linguistique*, n°32, p. 22

<sup>92</sup> PY, Bernard. 2004. « Pour une approche linguistique des représentations sociales ». *Langages* n° 154 (2), p. 8

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> ADAMS C., *op. cit.*, pp. 127-128

<sup>95</sup> Benveniste, cité par FEDI, Laurent. 2013. « Manières de parler, manières de penser ». *Cahiers philosophiques* n° 134 (3), p. 85

<sup>96</sup> JOY, Melanie. 2001. « From Carnivore to Carnist: Liberating the Language of Meat ». *Satya*. Consulté le 28 janvier 2022. <http://www.satyamag.com/sept01/joy.html>.

[...] La plus grande menace envers les animaux non humains repose toujours sous un voile de tromperie linguistique<sup>97</sup>. La production et la consommation de viande, forme d'exploitation des animaux non humains de la plus grande portée et la plus largement partagée, reste une idéologie innommée. Et une idéologie innommée peut utiliser ses serveurs comme une tumeur cachée.<sup>98</sup>

C'est pourquoi la psychologue en est venue à créer le terme carnisme : la linguistique fait partie des enjeux de l'antispécisme, ou est, du moins, un des biais par lesquels lutter contre doxae spéciste et carniste. Pouvoir nommer ces oppressions, c'est aussi pouvoir montrer qu'elles ne sont pas « a given but a choice »<sup>99</sup>, « un acquis mais un choix » – choix émanant directement du suprématisme humain. Aussi Melanie Joy conclut-elle son article en ces termes :

Le langage est un outil puissant pour façonner les valeurs et les croyances. Parce que le langage peut à la fois refléter et renforcer la culture, les mots que l'on utilise vont soit défier soit soutenir le statu quo. C'est pourquoi, par exemple, les techniciens dans les laboratoires apprennent à ne pas nommer les animaux sur lesquels ils font des expérimentations, de peur qu'ils commencent à percevoir l'outil ou le sujet comme un être vivant. C'est aussi pourquoi les employés d'abattoir se réfèrent aux animaux qu'ils abattent par leurs noms inanimés, avant même qu'ils soient tués [...]. En transformant des êtres vivants en objets, il devient possible de traiter leurs corps de la sorte.<sup>100</sup>

La question de la réification est présente dans chacune des œuvres du corpus que j'étudierai et montre que, une fois les animaux « désanonymisés », les tuer devient difficilement concevable et, en même temps, doxae spéciste et carniste sortent de l'ombre où elles étaient dissimulées.

Le langage est un formidable moyen de pénétrer les esprits, de faire agir, penser et parler les citoyens d'une certaine façon, y compris à leur insu. [...] [C]'est aussi par des mots – et pas

---

<sup>97</sup> Je nomme « illusion discursive » ce que Melanie Joy, dans cet article, qualifie de « linguistic deception », que j'ai traduit par « tromperie linguistique ».

<sup>98</sup> « [...] the greatest threat to nonhuman animals still rests beneath a veil of linguistic deception. Meat production and consumption, the most far-reaching and widely supported form of nonhuman animal exploitation, remains an unnamed ideology. And an ideology unnamed can consume its host like a hidden tumor. » JOY M., *op. cit.* Toutes les traductions de cet article sont de moi.

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> *Ibid.* « Language is a powerful tool in shaping values and beliefs. Because language both reflects and reinforces culture, the words we use will either challenge or bolster the status quo. This is why, for example, technicians in laboratories are taught not to name the animals on whom they experiment, lest they begin to perceive the tool or subject as a being. This is also why slaughterhouse workers refer to the animals whom they slaughter by their inanimate names, even before they are killed [...]. By turning beings into objects it becomes possible to treat their bodies accordingly. »

seulement par des actes [...] – que le nazisme a pu fonctionner pendant douze ans et entraîner l'adhésion du peuple allemand, y compris celle des citoyens non nazis.<sup>101</sup>

Si, comme l'écrit Josiane Boutet, les mots sont autant de moyens d'endoctriner, l'on peut en dire autant de l'absence de mots : en imposant des silences, en maintenant une certaine pauvreté linguistique à propos de certaines problématiques comme le spécisme, il est des concepts qui ne peuvent véritablement être pensés ni exprimés, et par conséquent encore moins être dénoncés, comme c'était le cas pour le spécisme et le carnisme il y a quelques années seulement. Cela crée une sorte de censure, et parfois même, par exemple dans le cas des abattoirs, de double censure, puisqu'en plus d'être éloignés des villes, généralement non signalés par les GPS et relativement cachés, tout comme ce qui s'y passe est dissimulé derrière des murs à l'intérieur desquels il est difficile de pénétrer, les abattoirs sont invisibilisés de manière à la fois physique et linguistique, par l'usage d'un vocabulaire euphémisant. Carol J. Adams souligne par exemple que le mot « viande » nie lui-même ce qu'il implique. La langue nous influence en rendant consommables les animaux, et c'est à travers le langage également qu'ils deviennent des référents absents, notamment par un processus de fragmentation de leur corps : « Au moyen de la distanciation, de l'occultation, de représentations trompeuses et du rejet, la structure du référent absent l'emporte [...]. En parlant de viande au lieu de cochons, d'agneaux, de vaches [...], nous participons à un langage qui dissimule la réalité.<sup>102</sup> »

C'est ce que j'appelle l'illusion discursive et la stratégie du silence. Puisqu'il y a une « puissance mystique des mots »<sup>103</sup>, dont s'emparent notamment les milieux politiques qui ont bien conscience de l'impact que peut avoir la langue et usent souvent d'éléments de langage, le discours devient le lieu symbolique d'une adhésion ou non-adhésion à certains éléments d'une doxa que l'on est censé partager. Ainsi, par la dénomination, certaines idées peuvent être simplifiées, euphémisées ou, au contraire, exagérées, et par l'innomination, d'autres peuvent être rayées du système de pensée ou considérées comme étant la norme, comme si elles étaient neutres ou parfaitement objectives. Cet endoctrinement, cette désinformation ou cette sommation d'obéir *via* la censure linguistique est ce que met en scène le fameux roman de George Orwell, *1984*. Orwell y décrit un monde totalitaire où la pensée même est contrôlée grâce, notamment, à la suppression de mots, ce qui rend indicible toute une série de choses à même de remettre en question la doxa, les modes de vie. Dans le cas du spécisme, l'on peut observer principalement trois phénomènes linguistiques : la

---

<sup>101</sup> BOUTET, Josiane. 2016. *Le pouvoir des mots*. Paris, France : La dispute, p. 38

<sup>102</sup> ADAMS C., *op. cit.*, p. 133

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 139

dichotomisation, la désindividualisation et la réification<sup>104</sup>. Ces trois procédés sont également ce que j'appelle, dans la dernière partie de ce travail, les « moyens narratifs et linguistiques de l'hétérodoxie » puisque les réflexions antispécistes qui émanent du corpus littéraire étudié consistent en la visibilisation puis la problématisation de ces trois phénomènes. Melanie Joy parle de « trio cognitif » et c'est cela qui, selon elle, explique que l'on mange des animaux, ou plutôt certains animaux, mais c'est leur manifestation dans le langage qui m'intéresse ici. En effet, si Joy identifie ces trois processus au sein de sa discipline, la psychologie, tous trois sont appuyés par la langue, comme je l'ai analysé dans un précédent travail de recherche<sup>105</sup>.

En premier lieu, j'estime qu'il y a dans nos habitudes langagières une sorte de « diviser pour mieux régner » : c'est la dichotomisation. Ce phénomène a sans doute lieu avant la désindividualisation et la réification, qu'il autorise et renforce à la fois. En effet, un des arguments du spécisme consiste en la division stricte entre êtres humains et animaux, division qui, à force, se fait opposition. Si l'on sait grâce à Darwin qu'une telle distinction est erronée puisque les espèces animales varient plutôt selon des degrés et non selon une nature, demeure pourtant l'idée que les hommes ne sont plus des animaux. Ainsi, « être humain », au moins dans la langue, n'est pas considéré comme un hyponyme de « animal » mais est, au contraire, presque un antonyme au lieu d'une sous-catégorie. Cette constante opposition entre humains et animaux dans la langue finit par aboutir à quelque chose qui, dans notre doxa, donne un « nous » face à un « eux ». Par ailleurs, si l'on s'intéresse aux définitions du mot « animal », on se rend rapidement compte qu'elles sont toutes biaisées et, par conséquent, inutiles : de fait, quand ces définitions acceptent qu'entre êtres humains et animaux il n'y a pas de différence ontologique comme le disait Darwin, elles affirment alors qu'il y a une différence de valeur. À titre d'exemple, le dictionnaire en ligne de l'Académie française, dans une définition qu'il propose du terme « animal », affirme qu'il s'agit d'une « bête, [un] être animé ne présentant pas les caractéristiques *supérieures* de l'espèce humaine »<sup>106</sup>. Cette distinction perpétuelle entre « les animaux » d'une part et « les hommes » de l'autre mène inévitablement à une volonté de hiérarchiser les espèces, en l'occurrence à considérer les animaux comme étant inférieurs à l'homme. Ce sont les fondements du spécisme, et de toute discrimination : être différent et

---

<sup>104</sup> Voir JOY Melanie. 2016. *Introduction au carnisme : pourquoi aimer les chiens, manger les cochons et se vêtir de vaches*. Lausanne, Suisse : L'Âge d'Homme.

<sup>105</sup> Il s'agit de mon TFC (Travail de Fin de Cours) pour valider mon bachelier (équivalent belge de la licence) en Lettres romanes, que j'ai réalisé en 2019/2020 et qui portait sur les liens entre langue, langage et (anti)spécisme. Je précise qu'au moment de rédiger ce travail, je n'avais pas connaissance de la théorie de Melanie Joy ; ce que j'explique dans ce point est donc le résultat de mes propres recherches qui, en réalité, recourent plus ou moins celles de cette psychologue.

<sup>106</sup> Voir <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A1795>.

inférieur<sup>107</sup> – d'où l'influence que peut avoir le langage sur notre doxa, notamment en faisant perdurer une idéologie en la donnant pour naturelle et allant de soi.

En deuxième lieu viennent les processus de désindividualisation et de réification, assez proches. D'un côté, la désindividualisation consiste à nier les animaux en tant qu'êtres vivants sentients différents les uns des autres et donc qui possèdent un caractère, une personnalité qui leur est propre. Dans le travail que j'ai évoqué, je parlais de massification : en effet, surtout dans le cadre de l'élevage et dans les abattoirs, les animaux deviennent une masse, une chose compacte, une sorte de grand corps composé de différentes parties qui n'existent pas en tant qu'individualités. J'emprunte ce terme de massification à l'ouvrage de Victor Klemperer, *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich* : selon lui, durant le III<sup>e</sup> Reich, une langue particulière a été mise en place qui a participé de la censure et de l'endoctrinement de la population, notamment pour permettre l'holocauste des Juifs. Il a appelé cette langue LTI, pour *Lingua Tertii Imperii* c'est-à-dire « langue du III<sup>e</sup> Reich », et il s'agit d'une langue nazifiée, qui consiste par exemple en des « expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente »<sup>108</sup>. Au-delà de la redéfinition de certains termes, de la modification de la valeur de mots pour adoucir quelque réalité, Victor Klemperer explique qu'il y a massification et réification par le biais de la langue, car les êtres vivants sont traités linguistiquement (mais pas seulement, comme on sait) comme des machines, on parle de « matériel humain » ou d'« éléments »<sup>109</sup> et, en même temps, les individus se confondent, deviennent une masse, tendant ainsi vers l'anonymat, ce qui les prive de toute valeur ou qualité personnelles.

Ces deux processus, désindividualisation et réification, sont ce qui permet d'inférioriser et de dénigrer absolument des êtres qui ne sont pourtant pas inférieurs en s'infiltrant directement dans la doxa, à partir de la langue. C'est exactement ce qui se déroule dans les abattoirs – Henry Ford s'est inspiré de l'abattoir de Chicago pour inventer le travail à la chaîne et Hitler était admiratif de Ford, les méthodes des nazis pour exterminer les Juifs se sont largement inspirées du sort réservé aux animaux non humains – et dans la langue spéciste et carniste : les animaux, d'abord considérés comme totalement distincts des hommes, sont traités comme une masse à abattre et à désassembler, puisqu'ils sont des objets, des choses qui deviendront de la viande, entre autres. La langue, qui nous inculque une façon de voir, massifie et réifie les animaux, qui peuvent dès lors être massifiés et réifiés physiquement, concrètement. En outre, dans l'élevage, les animaux sont totalisés pour permettre un rendement maximum. Ils sont « désanimalisés » comme l'explique Jean-Luc

---

<sup>107</sup> STIBBE, Arran. 2001. « Language, Power and the Social Construction of Animals ». *Society & Animals* 9 (2): 145-61. <https://doi.org/10.1163/156853001753639251>, p. 8

<sup>108</sup> KLEMPERER, Victor. 1996 [1947]. *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich : carnets d'un philologue*. Paris, France : Albin Michel, p. 40

<sup>109</sup> *Ibid.*, pp. 190-200, 208

Guichet<sup>110</sup>, toujours pour des motivations économiques qui bafouent tout droit et toute dignité de ces animaux, ils sont considérés pour leur utilité, leur capacité à produire un certain rendement, et deviennent même complètement artificiels à cause des transformations qui en ont fait de purs produits, et non plus des animaux à part entière. À nouveau, la condition nécessaire pour que cela puisse exister, c'est l'inexistence publique<sup>111</sup>, autrement dit l'invisibilisation : les animaux sont désindividualisés selon Melanie Joy, Jean-Luc Guichet écrit qu'ils sont in-*envisageables*. Totalisés d'une part, objectivés de l'autre : dans les abattoirs, un processus similaire a lieu, qui fait que les ouvriers, pour la plupart, ne voient plus sous leurs yeux des animaux, mais des choses.

Ces processus linguistiques prennent des formes diverses, dont voici certains exemples, tirés de plusieurs activités qui exploitent les animaux : les chasseurs ne tuent pas, ils « prélèvent » ; les « vaches laitières » donnent l'illusion qu'elles produisent du lait à l'infini et qu'elles sont ainsi redevables aux humains qui les traitent<sup>112</sup>, alors qu'elles ne sont « vaches laitières » que parce qu'elles sont mères et que leurs veaux doivent leur être enlevés pour que leur lait soit vendu aux humains ; on n'extermine pas des rats mais on « dératise » ; nous mangeons de la « viande » et non des carcasses ; et bien d'autres euphémismes et déformations qui fondent l'illusion discursive. De nombreux exemples sont mis en lumière dans l'ensemble des œuvres de mon corpus et seront étudiés dans le troisième chapitre, c'est pourquoi je ne m'y attarderai pas davantage ici.

En somme, analyser la langue et notre langage, et tout ce qui s'y trouve de doxique, démontre que, pour les systèmes spéciste et carniste, l'invisibilisation est un enjeu qui mène parfois à la censure – et, comme l'écrit Melanie Joy :

La première défense du système est son invisibilité ; l'invisibilité reflète les mécanismes de défense que sont l'évitement et le déni, et constitue le socle sur lequel reposent tous les autres mécanismes. L'invisibilité nous permet par exemple de consommer du bœuf sans visualiser l'animal que nous mangeons ; elle nous masque nos propres pensées. Elle nous maintient bien à l'abri du déplaisant processus d'élevage et de mise à mort des animaux pour notre consommation. Par conséquent, la première étape de déconstruction de la viande consiste à déconstruire l'invisibilité du système, en dévoilant les principes et pratiques qui sont demeurés cachés depuis son origine.<sup>113</sup>

---

<sup>110</sup> Voir GUICHET J-L., *op. cit.*, pp. 185-188

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 186

<sup>112</sup> Dans un même ordre d'idée, le concept de « suicide food » désigne l'argument selon lequel les animaux désirent être consommés ; en quelque sorte, « devenir viande » ferait partie de leur essence.

<sup>113</sup> JOY M., *Pourquoi nous aimons les chiens, mangeons les cochons et portons les vaches*, voir la traduction française du chapitre 1 parue dans les *Cahiers antisécistes* en 2010, soit l'année de la parution originale, et disponible en ligne : <http://www.cahiers-antisecistes.org/aimer-ou-manger/>

Cet enjeu de « désinvisibilisation » prend différentes formes chez les antispécistes, notamment grâce à l'invention de termes comme « carnisme » ou « véganisme » qui permettent de mettre en évidence que d'autres façons de voir le monde ou d'y vivre sont possibles. Mais les stratégies linguistiques des antispécistes outrepassent la création de néologismes pour s'attaquer directement à des termes problématiques, des expressions, des insultes, aux euphémismes, à tout ce qui oppose les humains aux animaux et réifient ou massifient ces derniers<sup>114</sup> [annexe 2]. Par exemple, les militants antispécistes redéfinissent moralement certains termes, ce que Catherine Ruchon nomme des « axiolexèmes »<sup>115</sup>, c'est-à-dire des mots qui prennent un sens différent selon qui les prononce. C'est notamment ce à quoi s'attelle l'association L214 quand elle publie des images d'animaux sur les réseaux sociaux avec comme légende : « un animal, pas un objet » ou « un ami, pas un repas » [annexe 3]. Tous ces éléments se retrouvent également dans les fictions antispécistes ou qui s'en approchent, en particulier dans celles qui ont pour *topos* l'abattoir et/ou l'élevage ; c'est ce que j'étudierai dans les deux chapitres suivants.

---

<sup>114</sup> Un ouvrage a récemment été publié et met en lumière des expressions et des façons de nous exprimer qui s'avèrent spécistes ou du moins qui entretiennent cette oppression, voir MARSOLIER Marie-Claude et Florence Burgat. 2020. *Le mépris des bêtes : un lexique de la ségrégation animale*. Paris, France : PUF.

<sup>115</sup> RUCHON, Catherine. 2018. « Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste ». *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires*, n° 14 (janvier), p. 56

## 2. Les animaux dans la littérature : les enjeux de la visibilité

### 2.1. DES ANIMAUX ET DES HOMMES : DESTINS LIÉS OU PSEUDO-WELFARISME ?

#### 2.1.1. *Des allégories aux abattoirs*

De tous temps, les animaux ont occupé une place importante dans la littérature : dans la Bible, que ce soient les animaux qui entourent Jésus à sa naissance, le lion de Saint-Marc, le serpent, puis, au Moyen-Âge, Roland et son cheval, Yvain son lion, le *Roman de Renart*... Mais ces animaux ont longtemps été davantage des figures, des représentations, que des animaux à part entière. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'essor d'une certaine sensibilité fait que l'animal peut « entrer en littérature. Non pas l'animal théorique, objet de spéculations diverses, mais l'animal lui-même, “en personne”. »<sup>116</sup> C'est en cela que leur statut a évolué au fil du temps, puisqu'ils sont passés d'allégories à personnages animaux en tant que tels, ce qui nous a conduits à nous intéresser à eux pour leur propre observation plutôt que celle de comportements humains qu'ils étaient censés incarner. En outre, Sophie Milcent-Lawson identifie un « tournant animal » dans la fiction contemporaine française et parle d'une « ambition de sortie de l'humanocentrisme narratif »<sup>117</sup>, en expliquant que les animaux sont de plus en plus présents dans la littérature et présentent d'ailleurs un défi d'écriture qui mène à la zoopoétique, comme je l'expliquerai dans un des points suivants. À côté de ce phénomène demeure toutefois une forme de réticence d'une partie de la critique littéraire à envisager ces animaux en tant qu'ils sont animaux, par exemple en s'attachant souvent à l'idée que leur présence dans la littérature est le symbole de quelque chose ou sert une interprétation, ce qui les maintient donc comme « signes » plus que comme « personnages ».

Comme cela a été évoqué dans le chapitre précédent, on peut observer au XVIII<sup>e</sup> siècle les prémises de l'antispécisme chez certains philosophes : cela peut faire l'objet d'essais ou de traités philosophiques, mais cela intervient aussi dans des fictions. C'est à la même époque que les abattoirs sont déplacés hors des villes pour des raisons sanitaires, mais certains estiment également que laisser chacun observer toute la cruauté envers les animaux qui y a lieu pourrait habituer les êtres humains, dès l'enfance, à cette violence, qui en ferait plus facilement des criminels à l'avenir. Les « tueries » sont en effet un lieu particulier du rapport entre les hommes et les animaux et sont pour cela devenues un *topos* littéraire propre à montrer, sinon dénoncer, la souffrance qu'elles

---

<sup>116</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 25

<sup>117</sup> MILCENT-LAWSON, Sophie. 2019. « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? » *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 181-182 (juin). <https://doi.org/10.4000/pratiques.5835>, p. 2

impliquent. Par exemple, dans son *Tableau de Paris*, Louis-Sébastien Mercier décrit la mort d'un animal sous ces termes :

[...] les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses et les souffrances de son agonie. Voyez son cœur à nu qui palpite affreusement, ses yeux qui deviennent obscurs et languissants. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouïr les soupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

[...]

Ces bouchers sont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce et sanguinaire, les bras nus, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes sales, le tablier ensanglanté ; un bâton noueux et massif arme leurs mains pesantes et toujours prêtes à des rixes dont elles sont avides.<sup>118</sup>

Mais si l'auteur se désole face à toute cette souffrance, il ne prône pas pour autant le végétarisme, ce que l'on peut attribuer à l'idéologie carniste qui l'habitait sans doute : il estime que l'on a besoin de viande pour vivre et préfère simplement, comme beaucoup d'autres de ses contemporains et des nôtres, que les abattoirs soient situés hors de notre vue. Renan Larue parle d'une « politique de l'aveuglement volontaire »<sup>119</sup> : c'est une forme d'invisibilisation qui confirme la théorie du référent absent.

C'est donc là tout l'intérêt du *topos* de l'abattoir, qui permet de contrer l'invisibilisation dont sont victimes les animaux dits « de boucherie ». Florence Burgat identifie en effet une « logique de l'ellipse »<sup>120</sup>, ce qui s'approche en fait du « référent absent » de Carol J. Adams. Toutes les deux expliquent qu'il y a une incohérence dans la consommation de viande car la plupart des gens disent aimer les animaux, et s'ils continuent à les manger, c'est par conséquent parce qu'ils oublient l'animal dans la viande et occultent le processus de « transformation », c'est-à-dire l'étape de la tuerie. En cela, la littérature permet d'annuler, un temps au moins, cet oubli volontaire, de s'immiscer dans ce monde de la « viande » et de montrer tout ce que sa production implique. Cependant, en réalité, le *topos* de l'abattoir peut aboutir à des livres très différents, parfois même divergents. Si l'enjeu semble souvent être de visibiliser ce qui s'y passe, ce *topos* n'est absolument pas le propre des littératures antispécistes, au contraire. Il n'empêche que les fictions qui s'emparent de ce thème sont toujours liées à la théorie de Carol J. Adams, puisque deux gestes peuvent être distingués : soit ces textes confirment la théorie du référent absent en montrant ce(ux) qu'on ne voit pas mais demeurent ensuite dans une forme de carnisme ou de néocarnisme ; soit la

---

<sup>118</sup> *Tableau de Paris* de Mercier cité par LARUE R., *op. cit.*, pp. 82-83

<sup>119</sup> LARUE R., *op. cit.*, p. 106

<sup>120</sup> BURGAT F., *L'animal dans les pratiques de consommation*, citée par LEBRETON C., *op. cit.*, p. 8

visibilisation des référents qu'ils mettent en œuvre mène à des réflexions antispécistes voire à des convictions végétariennes. Mais le *topos* de l'abattoir peut aussi être plus symbolique, par exemple dans le roman de Kurt Vonnegut, *Abattoir 5*, où ce lieu est occupé par des soldats durant la guerre et non plus par des animaux et des employés que la société refuse de voir ; le lieu symbolique que peut représenter l'abattoir dans la fiction n'est toutefois pas ce sur quoi portera ce travail.

En 1905 paraît *La Jungle* d'Upton Sinclair, qui s'avère être une des premières œuvres récentes à explorer ce *topos* et dont semblent hériter les romans du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce texte, décrit tantôt comme un « roman social »<sup>121</sup> tantôt comme un « roman industriel »<sup>122</sup>, raconte sans détours ce qui se déroule dans les abattoirs de Chicago et émane d'une enquête de l'auteur, qui, rapidement, décrit la souffrance des animaux :

Les animaux ainsi pendus par une patte se débattaient frénétiquement en couinant. Le vacarme était effroyable, à vous déchirer les tympans. La salle n'allait-elle pas exploser, les murs et les plafonds s'effondrer ? Cris aigus et graves, grognements, gémissements de souffrance, tout se mêlait. [...]

Mais, en contrebas, les ouvriers, indifférents à ces réactions, continuaient ce qu'ils avaient à faire. Ni les vociférations des bêtes, ni les pleurs des humains ne les troublaient. Ils accrochaient les cochons un par un, puis, d'un coup de lame rapide, les égorgeaient. Au fur et à mesure de la progression des bêtes, les cris diminuaient en même temps que le sang et la vie s'échappaient de leur corps. Enfin, après un dernier spasme, elles disparaissaient dans une gerbe d'éclaboussures à l'intérieur d'une énorme cuve d'eau bouillante.<sup>123</sup>

Les réflexions concernant le sort réservé à ces animaux sont fréquentes et suivent les descriptions réalistes de ce que cachent les murs des abattoirs :

Pouvait-on croire qu'il n'y eût nulle part sur terre ou dans le ciel un paradis, où les cochons seraient payés de toutes leurs souffrances ? Chacun d'entre eux était un être à part entière. Il y en avait des blancs, des noirs, des bruns, des tachetés, des vieux et des jeunes. Certains étaient efflanqués, d'autres monstrueusement gros. Mais ils jouissaient tous d'une individualité, d'une volonté propre ; tous portaient un espoir, un désir dans le cœur. Ils étaient sûrs d'eux-mêmes et de leur importance. Ils étaient pleins de dignité. Ils avaient foi en eux-mêmes, ils s'étaient acquittés de leur devoir durant toute leur vie, sans se douter qu'une ombre noire planait au-

---

<sup>121</sup> Voir DELVERT, Marianne. 1959. « Aspects du roman social ». *Europe* 37.358 : 24.

<sup>122</sup> Voir GIER, Erik de. 2020. « Entre « Utopie » et « Dystopie » ». Traduit par Jennifer Raynal. *La nouvelle revue du travail*, n° 17 (novembre). <https://doi.org/10.4000/nrt.7601>.

<sup>123</sup> SINCLAIR, Upton. 2011 [1905]. *La jungle*. Paris, France : Le livre de poche, p. 56

dessus de leur tête et que, sur leur route, les attendait un terrible Destin. Et voilà qu'il s'abattait sur eux et les saisissait par les pattes. Il était implacable, impitoyable, insensible à leurs protestations et à leurs hurlements. Il exerçait sur eux sa cruelle volonté comme si leurs désirs et leurs sentiments n'existaient tout simplement pas. Il leur tranchait la gorge et les regardait agoniser. N'y avait-il vraiment pas, quelque part, un dieu des porceaux pour qui chaque porc aurait une personnalité propre, précieuse, pour qui ces cris et ces tourments auraient un sens ?  
(p. 57)

L'objectalisation des animaux est déjà source de questionnements et est une manière de relier le sort des hommes à celui de ces animaux :

On assistait à la fabrication mécanique, mathématique de la viande de porc. Pourtant, les personnes les plus terre à terre ne pouvaient s'empêcher d'avoir une pensée pour ces cochons, qui venaient là en toute innocence, en toute confiance. Leurs protestations avaient un côté si humain ! Elles étaient tellement justifiées ! Ces bêtes n'avaient rien fait pour mériter ce sort.  
(p. 56)

Mais, paradoxalement, même si la condition des animaux se voit vivement critiquée par Upton Sinclair et bien qu'il semble, à la fin de son livre, faire la promotion du végétarisme à travers le personnage du Dr. Schliemann qui déclare que l'alimentation végétale est plus facile à produire et à conserver, *La Jungle*, d'après ce qu'en a dit son auteur, visait plutôt le cœur des lecteurs que leur estomac en dénonçant les conditions de travail des ouvriers et tout ce qu'implique le système capitaliste. Upton Sinclair, comme Léon Bonneff qui publie plus tard, en France, *Aubervilliers*<sup>124</sup>, roman également écrit après un travail de documentation, entend plutôt critiquer le capitalisme que la souffrance animale en elle-même, même si les deux sont liés : « en militants socialistes et syndicalistes, ils cherchent avant tout à mettre en relief l'injustice sociale qui touche le sous-prolétariat des filières de l'agroalimentaire »<sup>125</sup>. Toutefois, Carol J. Adams explique que, à travers la visibilisation des référents absents, la métaphore qu'escomptait peut-être créer l'auteur américain du sort des ouvriers dans le système capitaliste à travers le sort réservé aux animaux est presque rendue impossible une fois que le lecteur a vu les animaux<sup>126</sup> : la métaphore n'est pas possible car, pour que les êtres humains soient vus comme cette chair, cette alimentation du capitalisme, il faudrait que la chair elle-même reste « neutre » ou du moins reste sans référent. Or, le roman

---

<sup>124</sup> BONNEFF, Léon. 1949. *Aubervilliers*. Saint-Vaast-La-Hougue (Manche), France : L'Amitié par le livre.

<sup>125</sup> SIMON, Anne. 2018. « Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel ». *Grief: revue sur les mondes du droit*, 141, p. 144

<sup>126</sup> ADAMS C., *op. cit.*, p. 107

annihile justement ce procédé en montrant ce que vivent les animaux qui sont tués pour *devenir viande*.

On voit là l'ampleur du phénomène du référent absent, puisque chacun est censé savoir que la viande, c'est la chair d'animaux qui ont été tués, toutefois c'est en lisant une œuvre qui montre comment est produite cette « viande » que l'on en prend conscience, malgré la connaissance implicite de ce que suppose un régime carné. C'est également à la condition humaine que s'intéresse principalement Bertolt Brecht dans sa pièce de théâtre intitulée *Saint Jeanne des abattoirs*. Là aussi, l'auteur crée une métaphore de la mécanisation de l'homme, de sa « déshumanisation », à travers ce que vivent les animaux, mais cette fois, ces derniers sont pratiquement absents de la pièce, si bien que l'on ne peut pas tout à fait parler de visibilisation des référents absents : la métaphore résiste donc. En effet, comme l'explique Rocío Murillo González, « l'animal souffrant [...] s'est [...] peu à peu constitué comme la métaphore par excellence de l'homme en total dérégulation »<sup>127</sup>, ce que l'on observe encore aujourd'hui dans les œuvres qui ont pour *topos* l'abattoir, néanmoins les narrations de l'ultra-contemporain en viennent finalement à reconnaître les animaux comme victimes à part entière.

Ces dernières années, le *topos* de l'abattoir et/ou de l'élevage prend une certaine ampleur ; pas une rentrée littéraire en France ne se passe sans qu'un livre y soit consacré. Anne Simon parle du *topos* de la visite à l'abattoir, qu'elle rattache à des œuvres comme *Voyage hors barrières* de Théophile Gautier, *Scènes de la vie future* de Georges Duhamel, *Aubervilliers* de Léon Bonneff, *Le Seigneur des porcheries* de Tristan Egolf, *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin, ou encore, plus récemment, *180 jours* d'Isabelle Sorente, *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo ou, dernièrement, *Les têtes baissées* de François-Xavier Ménage, paru le 10 février 2022. Anne Simon présente des caractéristiques communes quasiment à l'ensemble du corpus que l'on peut dégager à partir de ce thème : d'abord, la visite commence par l'extérieur, avec une description du lieu voire du non-lieu qu'est l'abattoir<sup>128</sup>, puis un personnage y entre et ce guide est, généralement, soit un novice qui servira de « porte-regard »<sup>129</sup> soit un employé troublé par son travail. Aussi, « vue, odorat et ouïe constituent des marqueurs sensoriels forts de la visite et viennent contrer l'extraterritorialisation des élevages et des

---

<sup>127</sup> MURILLO GONZALEZ R., « “La vache, je t'aime tant que je te mange”. Les contradictions du régime carné dans “Comme une bête” de Joy Sorman », p. 87 dans Termite, Marinella (dir). 2020. *Mots de faune*, Macerata, Italie : Quodlibet.

<sup>128</sup> Sur les liens entre le *topos* de l'abattoir et ses liens avec la théorie du non-lieu de Marc Augé et celle de l'hétérotopie de Foucault, voir CORNELUS, Hannah. 2020. « Les animaux pris “dans les parallélépipèdes” de notre hypermodernité ». *Voix plurielles : revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)* 17 (1): 193-203. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2481>.

<sup>129</sup> SIMON, Anne. 2018. « Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel ». *Grief : revue sur les mondes du droit*, 141, p. 146

abattoirs hors de la sphère urbaine. »<sup>130</sup> Enfin, il y a un recours important aux chiffres, « qui prennent le relais des mots pour évoquer conjointement l'irreprésentable [...] et l'impensable »<sup>131</sup>.

Anne Simon choisit l'expression « récit de fiction agroalimentaire »<sup>132</sup> pour qualifier ces textes, puisqu'au-delà des abattoirs, ce sont également les élevages qui sont devenus un *topos* de la littérature contemporaine. La chercheuse affirme que l'évolution n'est pas que thématique mais historique car ces fictions, si elles sont des témoignages, ne sont plus anthropocentrées et l'animal est lui aussi envisagé comme une victime de ce système, pas seulement les employés.<sup>133</sup> Ainsi, les animaux et les ouvriers sont en quelque sorte associés par un sort qui semble inéluctable, quoique leurs sorts ne soient pas vraiment comparables, puisque les animaux ont été mis au monde pour être tués par l'homme. Dans tous les cas, ces fictions montrent l'objectalisation des animaux et la mécanisation des humains ; Alain Romestaing explique quant à lui que l'abattage industriel

ne se contente pas d'être massif, il est furtif, comme si la mort des animaux n'existait plus, comme s'il fallait cacher ce cadavre qu'on ne saurait voir.

[...]

Il y a une certaine logique à ce que les bouchers ne tuent plus les bêtes : tout se passe comme si la société était venue leur prêter main forte dans leur effort d'escamotage du "meurtre alimentaire", selon l'expression des anthropologues.<sup>134</sup>

Cela montre à nouveau l'enjeu que portent ces fictions par la visibilité des référents absents que sont devenus les animaux. Hannah Cornelus propose d'analyser ce *topos* en résonance avec le concept d'hétérotopie de Foucault : les abattoirs seraient ces « espaces autres », profondément liés également aux « hétérochronies », puisque le temps y est (dé)coupé<sup>135</sup>. De même, Foucault cite un autre principe des hétérotopies, à savoir qu'elles sont, d'une certaine manière, imperméables<sup>136</sup> : cela s'applique en effet aux abattoirs et est révélé en même temps par les fictions qui s'y déroulent, à la fois parce que les auteurs expliquent combien il leur a été difficile d'y entrer, en particulier dans un souci de documentation pour un projet littéraire ou journalistique, et parce que dans la diégèse, sont exposées les conditions sanitaires pour entrer et sortir des bâtiments, ces « parallélépipèdes de

---

<sup>130</sup> *Ibid.*

<sup>131</sup> *Ibid.*

<sup>132</sup> SIMON, Anne. 2021. *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, France : Wildproject, p. 265

<sup>133</sup> SIMON, Anne. 2015. « Animal : l'élevage industriel – Mémoires en jeu ». Consulté le 26 mars 2022. <https://www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie/animal-lelevage-industriel/>.

<sup>134</sup> ROMESTAING, Alain. 2015. « Meurtre alimentaire et rentabilité ». *Contemporary French and Francophone Studies* 19 (4). <https://doi.org/10.1080/17409292.2015.1066195>, p. 486-487

<sup>135</sup> CORNELUS H., *op. cit.*, p. 197

<sup>136</sup> Voir FOUCAULT, Michel. 2004. « Des espaces autres ». *Empan* 54 (2): 12-19. (Retranscription d'une conférence prononcée à Paris en 1967).

notre hypermodernité » pour citer Hannah Cornelus<sup>137</sup>, aussi se rend-on compte à quel point il peut être difficile d'intégrer ces lieux. En outre, si l'on pense aux animaux, les abattoirs et les élevages sont encore plus clos, car ils y sont enfermés et n'en sortiront, normalement, que pour se diriger vers leur mort ou bien, une fois transformés en viande, vers les supermarchés, dans un état qui ne laisse même plus deviner ceux qu'ils étaient auparavant.

Dans la continuité du XX<sup>e</sup> siècle, les œuvres du XXI<sup>e</sup> explorent les abattoirs et témoignent des conditions de travail des employés, et les animaux tiennent encore une place particulière. Ces narrations, en outre, approchent souvent du genre de l'enquête et du journalisme. Plusieurs ouvrages de la sorte qui ont été publiés sont des témoignages : d'un côté certains émanent directement de lanceurs d'alerte comme *Ma vie toute crue* de Mauricio Garcia Pereira, ou d'auteurs qui ont dû travailler un moment dans des abattoirs comme *À la ligne* de Joseph Ponthus, d'un autre côté se trouvent des œuvres qui résultent de l'enquête de journalistes ou d'auteurs, qui s'approchent plus ou moins du roman sans en être tout à fait, comme *Steak machine* de Geoffrey Le Guilcher ou *Le peuple des abattoirs* d'Olivia Mokiejewski. Dans un autre genre, l'on peut citer *Que font les rennes après Noël ?*, où Olivia Rosenthal adopte une écriture aussi neutre que possible, presque plate, qui contraste avec la violence de ses propos et met finalement en exergue le côté inconcevable de ce qu'elle décrit (par exemple dans cet extrait : « La plupart des méthodes physiques permettent de tuer l'animal sans cruauté. La décapitation par exemple consiste à séparer le corps de la tête. On doit employer pour la réaliser des guillotines spécialement conçues à cet effet. », p. 164) ; *L'étourdissement* de Joël Egloff, où l'humour peut faire écho à la fausse légèreté du quotidien dans les abattoirs ; une certaine forme d'humour, sombre, ironique, est présente également dans *La part animale* d'Yves Bichet ; en somme, malgré tous les éléments sombres qui les parsèment, ces romans du *topos* de l'abattoir tentent souvent de relativiser, ou plutôt s'efforcent de ne pas regarder trop en face la réalité qu'ils racontent, comme si une mise à distance était nécessaire pour l'écrivain lui-même.

Olivia Mokiejewski<sup>138</sup>, journaliste végétarienne, si elle a conscience de la souffrance animale et du problème moral que ce secteur représente, explique dans son livre que c'est la condition des ouvriers qu'elle entend raconter, et par-là dénoncer, à tel point que les animaux ne sont pas loin de redevenir des référents absents. Néanmoins, la réflexion linguistique y est bien présente :

---

<sup>137</sup> Voir CORNELUS H., *op. cit.*

<sup>138</sup> Les numéros de pages suivants correspondent à l'édition MOKIEJEWSKI, Olivia. 2018. *Le peuple des abattoirs*. Orléans, France : Mon Poche, DL.

Nous sommes dans une usine dite à taille humaine. Ici, on « fait » du cochon, du mouton et du bœuf. (p. 21)

[...] Des taureaux, des vaches laitières, des jeunes bovins qui seront tous commercialisés sous leur nom générique, « le bœuf ». (p. 23)

L'autrice montre que le langage participe de l'invisibilisation des animaux et de leur transformation « immédiate » en viande. *A contrario*, un autre passage démontre que l'inverse est également possible, quand la nomination d'un animal est une étape de sa ré-individualisation et le fait alors échapper au statut d'objet ou de machine qui est le sien au sein de l'abattoir : « C'est alors que je découvre l'existence de Charles. Un poulet, utilisé au cours d'une action sociale contre la direction de Doux. "On avait acheté dix poulets, les autres ont été tués après mais lui, je l'ai sauvé. Et personne ne le mangera." » (p. 78). Au travers de la série de témoignages qui composent son ouvrage, Olivia Mokiejewski montre principalement les problèmes liés à la condition de ceux qui y travaillent et insiste aussi sur toutes les inepties auxquelles donne lieu le système capitaliste. Par ailleurs, son œuvre va dans le sens du propos de Carol J. Adams puisqu'elle confirme la théorie sexuelle de la viande, par exemple dans le rapport entre la chair des animaux et les femmes : « Cet ouvrier, proche de la quarantaine, s'applique. Le geste doit être d'une précision chirurgicale, il faut enlever la graisse sans toucher la viande pour ne pas en perdre un gramme. "Il faut caresser la carcasse comme on caresserait une femme", m'explique-t-il en faisant un grand sourire. » (p. 64).

Il en va de même dans l'œuvre de Joseph Ponthus<sup>139</sup>, où les blessures, les maladies, toute la pénibilité inhérente aux différentes tâches des employés d'abattoir sont décrites :

Je me suis pris une carcasse sur la botte de sécurité  
J'avais mal fait mon aiguillage  
Le pied gauche est noir et violet malgré la coque  
Heureusement qu'elle était là sinon le tranchant de la carcasse me rendait infirme (p. 141)

Le travail est décrit dans son aspect répétitif, jusqu'à devenir abrutissant ; c'est une répétition du même qui, finalement, éloigne les ouvriers de la réalité de ce qu'ils font par la force de l'habitude et c'est cette mécanisation de l'homme déshumanisé qui est mise en lumière, comme dans l'extrait suivant :

Les mêmes gueules aux mêmes heures

---

<sup>139</sup> Les numéros de pages suivants correspondent à l'édition PONTTHUS, Joseph. 2020. *À la ligne : feuillets d'usine*. Paris, France : Gallimard.

Le même rituel avant l'embauche  
Les mêmes douleurs physiques  
Les mêmes gestes automatiques  
Les mêmes vaches qui défilent encore et toujours à travailler sur cette ligne qui ne s'arrête  
jamais  
Qui ne s'arrêtera jamais  
Le même paysage de l'usine  
Le même tapis mécanique  
Les mêmes collègues à leur place indéboulonnable  
Et les vaches qui défilent  
Les mêmes gestes (p. 189)

Mais la condition animale semble presque n'être présente dans l'ouvrage que parce qu'il se déroule partiellement dans un abattoir. En d'autres termes, ni le carnisme ni le spécisme ne semblent être remis en question. Dans d'autres œuvres, paradoxalement, si le spécisme est bien remis en question, il n'enclenche pas automatiquement une critique du carnisme. Au contraire, le *topos* de l'élevage/abattoir, depuis quelque temps, visibilise les animaux mais porte en même temps la voix du néocarnisme, ou comment voir et manger des animaux sous couvert de « naturel ».

### 2.1.2. *Quand la visibilisation mène au néocarnisme*

L'on pourrait facilement penser que la visibilisation des référents absents et donc les fictions qui montrent toute la violence inhérente à la production de viande revendiquent le végétarisme, ou du moins contribuent activement à remettre en cause le carnisme, car c'est souvent à partir de la prise de conscience de la manière dont les animaux non humains *deviennent viande* que des végétariens le sont devenus ou que le fait de manger de la viande a cessé de relever de l'évidence. Ce n'est pourtant pas le cas de toutes ces œuvres. Au contraire, parmi les auteurs qui ont écrit sur le *topos* de l'abattoir et/ou de l'élevage, un certain nombre révèlent, parfois seulement *via* quelques allusions, une conviction qui s'approche plutôt du néocarnisme. Ce terme

désigne la réponse défensive (le *backlash*) des producteurs et défenseurs de la viande, suscitée par la montée en puissance des critiques animalistes et écologiques de l'élevage. Le néocarnisme fait référence aux discours de re-légitimation des pratiques d'élevage (responsables), de valorisation de l'origine (française) et de la qualité des produits. [...] L'enjeu

du néocarnisme est de redonner confiance dans ces produits, de tempérer l'éventuelle dissonance cognitive qui pourrait émerger à leur sujet.<sup>140</sup>

Le néocarnisme est aussi une réaction au végétarisme et au véganisme, considérés comme utopiques, irréalisables et, en un sens, réservés à une élite.

Dans le cas des fictions néocarnistes, c'est moins le fait de tuer des animaux qui est critiqué que le côté totalement mécanique, automatique et coupé de tout sens. Ces fictions ne défendent donc pas forcément le végétarisme, en dépit des conséquences environnementales néfastes du régime carné, et prônent plutôt une revalorisation de cette consommation considérée comme naturelle et quasiment inéluctable, afin de recréer un lien entre les animaux et les êtres humains. C'est, en somme, une sorte d'appel à la tradition et à la nature, pour replacer l'homme au sein de cette dernière et non plus au centre de tout, dans une conception qui oppose nature et culture, en réclamant également plus de bien-être pour les animaux. En cela, ces fictions portent des contradictions puisque le « bien-être animal » est une véritable conjecture dans un système carniste. Ainsi, la visibilisation des animaux, qui confirme et annule le phénomène du référent absent, peut prendre deux voies – ou deux voix – dans la littérature contemporaine : ce type de fictions tendra soit vers l'antispécisme, ce qui sera étudié dans le dernier chapitre de ce travail, soit vers le néocarnisme, ce que j'aborderai ici à travers deux exemples possibles que sont *Comme une bête* de Joy Sorman<sup>141</sup> et *180 jours* d'Isabelle Sorente<sup>142</sup>.

*180 jours* raconte, à la première personne du singulier, l'immersion dans un élevage de cochons d'un universitaire, Martin Enders, qui souhaite créer un cours sur la condition animale. Pour cela, il va passer un certain temps dans cet élevage et ce sera pour lui l'occasion de voir la réalité de ce qui s'y passe pour les animaux et pour les humains qui y travaillent. C'est surtout sa rencontre avec Camélia, un employé un peu plus jeune que lui, qui le marquera, si bien que l'atmosphère de l'élevage et de l'abattoir – Isabelle Sorente appelle cela l'Outil – ne le quittera plus, ce qui aura bien sûr des conséquences sur son quotidien. Camélia, avec qui il devient ami, souhaite en effet quitter ce travail et il y a urgence pour lui, mais le départ d'une autre employée compliquera son projet. D'autres personnages sont également importants, notamment Tico, la fille militante de Dionys, ami de Martin et directeur du département de philosophie. Dans *Comme une bête*, Joy Sorman raconte

---

<sup>140</sup> PLAYOUST-BRAURE, Axelle. 2020. « L'élevage comme rapport d'appropriation naturalisé : le cas du publisécisme ». Mémoire, Université du Québec à Montréal, Canada, Maîtrise en sociologie, p. 99

<sup>141</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition SORMAN, Joy. 2013. *Comme une bête*. Paris, France : Gallimard.

<sup>142</sup> Les numéros de page qui suivent correspondent à l'édition SORENTE, Isabelle. 2013. *180 jours*. Paris, France : JC Lattès.

quant à elle l'histoire d'un jeune boucher, Pim, qui est désireux de voir et de savoir tout de la « viande » et qui passera dès lors de la boucherie à l'élevage à l'abattoir. La chair est chez lui plus qu'une passion, c'est une obsession : « la viande est une religion » (p. 129) et Pim « veut faire la révolution bouchère, le grand bond en arrière, il veut retrouver le goût de la viande et la raison des animaux » (p. 165).

Ces deux œuvres, qui présentent pourtant des procédés similaires à celles du corpus antispéciste, sont néocarnistes en ceci qu'elles défendent une certaine image de la viande<sup>143</sup>, comme si elle était aujourd'hui salie par les impératifs du système capitaliste en ce qu'il engendre de souffrance animale, y compris humaine. Notre rapport aux animaux ne devrait pas pâtir du productivisme et des logiques « machinisantes » du marché, ce qui mène à l'exploitation des employés d'abattoir et d'élevage qui, amenés à travailler toujours plus et plus vite, en viennent à maltraiter les animaux et à annihiler tout le « sens » que l'on pourrait trouver à la production de viande, nécessaire selon l'idéologie carniste et, ici, néocarniste. La visibilité des animaux, au lieu de mettre en exergue le fait qu'il y ait chez nombre d'entre nous dissonance cognitive entre notre soi-disant amour pour les animaux et notre alimentation carnée, et au lieu de défendre alors le végétarisme, semble plutôt montrer leur souffrance en lien seulement avec le capitalisme, qui serait, en quelque sorte, seul coupable. Le problème viendrait de l'objectivation des animaux, « poussée à l'extrême »<sup>144</sup>, puisque « dans notre société contemporaine, l'élevage et la mise à mort des animaux destinés à la consommation humaine sont devenus des non-sens dans des non-lieux. »<sup>145</sup> Dès lors, montrer ces non-sens et ces non-lieux sans défendre le végétarisme tend à s'approcher du néocarnisme en prônant le retour à un rapport considéré comme sain entre les humains et les animaux qu'ils mangent.

Dans un premier temps, la reconsidération du rapport entre animaux et humains passe par des descriptions qui réduisent toujours l'écart qui les sépare pour tendre vers une assimilation, ce qui illustre la conception néocarniste dans laquelle « l'humanité est [...] replacée à l'intérieur du règne animal »<sup>146</sup>. Chez Sorman, Pim redevient un animal, son corps devient chair et finit par se confondre avec le corps des autres animaux : « Puis la caméra s'éloigne, le jeune homme apparaît d'un bloc, tous les morceaux sont là, des pieds à la tête : un boucher. » (p. 13). Pim est présenté, dès les

---

<sup>143</sup> D'après Anne-Rachel Hermetet, dans son article « "Peuvent-ils souffrir ?". L'élevage animal dans la fiction française contemporaine », paru dans TERMITE M., *op. cit.*, à travers *180 jours*, Isabelle Sorente essaie de dissuader le lecteur de manger de la viande, ce qui l'éloignerait du néocarnisme pour l'approcher du corpus antispéciste – or, je n'arrive pas à la même conclusion, ni Hannah Cornelus dans son article « "La vache, je t'aime tant que je te mange" : le néocarnisme dans deux romans français contemporains ».

<sup>144</sup> CORNELUS, Hannah. 2021. « "La vache, je t'aime tant que je te mange" : Le néocarnisme dans deux romans français contemporains. » *Traits d'union* (bureau des doctorants de l'Université Paris 3) 10, p. 158

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 159

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 161

premières lignes, comme une carcasse dont on repère les différents morceaux, à la différence que lui n'est pas fragmenté ; Pim, aussi, a des « yeux de chat » (p. 17), des « yeux fendus » (p. 28), ce qui lui donne l'air d'un prédateur quand une de ses prétendantes « soutient ce regard jaune, fendu » (p. 35). Ailleurs, « Pim rampe dans l'herbe, sa longue silhouette comme un serpent à ras du sol » (p. 68). L'assimilation entre ceux qu'il tue et lui surgit également quand il est question de sortir de l'abattoir, comme si Pim lui-même sortait clandestinement, se sauvait de ce non-lieu : « Pim est le deuxième être vivant à s'être échappé de l'abattoir de Collinée. Le premier est précisément un cochon. » (p. 72) ; et, finalement, il semble se confondre totalement avec les cochons : « Pim est la bête, il change de règne, bascule à la faveur d'une connexion de chaleur aux intensités ajustées. » (p. 137).

Cette sorte d'hybridation est présente chez tous les personnages dans le roman de Sorrente, dans pléthore de comparaisons. La fiction s'ouvre sur Martin, le narrateur, qui se réveille en sursaut et déclare que son « corps s'est cabré dans le lit comme un animal épouvanté » (p. 11), plus loin sa voix le gronde « comme un chien » (p. 88) et ses pensées s'éparpillent « comme un troupeau affolé » (p. 88) ; son ami Camélia, qui lui a donné le surnom Carpaccio, lui déclare qu'il « fallait [l]'attendrir comme un carpaccio, [il serait] devenu de la mauvaise viande sinon » (p. 163), puis Martin va courir « comme les chiens, comme si [son] corps était un chien ou un gamin » (p. 204), ou même pleurer « comme un veau » (p. 208). Ceux qu'il croise sont aussi les proies d'une analogie humains-animaux, par exemple le regard de Dionys est « clair comme celui d'un épervier » (p. 13) ; Mado, la vieille femme chez qui il loge durant son immersion, ressemble à un chat, elle a un « petit minois de chat » (p. 171), à un moment elle lui tourne « le dos comme les chats qui font la gueule » (p. 387), d'ailleurs elle a un « petit visage de chat ridé » (p. 393) ; la main de Legai, patron de l'élevage, alors qu'il écrit, « [court] comme un animal sombre » (p. 56), et un jour qu'il se rend chez Mado à la recherche de Martin pour régler ses comptes, ce dernier écrit :

J'étais excité à l'idée de les voir se battre, comme une panthère contre un crocodile. Soudain, il m'apparut que le genre des mots était trompeur, Legai était féroce comme l'animal à sang chaud, la panthère était un mâle. Je voyais le crocodile comme une vierge au regard froid. (p. 254)

À un autre moment, Legai apparaît comme « un sanglier sur le point de charger » (p. 352). Son employé Camélia est, quant à lui, encore plus fréquemment comparé à divers animaux : « ses yeux verts [font] penser à ceux d'un animal, une chouette, un renard, un chat, ce genre d'animaux qui voient dans le noir » (p. 151), ou bien ce sont ses mains qui ressemblent « à deux animaux longilignes » (p. 345).

Mais l'hybridation a lieu dans l'autre sens également puisque les animaux se rapprochent des êtres humains dans ces deux romans. Ce processus met en relief le phénomène du référent absent car, non seulement le sort des animaux est montré, mais en plus sa violence est d'autant plus mise en lumière qu'ils sont comparés à des êtres humains, ce qui fait entendre au lecteur une souffrance qu'il peut lui-même ressentir dans son corps. Chez Isabelle Sorente, l'on pourrait même repérer une éventuelle analogie des camps de concentration, à laquelle recourent régulièrement certains antispécistes : par exemple, l'uniforme des employés de la porcherie revêt un logo qui est « une étoile bleue sur la poche de poitrine » (p. 60), le système d'élevage, explique Legai, encourage la « concentration » (p. 74), les normes sanitaires font que « après chaque départ, la salle [est] désinfectée et passée au karcher : il ne [reste] aucune trace des occupants précédents » (p. 80), Martin a l'impression « de voir des animaux prisonniers » (p. 101) et les différents bâtiments de la porcherie sont désignés par une lettre tout comme les animaux :

[...] le numéro individuel était réservé aux animaux reproducteurs, ils le portaient tatoué à Poreille [...]. Les porcs charcutiers restaient anonymes dans la vie comme dans la mort, tatoués par milliers d'une référence identique inscrite sur leur épaule.

Aussi Martin se demande-t-il, au sujet d'un des animaux, « qu'a-t-il fait, celui-là, pour mériter d'être gazé ? » (p. 371), avant de refermer le roman sur une description des fours, en tutoyant le lecteur, comme pour que ce dernier prenne la mesure de ce qu'est la production de viande dans un système carniste et capitaliste :

Et puis il y a les fours. Imagine des fours immenses, flamboyants comme des salles de bal où plongent l'un après l'autre des centaines de danseurs morts, pour en sortir échaudés, épilés, impeccables, ressuscités en corps glabres parfaitement propres à la consommation. (p. 458)

Le rapprochement entre animaux et humains met au jour le fait que derrière la viande, ce sont bien des animaux : les cochons clignent « des yeux comme de pauvres gars réveillés en sursaut » (p. 76), l'un d'eux, tué, est un « pendu », se balance dans les airs et « on aurait dit un grand type pâle avec de petites jambes » (p. 188), ou bien c'est Martin qui pense aux mouches tuées par l'insecticide en disant que « c'est dingue de tirer trois coups de canon et de tuer des milliers de gens, [je n'arrive] pas à me dire, des mouches » (p. 208). Plus loin, les animaux prennent l'allure innocente des enfants : « Rien ne ressemble plus à un nourrisson humain qu'un porcelet » (p. 235), et les cochons pleurent : « Au début ça ressemble à des pleurs d'enfant. [...] Ensuite, l'enfant hurle. » (p. 343). Enfin, quand Laurence, une employée, est confrontée au regard, à la souffrance d'une truie

nommée Marina, elle est épouvantée parce qu'elle lui « [trouve] l'air humain » (p. 245), juste après que « Marina s'est mise à pleurer. Et Laurence avec elle, elle était devenue l'une des pleureuses, elle sanglotait avec la truie. » (p. 243).

Par ailleurs, dans les deux romans, de nombreux éléments font résonner la théorie du référent absent de Carol J. Adams puisque non seulement les animaux sont montrés en tant que rendus absents mais aussi parce que, souvent, féminin et animal se mélangent dans une hybridité qui laisse entendre tout l'aspect sexuel de la viande. C'est vrai pour le roman d'Isabelle Sorrente, où les truies sont souvent décrites à l'instar de femmes à la fois provoquantes, impudiques, et privées de toute dignité, de toute considération par ceux qui s'en occupent, en majorité des hommes : ainsi « quarante-cinq vulves montées sur des cuisses dodues, le galbe des jambons avait quelque chose d'obscène, on aurait dit deux rangées de femmes offrant leur cul » (p. 148) ; les truies sont des « grandes filles » (p. 193) qui ont peur, tremblent, et « leurs cœurs [palpitent] comme ceux de jeunes filles traumatisées » (p. 193), certaines sont « folles » (p. 21) ; puisque parfois aussi « elles pètent un plomb. Elles deviennent violentes » (p. 242) comme Marina, cette truie énorme avec « un trait de khôl sur ses paupières lourdes, au ras des longs cils blancs » (p. 24), qui a tué ses petits et agace – « salope, disait Laurence, salope. » (p. 242). Finalement, ces truies qu'on maltraite et qu'on exploite parce qu'elles sont truies, parce qu'elles sont des femelles et donc engendrent des petits qui deviendront viande, font des femmes humaines de la chair elles-mêmes, si bien que Martin finit aussi par se sentir animal, ainsi que son épouse Elsa qui pousse « un cri de chienne » (p. 375), jusqu'à cette scène qui démontre bien à quel point le narrateur devient lui-même obsédé par le sort des animaux et l'étrangeté de la sexualité pour ces animaux devenus tellement mécaniques : « Que veux-tu que je te dise, Elsa, on fait l'amour comme des bêtes, mais les animaux sont castrés, ils ne baisent plus. Alors tu me fais l'amour pour eux, c'est ça ? Un troupeau de porcs me passe dessus, c'est ce que tu veux me dire ? Ne plaisante pas avec ça, Elsa. » (p. 215).

La politique sexuelle de la viande est cependant encore plus évidente dans le roman de Joy Sorman, où l'aspect corporel est à l'avant-plan et obnubile les pensées et les gestes de Pim. D'abord, il « se rêve chevalier viandard » (p. 28), puis, à mesure qu'il entre dans le métier de boucher, « tous ses désirs s'en trouvent érodés, absorbés par la viande, le temps que prend la viande – plus d'amis, plus de filles » (p. 30), mais un jour, Pim réalise qu'il peut « tuer un homme avec une bavette d'aloyau avariée » (p. 31) et c'est le « retour cinglant du désir » (p. 31), comme attisé par la chair qu'il travaille à longueur de journée ; alors auprès d'une prétendante qui semble tout aussi fascinée par la viande, Pim redécouvre le rapport sexuel mais dans une approche qui est presque carnassière et la jeune femme elle-même pense à la viande :

Elle se le dit bien sûr. Qu'elle va coucher avec un type qui a découpé de la viande toute la journée, impossible de ne pas y penser, de ne pas se demander ce que ça fait. Des mains rougies par l'hémoglobine qui vont passer d'une carcasse à ses seins, rouler d'une viande à l'autre [...].

Pim passe sa main partout où il peut, identifie à haute voix le jarret, la côte première et le filet mignon – les mots la font rire et puis moins quand il passe à la tranche grasse et au cuisseau. Le corps de l'apprenti ankylosé par des jours de découpe, de désossage et de nettoyage se détend enfin, s'assouplit, ses mains se décrispent, la chair est mobile, la peau se griffe, le sang défile dans les veines, il pose ses doigts sur les tempes de la fille, ça pulse. (p. 36-37)

Une autre fois, la scène se reproduit et « à nouveau Pim a débité la fille en planche anatomique tandis qu'il la caressait et ce n'était plus si drôle » (p. 61). Finalement, les corps des animaux deviennent chair féminine à leur tour quand

Pim parcourt le corps de l'animal comme le corps de la fille allongée, la joue d'abord puis le collier, les basses côtes, il descend vers le paleron, la macreuse, remonte vers l'entrecôte et le rumsteck [...].

Le contact de leurs deux peaux, sa paume sur son flanc, le fait frissonner, ça picote le bas-ventre, ça ramollit les jambes, la tête lui tourne [...]. (p. 104)

Et les liens entre ces chairs, humaines et animales, ne se font pas chez Pim seulement :

Parce que les femmes savent que nous sommes en viande, elles le savent mieux que personne.

Les femmes et Pim le boucher, qui a encadré aux côtés de ses vaches une photo de Lady Gaga en chair. Des posters de femmes nues dans les cabines de routiers, une chanteuse couverte de steaks au-dessus de la caisse. (p. 118)

L'idée que les femmes elles-mêmes se sentent chair, se sentent viande, revient plus loin, lorsque Pim a une nouvelle amante et que chez elle, voir de la viande lui rappelle ses complexes : « la viande qui n'est que l'étalement orgueilleux d'une chair en grande santé, une explosion de vie et si elle s'altère on la jette aux chiens errants. *Et moi je me sens vieille, je me sens devenir immangeable* » (p. 150). C'est là la quintessence du corps objet, de la consommation de la femme et des animaux, bref de la chair derrière qui l'individu – femme, vache – disparaît, au profit d'un système et de représentations incorporées, et consommées.

En somme, ces deux romans se rapprochent fortement d'autres qui peuvent faire partie des littératures antispécistes, notamment car les analyser au regard de la théorie du référent absent met en exergue le fait que les oppressions sont liées – ce qui renvoie à l'intersectionnalité de l'antispécisme –, en outre la visibilité du référent absent pourrait être à la fois un enjeu et une stratégie antispécistes ; or, ces romans au contraire semblent moins prôner le boycott de la viande qu'une revalorisation de celle-ci au travers de rituels, « autrement dit, faire de chaque repas carné une cérémonie, voire une commémoration. »<sup>147</sup>

Dans un deuxième temps donc, la narration semble plutôt dériver vers le néocarnisme, comme l'explique Hannah Cornelius à propos de *Comme une bête* :

Bien qu'il faille généralement se méfier de donner un sens univoque et définitif au récit en se fondant sur les opinions exprimées par un seul personnage [...], il semble justifié d'affirmer que ce courant de pensée [le néocarnisme] sous-tend le récit entier. L'autrice [Joy Sorman], pour sa part, affirme dans une interview être arrivée à la résolution suivante après avoir visité des élevages : elle a décidé de continuer à consommer de la viande, mais de façon consciente et limitée.<sup>148</sup>

Par ailleurs, dans une interview accordée au journal *Le temps* en septembre 2014, Joy Sorman a déclaré avoir envie de s'intéresser aux animaux dans ses œuvres, mais ce n'est pas pour autant un combat, au contraire, elle écrit que

Il y a des sujets qui me préoccupent plus que les droits des animaux, pour lesquels je pourrais dépenser du temps et de l'énergie : les sans-papiers, le vote des étrangers. Je ne suis pas une militante, je n'en ai pas la prétention, et surtout pas dans un roman.<sup>149</sup>

On pourrait presque lire une certaine méfiance implicite à l'égard de l'antispécisme dans ses propos, ce qui ne serait pas étonnant dans la mesure où la défense des animaux passe souvent pour une cause inférieure, comme si elle était moins urgente que la défense des humains. Cela va dans le sens du néocarnisme, conception qui tend à faire, paradoxalement, de l'antispécisme un nouvel anthropocentrisme car devenir végétarienne, par exemple, ce serait placer l'homme au-delà de la nature et des autres animaux. Cette idéologie est incarnée dans le roman de Sorman par Pim, le personnage

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 162

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 161

<sup>149</sup> Voir le journal *Le temps*, 5 septembre 2014, disponible en ligne : <https://www.letemps.ch/culture/joy-sorman-on-ridiculise-humilie-lours-pourtant-partout>.

principal, qui est cependant une « exagération ironique du sujet néocarniste »<sup>150</sup>. Ainsi, malgré tous les passages où les référents animaux réapparaissent derrière la viande et qui en montrent toute la violence – « Les têtes sont coupées, les pattes sectionnées mais les corps encore animés [...] la viande hurle et Pim s'arracherait bien les oreilles » (p. 39), « Les hommes sont des têtes tandis que les animaux sont des corps, les animaux on leur coupe la tête puis parfois on la mange en tranches et en vinaigrette. » (p. 47), « animaux-objets » (p. 56), « il suffit de caresser la tête d'un animal pour ne plus pouvoir le tuer » (p. 58), « regarder dans les yeux le cochon en tranches » (p. 67), « les vaches triment et produisent. De petites usines vivantes, des fabriques à lait et à viande » (p. 86), « Il ne faut pas voir la carcasse, il ne faut pas entrer dans l'arrière-boutique sinon vous êtes foutus » (p. 137) –, la fin du livre semble plutôt donner le dernier mot à tous ces autres passages où est sous-entendue l'idée que la filière de la viande doit perdurer, mais doit pour cela changer. La contradiction, la dissonance cognitive deviennent assumées : « Nous aimons les animaux et aussi nous les mangeons » (p. 46) ; « Patrick soutient que le problème n'est pas tant de tuer la bête que de savoir comment et pourquoi on la tue. La tuer sans souffrance inutile et pour la manger. Pas gratuitement, pour se distraire ou pour se débarrasser de son corps. » (p. 50) ; « Quand tout le monde aura bien travaillé il faudra donner la vache à tuer parce qu'elle est née viande » (p. 90).

Comme l'explique Axelle Playoust, le néocarnisme avance différents arguments pour tenter de se légitimer : l'accent est porté sur l'origine française, sur le côté naturel de l'alimentation carnée et sur les bonnes pratiques d'élevage<sup>151</sup>. Tous ces arguments se retrouvent dans le roman de Sorman : il y a « l'humanité carnivore » (p. 50), « l'éleveur [qui] connaît ses 90 vaches par leurs noms » (p. 83), la mort considérée comme moins violente car « à la ferme c'est plus humain. Les bêtes sont moins stressées et mieux vaut toujours mourir chez soi » (p. 84), la scène de mise à mort est rapide et le sang tout aussi rapide à disparaître, tout cela en deux phrases à peine : « Couteau dégainé avec emphase, un seul mouvement latéral du bras et c'est fini. Le sang gras dégoutte sur la paille plutôt que sur le béton d'usine, vite absorbé par la terre jaune que remue vigoureusement l'éleveur avec sa fourche. » (p. 85). Et puis surtout, un monde végétarien où les animaux dits de boucherie seraient libérés est dépeint comme impossible, et finalement, même pas souhaitable. De fait, quand Pim, à la fin du roman, libère toutes les vaches d'une étable pour se lancer à leur poursuite, les chasser et redevenir l'homme carnivore du temps des cavernes, comble du cliché néocarniste, l'on est porté à s'interroger :

---

<sup>150</sup> CORNELUS H., *op. cit.*, p. 161

<sup>151</sup> PLAYOUST-BRAURE A., *op. cit.*, p. 99

Mais que deviennent des vaches libres, des bêtes créées pour la domestication ? Relâchées en pleine Normandie, livrées à elles-mêmes, elles ne survivront certainement pas, elles ne s'adapteront pas à la férocité des lois de la nature. Les vaches ne sont pas faites pour ça, elles n'ont pas appris à trouver de la nourriture seules [...]. Elles se feront dévorer par le premier animal des champs, à moins qu'elles ne se dévorent entre elles. (p. 161)

Mais bien avant cela, dès le début du roman, l'idéologie néocarniste de Pim semblait prévenir, semblait dire l'utopie qu'il voit dans un monde sans viande :

Si on ne tue pas les animaux qu'on élève afin de les manger, d'autres plus féroces et plus barbares s'en chargeront, les hyènes, les loups et les ours. Les bêtes sont destinées à être dévorées et nous le faisons de la meilleure manière. Mets-toi ça dans le crâne Pim. Pim y croit déjà dur comme fer, que la vie d'un mouton c'est au travail avec le berger puis à l'abattoir avec l'ouvrier sinon c'est le loup. Peut-être que si nous ne les mangions pas les animaux mourraient de faim, tout simplement, et Pim n'est pas insensible aux bêtes. (p. 60)

L'on voit dans ces deux extraits un argument auquel les antispécistes sont souvent confrontés, à savoir que, sans l'élevage, certains animaux n'existeraient pas ou qu'ils ne sauraient pas s'adapter à la vie dans la nature – sorte de conviction interventionniste, comme si la nature, pour « fonctionner », dépendait nécessairement de l'organisation humaine.

Si l'éloge d'une viande qui aurait retrouvé du « sens », en échappant à l'objectalisation absolue des animaux et à la soumission totale aux lois du marché, est peut-être moins forte dans *180 jours*, le roman d'Isabelle Sorrente ne paraît pas moins sous-tendu, lui aussi, par une conception néocarniste. En effet, là aussi les conditions de travail des employés sont critiquées, de même que les conditions de vie et de mort des animaux non humains, qui deviennent une obsession pour Martin, personnage principal et narrateur, et se traduisent sous la forme de pensées intrusives écrites en italique dans le roman. Ici, le procédé est toutefois différent de *Comme une bête* car un personnage incarne le mouvement antispéciste : il s'agit de Tico, militante végétarienne convaincue, qui, vers la fin du roman, va même intégrer, avec d'autres activistes, la porcherie où s'est rendu Martin pour créer son séminaire. La figure de Tico est importante en ceci qu'elle recèle une sorte de calque du comportement typique des antispécistes, qui devient cependant caricatural à mesure qu'avance le roman – en outre, on pourrait même soupçonner un peu de reproche de sensiblerie lorsque Tico explique que c'est depuis la mort de sa mère qu'elle est sensible à la cause animale, comme si c'était le deuil qui menait à des réflexions antispécistes peu rationnelles.

C'est d'abord grâce à cette jeune fille que le phénomène du référent absent est mis à mal, lorsqu'elle déclare : « je ne mange pas d'animaux morts » (p. 27). D'autres passages vont également dans ce sens – « Jean Legai ne disait pas têtes, il disait unités » (p. 35), « Camélia ne supportait pas de voir un tas de viande se tordre de douleur » (p. 39), Camélia explique d'ailleurs que « les protéines pleurent, tu le savais, Martin ? Elles se transforment en eau, c'est ce qui donne ces viandes molles qui dégorgent dans la poêle » (p. 287), « Un porc, à ton avis, c'est quelqu'un ou quelque chose ? » (p. 173), Elsa dit à Martin, à propos de l'élevage et des abattoirs que « heureusement tout ça, c'est très loin de nous » (p. 180-181), Martin critique d'ailleurs le fait qu'Elsa parle toujours des cochons et de la porcherie en disant « ça » (p. 374), les animaux sont décrits comme des « travailleurs comestibles » (p. 427) – toutefois, à nouveau, d'autres extraits contrebalancent ces considérations sur la cruauté du secteur de la viande pour mieux soutenir que le problème n'est pas tant de manger de la viande mais la façon dont on la produit. Cette forme de défense de l'alimentation carnée se retrouve dans plusieurs passages : « La vie est carnivore » (p. 29), « Il faut bien que les gens mangent. » (p. 232), « tout ça n'est qu'une question de goût » d'après Legai (p. 253), « tant que tu ne ressens rien, crier sur les toits je suis végétarien, c'est comme si tu criais ce n'est pas ma faute, je n'ai rien à voir avec ça. Mieux vaut penser à l'animal qui t'a donné sa vie, y penser à chaque bouchée » (p. 299), « manger détend » (p. 301). Puis, lorsque Martin se dispute avec Dionys toujours au sujet de la viande, alors que le narrateur semble tendre vers une conviction végétarienne qui n'aboutira jamais, Dionys lui rétorque : « Regarde-toi, Martin, tu n'es qu'un fanatique, tu ne supportes pas qu'on ne pense pas comme toi. » (p. 370).

C'est donc surtout le système, l'élevage à la merci du rendement et par-là la mécanisation, qui donne lieu à ce que Sorente nomme « l'Outil », qui est critiqué – « la guerre contre la pulsation mécanique, qui rend le cœur humain monstrueux » (p. 459), parce que « l'humanité reste indispensable pour trancher la gorge, vérifier la qualité des tripes, séparer les abats blancs des abats rouges, couper les têtes, tant de choses qu'un robot ne saura jamais faire. » (p. 457). Alors la porcherie « est un miroir [...] pas seulement des animaux mais des hommes » (p. 310), qui reflète les inepties auxquelles mène le capitalisme, et les fermes biologiques sont meilleures, on y appelle « toutes les bêtes par leurs noms » (p. 201). Enfin, certains passages laissent entendre que le végétarisme ne serait non seulement pas une solution mais en plus serait comme une conjecture, une fausse solution, voire une forme d'hypocrisie, comme s'il était impossible d'échapper à notre condition de carnivore – point de vue typiquement carniste. Ainsi, après l'action directe des militants, dont fait partie Tico, dans la porcherie, le narrateur tente une reconstitution de ce qui a mené à cette libération vue comme un échec, non sans énoncer quelques clichés. Il raconte l'histoire

de celui (ou plutôt celle) qui en est à l'initiative et finit par déclarer que, parce qu'il est un être humain, il ne cessera jamais d'être un chasseur :

Les associations pour libérer les animaux se multipliaient [...]. La non-violence était leur credo commun, elle faisait partie du package, comme le fait d'être végétarien. Lui n'osait pas dire qu'il ne croyait pas aux règles [...]. Il voyait clair dans le jeu de ces types maigres et de ces femmes soi-disant bienveillantes, qui ressemblent à de grands enfants avides de pureté, leur orgueil d'être plus gentils que les autres cache mal la haine qu'ils leur vouent en secret.

Lui ne voulait pas se contenter de filmer sous le manteau. Il voulait libérer les animaux pour de bon. [...]. Alors l'année dernière, il avait créé sa propre branche comme d'autres créent leur parti minoritaire et, à sa grande surprise, une quinzaine l'avaient rejoint. [...] L'un d'eux avait même lu des livres bouddhistes, qui prétendent que sauver la vie d'un animal promis à la mort rachèterait les fautes passées. Assurerait une bonne renaissance. Lui ne croyait pas à ces boniments de magie blanche, il se fichait de renaître sous la forme d'une truie ou d'un doberman. Il n'avait pas pitié des animaux : il en était. [...]

S'il avait pu tuer un animal de ses mains, le pourchasser et le tuer, l'honorer et le remercier, il aurait savouré la viande comme il lui arrivait de faire l'amour, en mordant jusqu'au sang dans les endroits tendres. [...] Peut-être qu'il était un chasseur raté. Un chasseur égaré à la mauvaise époque. Il connaissait les codes de ce monde aseptisé, alors en apparence, il était végétarien. Un prédateur déguisé en végétarien. [...]

En dedans, il y a ce jeune homme glacé et en dehors, une jeune fille en apparence timide. D'aussi loin qu'elle se souvienne, Cornélia Marco [Tico] a toujours été double. Fille dehors, chasseur dedans. (p. 427-429)

La visibilisation du référent absent aboutit à l'idée qu'il faudrait voir à nouveau les animaux derrière la viande, mais voir aussi que cette cruauté ne saurait ne pas être car elle est considérée comme faisant partie de la nature, l'homme étant carnivore – du moins d'après le néocarnisme, qui est certainement plus une idéologie que ce qu'il veut bien admettre.

## 2.2. ZOOPOÉTIQUE *VERSUS* « LITTÉRATURES ANTISPÉCISTES »

### 2.2.1. *La critique littéraire : entre ré-invisibilisation et vegan studies*

L'antispécisme, même quand il ne portait pas encore ce nom, a toujours été lié aux lettres. D'abord parce que son pendant pragmatique, le végétarisme et aujourd'hui le véganisme, a été relayé, légitimisé, revendiqué au sein de nombreux ouvrages théoriques, d'essais consacrés à ce régime alimentaire comme boycott, comme éthique voire moyen d'émancipation, ce qui a fait de la littérature un endroit privilégié de la défense des animaux. Ensuite, parce que la fiction s'est à

son tour emparée de figures végétariennes ou militantes, donnant à la cause animale une visibilité bienvenue. Cela a donné lieu à ce que Carol J. Adams appelle un « corpus littéraire végétarien »<sup>152</sup> : il s'agit là de textes, narratifs ou non, qui portent la parole végétarienne :

[...] les gens qui ont adopté le végétarisme entretiennent avec les écrits végétariens du passé des rapports qui démontrent que ce mouvement est fréquemment nourri en grande partie par les livres. Leur propre végétarisme devient un procédé pour que la parole végétarienne soit faite chair.<sup>153</sup>

Or, il y a aussi une forme de bâillonnement de ces textes, en particulier lorsqu'il s'agit du végétarisme des femmes, souvent omis par la critique littéraire et théorique qui tend à dévaloriser cette prise de position pragmatique, où le végétarisme est « perçu comme détournant l'attention d'aspects historiques ou biographiques importants [...], ou encore relégué au plan individuel et vu à travers le prisme de l'expérience masculine »<sup>154</sup>, ce qui contribue à dépolitiser la cause animale.

Si Carol J. Adams, américaine, s'intéresse à un corpus anglo-saxon, citant *Frankenstein* de Mary Shelley, *La partie de chasse* d'Isabel Colegate, *La Reine Mab* de Percy Shelley et d'autres auxquels on pourrait ajouter par exemple *Elizabeth Costello* de John Maxwell Coetzee, l'idée d'un corpus littéraire végétarien est valable pour le domaine francophone également. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la réflexion portant sur la condition animale liée à la condition humaine se fait littéraire avec les philosophes des Lumières qui se sont intéressés à ces sujets, puis avec les révolutionnaires, les socialistes et les anarchistes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et jusqu'à aujourd'hui où la défense des animaux est aussi souvent reliée à des considérations environnementales, notamment dans les œuvres d'Aymeric Caron ou Camille Brunel. Mais de nos jours, si les études animales se développent doucement, les études littéraires animales mais surtout les études littéraires végétariennes semblent être plutôt en retard dans le monde francophone. La critique anglo-saxonne, en effet, a déjà vu naître les « *vegan studies* » – le premier cours universitaire de ce genre a cependant vu le jour grâce à l'initiative de Renan Larue... un Français enseignant en Californie, à l'université de UC Santa Barbara – mais il n'y a pas vraiment d'équivalent, pour l'instant, en francophonie<sup>155</sup>.

Il n'est pas simple de définir clairement ce en quoi consistent les *vegan studies*, d'autant plus que les ouvrages à ce propos sont difficilement accessibles en France. Toujours est-il que cette nouvelle

---

<sup>152</sup> ADAMS C., *op. cit.*, p. 257

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 160

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 263

<sup>155</sup> Si les recherches liées aux animaux, à l'antispécisme et au véganisme se multiplient, elles semblent souvent être le fait de chercheurs relativement isolés ; cependant, un laboratoire de recherches, le RAT (Recherches Animalières Transdisciplinaires et Transséculaires), a vu le jour à l'ENS de Lyon et réunit des jeunes chercheurs intéressés par ces questions. Voir <https://rat.hypotheses.org/>.

discipline est entrée dans le champ universitaire aux États-Unis dans les années 2010, et s'est officialisée en 2015 avec la parution du livre *The Vegan Studies Project : Food, Animals, and Gender in the Age of Terror* de Laura Wright, une des principales représentantes de ces études. Le principe des *vegan studies* est de s'intéresser aux humanités et aux sciences sociales dans une nouvelle perspective, végane, c'est-à-dire faisant référence au mode de vie basé sur le refus de l'exploitation animale – en principe, un végane ne mange pas de viande, pas de lait, pas d'œufs, boycotte les produits testés sur les animaux et ne porte pas de fourrure. Ces études mettent également en lien le statut des animaux, le carnisme, l'écoféminisme, la notion de « race », ainsi que les effets de l'élevage sur le dérèglement climatique, ce qui fait qu'elles sont forcément interdisciplinaires. Par ailleurs, Les *vegan studies* sont liées aux études animales critiques, champ émergent en France mais qui reste assez timide et – à ma connaissance – ne semble jamais s'intéresser tout à fait au véganisme pour l'instant. Sur le plan historique, ce sont les publications importantes des années 1970 et 1980 – par exemple avec Peter Singer et Tom Regan, auteur de *The Case for Animal Rights*, pour ne citer qu'eux – qui ont amorcé un tournant animal, lequel a lentement donné lieu à cette nouvelle discipline.

Laura Wright, qui figure donc parmi les noms principaux des *vegan studies*, explique dans un article que ce champ est une « intervention écoféministe » : elle met en lumière le fait que, souvent, au sein des différentes approches des études animales, les universitaires « théorisent au sujet des animaux, même s'ils continuent de les ingérer et de les exploiter »<sup>156</sup> et que, au contraire, les écoféministes véganes reconnaissent l'importance d'une perspective végane qui soit à la fois théorique et pratique, c'est-à-dire qu'elle soit en même temps vécue par le chercheur ou la chercheuse en question :

Croyant que notre véganisme fonctionne comme une catégorie d'identité et une position éthique qui dessinent la façon dont nous lisons des textes – et de manière plus large, le monde – une perspective d'études véganes, entre autres choses, offre des analyses textuelles à partir d'un point de vue végane.<sup>157</sup>

Laura Wright entend développer un champ universitaire qui, en fait, est particulièrement hétérodoxe, puisque le terme de véganisme, ici, renvoie bien à une vision du monde, à une sorte de contre-doxa qui réfute à la fois le carnisme et le spécisme et les déconstruit, en prenant en

---

<sup>156</sup> WRIGHT, Laura. 2020. « Vegan Studies as Ecofeminist Intervention ». *Ecozon@: European Journal of Literature*. Consulté le 27 février 2022. <https://ecozona.eu/article/view/3516>, p. 102. « theorize about animals, even as they continue to ingest and exploit them. » (Je traduis.)

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 104. « Believing that our veganism functions as an identity category and ethical position that shapes the way we read texts –and the world more broadly– a vegan studies perspective, among other things, offers textual analyses from a vegan point of view. » (Je traduis.)

compte l'impact que ces convictions ont sur le corps lui-même. En effet, le « corps végane » pourrait être décrit comme la désincorporation de ces doxae, et, à l'inverse, comme l'incarnation de principes qui abolissent les structures oppressives, c'est-à-dire en arrêtant de les ingérer et de les porter sur soi, sous la forme de la viande et de la fourrure par exemple. En somme, comme le dit bien le résumé de l'ouvrage de Laura Wright, selon elle

Le corps végane [...] menace le statu quo par rapport à ce que nous mangeons, portons, et achetons, mais aussi par le fait que les véganes choisissent de ne pas participer aux nombreux aspects des mécanismes sous-tendant la culture dominante.<sup>158</sup>

Ce mode de vie, souvent critiqué mais aussi moqué, est à l'origine d'une lecture différente des œuvres artistiques étant donné qu'elle n'est plus empreinte de la doxa que partagent une majorité d'universitaires. En conséquence, les *vegan studies* suggèrent un renouvellement des corpus, envisagés au travers d'une vision du monde où l'homme n'est plus le centre certes, mais est en plus engagé corporellement – par des habitudes de consommation, notamment alimentaires – dans une logique d'annihilation des structures d'oppression, quelles qu'elles soient, jusque-là incarnées.

En 2021 est paru un nouvel ouvrage, sous la direction de Laura Wright, *The Routledge Handbook of Vegan Studies*, qui est une sorte de résumé des enjeux principaux de ce champ et met en lumière ce qui le différencie des études animales traditionnelles, elles-mêmes divisées en trois sous-champs, à savoir les études animales critiques, les études portant sur les rapports entre humains et animaux, et le posthumanisme. Cet ouvrage est divisé en cinq parties : l'histoire des études véganes ; les études véganes au sein de diverses disciplines, parmi lesquelles les lettres ; les intersections théoriques ; l'intrication des médias contemporains ; le véganisme autour du monde. La parution de ce genre de livres et l'accroissement de mémoires et de thèses liés aux *vegan studies* outre-Manche et outre-Atlantique laissent croire qu'elles ne sont qu'à leur début et qu'elles se développeront rapidement, d'autant plus que la perspective végane est souvent à mettre en corrélation avec l'ère de l'anthropocène, à travers l'apparition de littératures mêlant engagement pour l'environnement et pour les animaux, et montrant en même temps la similarité de ces structures oppressives au sein d'un système nuisible à la fois pour l'un et pour les autres.

---

<sup>158</sup> Voir WRIGHT Laura, et Carol J. Adams. 2015. *The Vegan Studies Project: Food, Animals, and Gender in the Age of Terror*. Athens, États-Unis : University of Georgia Press. <https://muse.jhu.edu/book/41845>. « The vegan body [...] threatens the status quo in terms of what we eat, wear, and purchase, and also in how vegans choose not to participate in many aspects of the mechanisms undergirding mainstream culture. » (Je traduis.)

En revanche, là où les anglo-saxons développent la recherche autour de la notion importante de « *vegan studies* », l'on pourrait presque parler, du côté de la recherche et de la critique francophones, d'une ré-invisibilisation à l'égard de la cause animale entendue au sens le plus large.<sup>159</sup> De fait, il y a une certaine réticence à aborder la question animale en littérature dans une perspective politique : même lorsque des écrivains ont cessé de faire des animaux non humains de « simples » allégories de l'humanité, la critique a parfois continué à les traiter comme tels, plutôt que de s'engager complètement dans une réflexion qui s'approcherait d'une théorie végétarienne, végane ou antispéciste. Dès lors, l'invisibilisation des animaux s'est perdurée à travers les études littéraires, restées doxiques sous le couvert d'objectivité et par peur, sans doute, d'être accusées de tomber dans le militantisme. Cette « réticence universitaire » en francophonie peut s'expliquer de plusieurs manières : d'un point de vue linguistique, les termes relatifs à la défense des animaux (« véganisme », « spécisme », etc.) sont pour la plupart calqués sur l'anglais et sont arrivés tardivement dans la langue française (voire ne font pas encore partie du langage courant) ; d'un point de vue politique et/ou militant, les associations anglo-saxonnes sont apparues bien plus tôt que leurs homologues françaises, entre autres ; d'un point de vue philosophique, l'humanisme est très ancré en France et par conséquent, l'antispécisme tend plutôt à être vu, dans notre doxa, comme antihumaniste ; enfin – et cela est vrai pour le reste du monde également – l'antispécisme est généralement criminalisé voire médicalisé et le véganisme, en même temps, est dépolitisé, il est vu comme un choix alimentaire personnel et non comme un boycott et ceux qui l'adoptent sont souvent perçus comme des moralisateurs. En d'autres termes, là où une littérature hétérodoxe a vu le jour, la critique a, majoritairement, privilégié la doxa et contribué de la sorte à ré-invisibiliser les questions morales, politiques et philosophiques que certains textes amènent à poser au sujet de notre attitude envers les animaux.

Cela s'illustre notamment par le simple fait que le terme « antispécisme » se voit occulté : la critique anglo-saxonne principalement a choisi le terme « *vegan* » mais la conception politique qui y est accolée le rapproche tout de même de l'antispécisme, alors qu'en France par exemple, ni l'une ni l'autre option n'est choisie, ce qui contribue à laisser une partie du champ hétérodoxique en-dehors d'une théorie critique qui assumerait l'aspect politique qui lui est inhérent, au profit des questions esthétiques. Si le terme anglais « *vegan* » a été créé par Donald Watson en 1944 pour combler les lacunes du végétarisme, il est arrivé plus tard en français et il en va de même pour « *speciesism* » et ses dérivés, ce qui fait que ces sujets, en tant qu'ils sont politiques, sont encore peu pris au sérieux dans le domaine français, où ils relèvent parfois encore du néologisme. Mais

---

<sup>159</sup> À titre d'exemple, deux œuvres fondamentales, écrites en anglais, n'ont été traduites en français que tardivement : *Animal Liberation* (1975) de Peter Singer est paru en français en 2012 seulement, et *Sexual Politics of Meat* (1990) de Carol J. Adams en 2016.

L'omission par la critique est plus certainement due aussi à la réticence à l'égard des sujets politiques, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'animaux : dans notre cas, la culture – en quelque sorte, l'historique – humaniste sur laquelle est fondée notre doxa a tendance à renforcer l'invisibilisation d'une théorie critique végétarienne ou antispéciste, puisque la défense des animaux est encore souvent considérée comme contraire à la défense des humains, dans une conception de « hiérarchie des causes » attisée par l'impression que donner plus de droits aux autres animaux, ce serait restreindre les droits des humains – c'est-à-dire surtout le droit de consommer de la viande.

En témoignent les réactions anti-antispécistes ou « véganophobes » qui se multiplient, notamment sur les réseaux sociaux, mais aussi dans le monde politique. Ces dernières années, la lutte antispéciste fait en effet beaucoup parler d'elle, notamment lorsque la presse donne la parole à ses opposants, qui se plaisent de faire de l'antispécisme un intégrisme, un antihumanisme ou encore une imposture<sup>160</sup>. Selon eux, ce mouvement philosophique et politique serait un danger, notamment parce qu'il « prêche[rait] la fin de l'humanité »<sup>161</sup> – par ailleurs, la conséquence pratique de l'antispécisme, c'est-à-dire le véganisme, est tout aussi critiquée : « certains “végans” tombent dans l'action terroriste [...] » écrit Louis Aliot en 2018 sur le site du Rassemblement national dont il est le vice-président, demandant en même temps « si des “végans” prêts à passer à l'acte sont surveillés par les services de renseignements »<sup>162</sup>. Ce sera effectivement le cas un an plus tard puisque Christophe Castaner, alors ministre de l'Intérieur en France, a créé la cellule Déméter<sup>163</sup> afin de lutter contre l'agribashing, ou plutôt afin de surveiller les militants qui introduisent clandestinement des caméras dans les élevages et les abattoirs pour dénoncer, en les rendant visibles à un large public, les maltraitements subies par les animaux. Ainsi, alors même que ce système n'est nommé que depuis peu de temps, il suscite de vives polémiques au moins depuis l'Antiquité, notamment au travers du « régime de Pythagore », c'est-à-dire le régime végétarien, remise en cause du carnisme. L'on peut donc émettre l'hypothèse que la criminalisation de l'antispécisme – qui vaut toutefois pour les États-Unis également<sup>164</sup> – peut jouer en défaveur de son émergence au sein de la

---

<sup>160</sup> Ce sont les points de vue respectifs de Paul Ariès (*Lettre ouverte aux mangeurs de viandes, de fromages et buveurs de laits qui souhaitent le rester sans culpabiliser*, Larousse, 2019), Jean-Pierre Digard (*L'animalisme est un anti-humanisme*, CNRS éditions, 2018) et Ariane Nicolas (*L'imposture antispéciste*, Desclée de Brouwer, 2020), entre autres.

<sup>161</sup> Ce sont les mots de Paul Sugy, particulièrement impliqué dans la lutte contre les antispécistes. Voir l'article « Paul Sugy : “Pris au sérieux, l'antispécisme prêche la fin de l'humanité” » d'Alexandre Devecchio, *Le Figaro*, 7 mai 2021, en ligne (<https://www.lefigaro.fr/actualite-france/paul-sugy-pris-au-serieux-l-antispécisme-preche-la-fin-de-l-humanite-20210507>)

<sup>162</sup> <https://rassemblementnational.fr/interventions/combattre-les-dangers-du-veganisme-et-de-lantispécisme/>

<sup>163</sup> Le 28 janvier 2022 toutefois, L214 a gagné un procès contre la cellule Déméter qui, en théorie, doit être en partie dissoute, voir <https://www.l214.com/communications/20220201-decision-tribunal-administratif-cellule-demeter-gendarmerie>.

<sup>164</sup> Par exemple, le journaliste Will Potter, dans son ouvrage *Green is the New Red* (paru en 2011 et, sans étonnement, pour l'instant non traduit en français...), raconte entre autres comment deux agents du FBI ont sonné à sa porte et l'ont menacé parce qu'il connaissait certains militants de la cause animale – lui-même en étant également – et qu'il avait, des années plus tôt, participé à une distribution de tracts visant à informer la population sur la souffrance animale.

critique littéraire, qui, dès lors, n'est pas très loin d'une censure du mouvement de défense des animaux en tant que théorie littéraire et intersectionnelle.

Outre la criminalisation, comme je l'ai évoqué, une partie des institutions tend à médicaliser l'antispécisme, à la fois en niant la possibilité d'être végétarien – ou pire, végane – et d'être en bonne santé, et en allant jusqu'à prétendre à la folie des défenseurs des animaux. Là aussi, d'un point de vue historique, les discriminations et même la criminalisation dont les antispécistes sont l'objet remontent à deux siècles au moins, puisqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la zoophilie, terme qui a un autre sens à ce moment et désigne simplement le fait de défendre les animaux, « est vue par de grands aliénistes de l'époque comme une pathologie mentale »<sup>165</sup>, tout comme le fait d'être végétalien. Il y a en outre l'idée d'une folie héréditaire et les discours laissent entrevoir tout le sexisme de ce siècle, puisque les femmes qui défendent les animaux sont accusées de sensiblerie et sont considérées comme étant folles, ce qui vaut même à certaines l'internement<sup>166</sup>. Cependant, aujourd'hui, l'antispécisme, qui peut être considéré comme une sorte de « marxisme du XXI<sup>e</sup> siècle »<sup>167</sup> selon Aymeric Caron puisque ces luttes, successivement, ont eu « en commun la dénonciation de toute forme d'exploitation des individus »<sup>168</sup>, pourrait bien être accrédité au sein des études littéraires en francophonie grâce à l'émergence de deux courants, quoique différents : l'éco- et la zoopoétique.

### 2.2.2. *Intérêts et limites de la zoopoét(h)ique*

Depuis plusieurs années, l'on peut observer dans la littérature un « tournant animal »<sup>169</sup> pour deux raisons : d'une part, parce que les animaux sont en quelque sorte devenus dignes d'être les personnages d'un roman, d'une nouvelle ou d'autres genres et ont donc un nouveau rôle dans la littérature, où ils ne sont plus assignés à la tâche de représenter quelque trait humain, à n'être que des prétextes pour quelque allégorie ; d'autre part, parce que, en raison peut-être de la crise environnementale qui n'épargne pas les espèces animales, disparaissant chacune à leur tour du fait des activités humaines, et de la réflexion autour de la condition animale notamment « popularisée » grâce à des termes comme « spécisme », les critiques et chercheurs eux-mêmes tendent à relire certaines œuvres dans lesquelles les animaux ne semblaient, jusqu'alors, pas très importants, et qu'ils ré-envisagent désormais sous le prisme de l'animalité qui s'y exprime de manières plurielles.

Sophie Milcent-Lawson s'interroge sur l'apparition éventuelle d'un nouveau paradigme, cause ou conséquence d'une « fin du récit humanocentré »<sup>170</sup>. Effectivement, de nombreuses œuvres

---

<sup>165</sup> SEGAL J., *op. cit.*, p. 41

<sup>166</sup> À ce sujet, voir SEGAL J., *op. cit.*, pp. 41-45

<sup>167</sup> CARON A., *op. cit.*, p. 404

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> À ce sujet, voir MILCENT-LAWSON S., *op. cit.*

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 2

parlent d'animaux et leur offrent une visibilité qui tient presque de l'hommage (par exemple chez Éric Chevillard avec *Sans l'orang-outan*) et fait des animaux des personnages au même titre que les êtres humains qui parcourent ces fictions. Cette place accordée aux animaux non humains est bien sûr l'occasion d'innovations stylistiques et c'est surtout à celles-ci que s'intéresse Anne Simon, spécialiste de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle et directrice de recherche au CNRS, qui a publié en 2021 un ouvrage intitulé *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*<sup>171</sup>, somme de vingt ans de recherches sur ce qui ne s'appelait pas encore la « zoopoétique ». Ce terme, apparu tardivement, désigne une approche littéraire fondée sur un socle interdisciplinaire et porte sur l'expression de l'animalité, y compris humaine, sur les relations entre humains et animaux, mais aussi sur les entrecroisements des vivants avec le monde et les mondes que les vivants eux-mêmes secrètent<sup>172</sup>. Ce qui intéresse la zoopoétique, c'est moins la représentation que l'expression : ainsi, Anne Simon, une des figures les plus importantes pour la zoopoétique en France, relie cette poétique à une théorie du langage, à l'histoire d'une invention des écritures et à la naissance de l'alphabet. L'écriture, qui peut être inventive, fabuleuse, est donc l'élément central à côté des animaux, et peut prendre diverses formes. Si la zoopoétique permet une relecture de certaines œuvres dans lesquelles les chercheurs et critiques ont accordé peu d'importance aux animaux, il faut néanmoins distinguer ce champ des études animales littéraires (ou *animal studies*), et plus encore des *vegan studies*, puisque ces dernières renvoient à des approches fondées sur l'antispécisme et dont les objectifs sont militants. Les œuvres de mon corpus s'éloignent donc de la zoopoétique, ou en débordent, et s'approchent plutôt des *vegan studies* – ce que j'approfondirai dans le point suivant.

Le terme zoopoétique est relativement récent et a la particularité de partager la même temporalité en France et aux États-Unis. C'est surtout à partir de 2017, explique Anne Simon, que la zoopoétique s'est propagée dans différents champs et son objectif était de légitimer l'analyse littéraire de la question animale et des vivants en littérature, en montrant notamment que le symbolique compte, qu'il n'est pas éthéré. Par ailleurs, la zoopoétique relève d'un vaste champ puisque le préfixe zoo- désigne certes les animaux, mais les sèmes qui entourent ce mot désignent tout ce qui est animé, par conséquent ces écritures qui portent sur des êtres animés peuvent être quasiment infinies, car elles pourraient comporter aussi bien des animaux, des humains, que des monstres, des êtres hybrides, des démons ou même des astres et des plantes. Dans son acception, Anne Simon tend à élargir la sphère de la zoopoétique, et c'est aussi en cela que cette notion s'éloigne de celle que je propose de « littératures antispécistes » et des *vegan studies*. À l'origine toutefois, la zoopoétique vise surtout à prendre en considération des auteurs qui ont choisi de

---

<sup>171</sup> Voir SIMON, Anne. 2021. *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, France : Wildproject.

<sup>172</sup> SIMON A., « Animer la langue, animaliser la littérature : la zoopoétique aujourd'hui » (conférence en ligne, 26 janvier 2022)

parler d'un animal sans que celui-ci soit invoqué pour quelque allégorie, comme ça a longtemps été le cas, notamment dans la Bible. En cela, la zoopoétique tient donc un peu de l'antispécisme : elle cesse de se focaliser sur l'humain et entend démontrer que les points de vue autres ne sont ni moins intéressants, ni moins pertinents ; par la voix et la visibilité données aux animaux, la zoopoétique semble d'abord être un champ littéraire non-anthropocentré et valorisant les autres êtres vivants sentients – mais, pour reprendre le nom d'un programme de recherche dirigé par Anne Simon, il est surtout question d'« animots »<sup>173</sup>, là où littératures antispécistes et *vegan studies* plaident pour un changement de paradigme, *via* la création, mais sans faire de l'écriture l'enjeu quasiment exclusif.

Anne Simon affirme aussi que l'interdisciplinarité est fondamentale au sein de la zoopoétique, ce qui, en revanche, la rapproche de nouveau des littératures antispécistes (où l'interdisciplinarité est importante également, mais plutôt par la voie de l'intersectionnalité). Elle explique de fait que les écrivains ne vivent pas qu'à travers la littérature : ils regardent également des documentaires animaliers, lisent d'autres types d'ouvrages, s'intéressent à l'éthologie, la philosophie, l'anthropologie ou l'histoire. Ces disciplines sont essentielles pour la zoopoétique, notamment parce qu'elle décentre la question humaine exclusive. En outre, d'après Anne Simon, la zoopoétique suggère aux autres disciplines de s'ouvrir elles-mêmes aux études de lettres, puisque la littérature est aussi le lieu où l'on observe le monde, notamment le monde des animaux. C'est à travers le langage que les êtres humains peuvent atteindre l'animal : cette capacité spécifiquement humaine, dit-elle, peut rejoindre au plus près l'animal car ce dernier n'est pas seulement un autre être mais il se meut avec des vitesses, des pauses, des intensités qui nous sont perceptibles, quoique difficilement, et que la littérature peut rendre à travers des procédés phrastiques divers. Cette question du rythme est très importante. Ainsi, la façon de définir les animaux en littérature ne passe-t-elle pas tellement par la représentation mais plutôt par les différences de rythmes. Aussi écrit-elle que

le langage littéraire, si spécifique aux humains, est pourtant celui qui, par la variété de ses respirations – du souffle prophétique à la ténuité du haïku –, restitue le battement des fuites, des envolées et des states animales.<sup>174</sup>

En somme, la zoopoétique est surtout un moyen de mettre en avant l'idée que « la langue est animale, la parole est animée, et les animaux racontent des histoires : la zoopoétique se fie aux écrivains et écrivaines pour entrecroiser les lignes de la vie et celles de la création... »<sup>175</sup>.

---

<sup>173</sup> Voir le site <https://animots.hypotheses.org/>.

<sup>174</sup> SIMON Anne. 2021. *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, France : Wildproject, pp. 15-16

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 22

Enfin, la zoopoétique promeut un renouvellement du corpus par le double prisme d'une relecture de certaines œuvres et la découverte d'autres, autre point convergeant avec les *vegan studies*. Cette notion invite à relire des œuvres où l'on croyait les animaux absents alors que, finalement, ils sont bien là ; en outre, des écrivains qui ont été délaissés peuvent être redécouverts et leur œuvre mise en lumière car ils posaient déjà des questions que la zoopoétique commence seulement à évoquer. Étudier la zoopoétique est donc aussi renouveler l'histoire littéraire et questionner le canon littéraire, notamment en s'intéressant à des œuvres qui n'ont pas les formes classiques, avec un début, un milieu et une fin.

Toutefois, ce qu'Anne Simon voit comme un risque pour la zoopoétique est ce que je vois comme une limite qui m'amène à proposer le terme de « littératures antispécistes ». En effet, elle estime qu'il reviendrait peut-être à appauvrir la littérature de privilégier des œuvres réalistes (comme celles de mon corpus) ou les romans à thèse. Selon elle, si ce type de fictions n'est pas de la « mauvaise littérature », il est toutefois réducteur d'aborder littérairement la question animale sous le prisme de la souffrance et de la victimisation. La zoopoétique est pour elle déjà une zoopoéthique et une zoopolitique puisqu'elle décentre l'homme et revalorise les animaux, en créant des expressions singulières, originales voire tout à fait nouvelles. Toutefois, si la zoopoétique a l'immense mérite de visibiliser les animaux, il semble primordial aussi de s'intéresser aux fictions réalistes, qui héritent doublement du XIX<sup>e</sup> siècle – d'une manière littéraire avec les auteurs naturalistes et d'une manière sociale avec l'idée d'une convergence des luttes qui prend de l'importance à cette époque –, et même à s'y intéresser en tant qu'elles sont des fictions réalistes, car leur aspect journalistique et documentaire est aussi ce qui incite à remettre en question les doxae spéciste et carniste, en s'appuyant précisément sur la réalité comme étant à même de provoquer, d'elle-même, cette remise en cause. C'est pourquoi la notion de « littératures antispécistes » paraît légitime et nécessaire : si, en un sens, elle entre dans la zoopoétique car ces romans antispécistes (par exemple *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo, comme je le montrerai plus tard) comportent aussi de longs passages sur les animaux et expriment l'animalité par une recherche linguistique et/ou stylistique, elle en déborde car ces textes portent une dimension militante, hétérodoxe, intersectionnelle, qui tend à dépasser la quête poétique d'une expression animale par une implication directe dans le monde et la doxa.

Ainsi, par cette étude, il s'agit également d'importer les *vegan studies* en francophonie, d'en montrer l'intérêt et même l'urgence, au-delà du domaine anglo-saxon, et, en même temps, d'y apporter certaines nuances. L'expression « littératures antispécistes » porte dès lors une double signification : elle renvoie d'une part à un *corpus antispéciste* qui émerge depuis plusieurs années, dont

le terrain a été préparé, en quelque sorte, par des œuvres plus anciennes, notamment du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui pourraient être considérées comme « pré-antispécistes » ; elle implique d'autre part que, du fait même de l'émergence de ce corpus, devrait naître également une *théorie littéraire antispéciste*, qui permettrait d'envisager ces œuvres par le prisme de cette notion assumée comme centrale, faisant des œuvres littéraires des objets d'étude sociologique, ce qui signifierait en même temps de ne plus se focaliser sur les enjeux scripturaux.

### **2.2.3. *Spécificités, formes et enjeux des littératures antispécistes***

Tout le cheminement présenté jusqu'ici a abouti à cette idée d'émergence de « littératures antispécistes », dont seront désormais expliquées les spécificités, à commencer par le problème de la dénomination. En effet, cette expression ne vise pas à opposer un nouveau champ aux *vegan studies* : au contraire, ce travail s'inscrit clairement dans cette nouvelle discipline, appliquée ici à la littérature mais, cette fois, au travers d'un corpus francophone. L'expression « *vegan studies* » renvoyant au champ académique, il s'agit par conséquent de montrer qu'en plus de l'émergence de ces questions dans le monde universitaire, une remise en question de différentes oppressions, basée sur la réfutation du spécisme, a également lieu au sein de la littérature elle-même – ce sont les fameuses « littératures antispécistes » au sens, ici, de corpus.

Dans un premier temps, suite au constat de l'essor d'un certain type d'œuvres, je me suis interrogée sur la dénomination la plus juste possible à attribuer à ce corpus, vaste et éclectique, mais dont les enjeux sont plus ou moins similaires. Le choix du terme « antispécisme » s'est imposé car cela renvoie à une lutte totale, ce qui fait que les aspects des oppressions mis en exergue dans ces textes peuvent être différents, ils ne se concentrent pas seulement sur le problème de la viande ou des abattoirs mais présentent une réflexion sur la cause animale de manière globale, à partir d'expériences diverses, que cela soit la libération d'un singe de laboratoire comme chez Joseph Andras ou la vie dans une ferme comme chez Jean-Baptiste Del Amo. C'est donc avant tout la question de la hiérarchie arbitraire et de la domination humaine dont découle la maltraitance envers les autres animaux qui fait l'objet d'une narration, et semble en être l'enjeu principal (du moins peut être l'enjeu principal d'une interprétation). Le terme « animalisme » semble moins correspondre car cela renvoie surtout à la défense des droits des animaux non humains, alors que, d'après mes observations, les animaux dans les différentes œuvres étudiées sont, certes, des personnages importants et c'est leur souffrance, due aux activités humaines, qui est donnée à voir, mais la réflexion suscitée dépasse la cause animale exclusive puisqu'elle remet en question tout un système et s'approche par conséquent de la notion d'intersectionnalité – ce qui est au cœur de l'antispécisme, mais pas forcément au cœur de l'animalisme, ou en tout cas de manière moins évidente. Le terme

« végane » semblait encore moins approprié car, si certaines œuvres qui fondent les littératures antispécistes semblent prôner ce mode de vie, ce n'est pas toujours le cas, or il s'agit ici de proposer une dénomination plus globale, au sein de laquelle peuvent se distinguer différents sous-champs ou sous-genres. Par ailleurs, puisque c'est un *système* qui peut être mis en cause dans ces récits et fictions, il paraissait plus juste de choisir un terme, pour qualifier ces littératures, qui correspondait lui aussi à un système, en l'occurrence le spécisme et donc, par opposition, l'antispécisme.

Dans un deuxième temps, le terme « littératures » est au pluriel pour insister à la fois sur le fait qu'il s'agisse à la fois d'une théorie et d'un corpus, et sur la multiplicité des œuvres qui peuvent y être rattachées. De fait, ce phénomène ne s'arrête ni au roman, ni à la fiction : d'une part, ces œuvres prennent des formes génériques très différentes, que je classe en deux catégories, réaliste et non-réaliste, et d'autre part, elles peuvent être à la fois œuvres d'imagination ou récits basés sur des événements réels – mais souvent aussi les deux sont entremêlés. Il n'y a donc pas *une* littérature antispéciste, tant les sujets et les façons de les aborder peuvent varier et s'approchent tantôt de la zoopoétique tantôt de ce que l'on pourrait désigner comme une « poétique végane »<sup>176</sup> ; de même, la seule mention de « littérature antispéciste » que j'ai rencontrée désignait les essais ou tout écrit théorique écrit par des antispécistes ou allant dans ce sens. Ce pan littéraire et théorique de l'antispécisme est essentiel, comme nous l'avons vu, notamment pour ce qui est de l'évolution de cette lutte. La littérature antispéciste de fiction, en revanche, est plutôt récente : si certains livres publiés il y a plusieurs siècles sont les précurseurs des fictions antispécistes contemporaines, l'on peut bien parler d'une « émergence » car ce qui était, en d'autres siècles, un cas exceptionnel voire unique, n'est plus chose rare aujourd'hui et ce genre de fictions va même *crescendo* depuis une vingtaine d'années. Il y a donc bien émergence de « littératures antispécistes », mais dans le sens le plus littéraire du terme. Toutefois, il n'en demeure pas moins que les textes théoriques antispécistes sont eux-mêmes relativement récents, du moins est-ce leur multiplication qui est un phénomène plutôt nouveau et qui date, au plus tard, des années 1970.

En un sens, on pourrait même parler d'un « corpus antispéciste » plus large qui comporterait des écrits antérieurs à la création du terme « antispécisme », et qui se nourrirait de textes datant, pour les plus anciens, de l'Antiquité, qui continuent aujourd'hui à nourrir les réflexions des militants, sont invoqués dans des ouvrages contemporains formant ainsi une sorte d'héritage littéraire des défenseurs de la cause animale, et sont parfois encore à l'origine de la prise de conscience de nouvelles personnes<sup>177</sup>. Le fait de mettre au pluriel permet d'inclure ces littératures

---

<sup>176</sup> C'est ce que propose Samantha Hunter dans son mémoire intitulé « Finding vegan poetics : *Literature for nonhumans as an ecofeminist response to carnism* ».

<sup>177</sup> À ce propos, une anthologie assez brève est parue en 2019 chez Folio, intitulée *Tous végétariens !* et sous-titrée *D'Ovide à Ginsberg, petit précis de littérature végétarienne* : elle présente des extraits de textes de Plutarque, Rousseau, Lamartine ou encore Jean-Baptiste Del Amo, revendiquant le végétarisme – je ne reprends pas cette expression de « littérature

théoriques antispécistes, toutefois la dénomination que je propose nécessite, dans certains cas, d'être distinguée de la notion dont Carol J. Adams est à l'initiative, à savoir celle de « corpus littéraire végétarien »<sup>178</sup>. Selon moi, cela correspond à une sous-catégorie des littératures antispécistes. De fait, les textes de ce corpus végétarien se distinguent des littératures antispécistes – bien que dans les deux cas, cela englobe création et théorie – car ils portent une parole végétarienne, relativement explicite, qui émane la plupart du temps des voix de femmes. C'est un sujet encore peu étudié et qui mériterait pourtant de l'être – ce à quoi remédieront sans doute, au fil du temps, les *vegan studies* – car il met au jour des aspects de l'intersectionnalité notamment entre féminisme et défense des animaux (à travers le végétarisme) fondamentaux. Dans ce « corpus littéraire végétarien », la réflexion végétarienne – intersectionnelle – est généralement due à des protagonistes féminines ou à des autrices qui comprennent la condition des animaux à travers leur propre condition, et s'émancipent et les émancipent, en quelque sorte, grâce au végétarisme, ce qui fait de la viande la composante principale de ces textes et la source de réflexions hétérodoxes, et c'est là ce qui est différent par rapport aux littératures antispécistes, où ces réflexions sur les animaux et les oppressions liées n'envisagent pas systématiquement la viande comme symbole incarné du patriarcat et, par-là, de la plupart des discriminations.

Concernant les formes de ces littératures antispécistes (non théoriques), il y a au moins deux catégories, elles-mêmes relativement larges, qui consistent d'une part en un pan réaliste et d'autre part en un pan non-réaliste<sup>179</sup>. Le pan réaliste comporte toute fiction ou tout récit à prétention réaliste, c'est-à-dire que le monde de la diégèse est semblable au nôtre dont il se nourrit et dont il entend montrer certains aspects. Souvent, ces auteurs ont effectué un travail d'enquête préalable à la rédaction de leur œuvre qui, par moments, prend une tournure documentaire, puisque les réflexions antispécistes apparaissent *via* la peinture du monde réel et ce qui y est, généralement, dissimulé comme les abattoirs ; en ce sens, s'il y a engagement ou du moins critique, c'est aussi au travers de l'écriture réaliste que cela se manifeste. Je parle de néo-réalisme car ces littératures découlent d'un travail de recherche qui a, en quelque sorte, été littérisé et se permet quelques « extravagances » dans le style, que ce soit par un certain lyrisme ou, au contraire, par l'insertion de données scientifiques ou de lois, par exemple. Dans certains cas, l'on peut même parler de néo-naturalisme : Jean-Baptiste Del Amo qualifie lui-même le style de *Règne animal*

---

végétarienne » pour les mêmes raisons que je n'ai pas choisi le terme « végane », et parce que, de surcroît, le végétarisme n'est pas toujours motivé par des raisons morales ou éthiques.

<sup>178</sup> Voir ADAMS C., *op. cit.*, entre autres chapitres 6, 7 et 8.

<sup>179</sup> Cette notion de pan « non-réaliste » manque sans doute de précision, néanmoins, je m'en tiendrai à cette dénomination dans ce mémoire puisque ce n'est pas sur ce pan que je travaille, et qu'elle a au moins l'avantage d'être suffisamment générale pour inclure tous les types de fictions qui en font partie.

d'« hypernaturalisme », car l'influence du naturalisme et en particulier d'Emile Zola<sup>180</sup> est évidente dans certains écrits où les échos à l'écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle s'illustrent notamment par la description de tares familiales mêlée à une précision scientifique, en plus de l'aspect corporel qui est souvent mis au premier plan<sup>181</sup>.

Au sein même de ce pan réaliste se trouvent différents types d'écrits, qui pourraient être classés sur un continuum en fonction du degré de littérisation. En effet, parmi ces textes il y en a à la fois qui se revendiquent pleinement comme étant des romans, bien qu'ils fassent l'objet d'enquêtes externes et internes (« externe » renvoie aux enquêtes de l'auteur lui-même, « interne » aux enquêtes passées dans la diégèse et devenues celles du narrateur, du personnage principal ou d'un autre protagoniste), et d'autres qui sont des témoignages, mais recèlent toutefois une part de littérisation, par exemple *Steak machine* de Geoffroy Le Guilcher ou *Le peuple des abattoirs* d'Olivia Mokiejewski. Enfin, le pan réaliste, outre le degré de fictionnalisation, est aussi multiple d'un point de vue formel, car s'y trouvent mêlés des romans, des nouvelles, des récits, ce qui laisse supposer que le théâtre et la poésie ne devraient pas être en reste, même si ces formes sont plus rares, surtout par rapport au roman, qui semble être le genre favori.

Le pan non-réaliste est, quant à lui, entièrement fictionnel, quoique l'inspiration des écrivains émane nécessairement du monde réel et qu'il ne soit pas non plus exclu qu'il puisse y avoir, à l'image des écrits réalistes basées sur des enquêtes et des expériences de leurs auteurs, des aspects liés à l'enquête voire à des éléments autobiographiques ou des événements historiques. Cette catégorie est sans doute aussi vaste que la première, voire davantage, puisque les formes que prennent ces écrits sont plurielles. À défaut d'en proposer une analyse précise, voici quelques œuvres qui peuvent faire partie de ce champ et qui permettent déjà de montrer la diversité de ce pan non-réaliste : ainsi *Truismes* de Marie Darrieussecq et *La peau de l'ours* de Joy Sorman sont-ils des sortes de fables ou de contes dont une des lectures possibles pourraient se rapprocher de l'antispécisme même si cela n'est pas explicite ; *La guérilla des animaux* de Camille Brunel est en revanche clairement antispéciste et ressort plutôt du roman d'aventures ou du roman d'anticipation ; Camille Brunel frôle presque la science-fiction dans *Les Métamorphoses* tout comme Vincent Message dans *Défaite des maîtres et possesseurs*. Dans ces textes, c'est l'imagination d'autres mondes qui porte la réflexion sur le monde tel que nous le connaissons, que ce soit à travers des figures hybrides dans un monde similaire au nôtre, dans des sociétés différentes ou des mondes où des événements se produisent qui échappent à des explications rationnelles, ou *via* des

---

<sup>180</sup> Emile Zola n'était pas étranger à la cause animale par ailleurs, comme en témoigne son article « L'amour des bêtes » paru dans le Figaro, ainsi que d'autres textes où il prône l'idée d'éviter le plus de souffrance possible, y compris aux animaux.

<sup>181</sup> Voir DEMANZE, Laurent. 2019. « Fictions d'enquête et enquêtes dans la fiction ». *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 22 (février). <https://doi.org/10.4000/contextes.6893>.

constructions littéraires anticipées de ce qui pourrait advenir de la Terre et des êtres qui l'habitent. En somme, ce pan se rapproche davantage de la zoopoétique dans la mesure où il laisse une large place à l'imaginaire notamment à travers l'écriture, le style, mais à nouveau, il s'en éloigne parce qu'une différence réside dans le fait que la zoopoétique élargit la vision du monde tandis que la littérature antispéciste tend à en saper le système, et est moins une ré-imagination du monde qu'une déconstruction de celui-ci.

Cela pose donc la question des enjeux des littératures antispécistes, qui convergent vers un enjeu central, celui de provoquer une réflexion, qui passe par deux moyens principaux : informer, principalement par le pan réaliste grâce à la « désinvisibilisation », et stimuler l'imaginaire, à travers le pan non-réaliste qui permet de montrer, de raconter d'autres réalités possibles qui peuvent être à l'origine de réflexions hétérodoxes. Ce sont donc des littératures engagées, que cela soit plus ou moins explicite, et dans le cas du pan réaliste, c'est un engagement qui cherche à déjouer la doxa, à provoquer une remise en question du système spéciste et capitaliste, par une visibilité de ce que cela implique, c'est-à-dire l'exploitation animale, y compris humaine. L'enjeu qui se manifeste dans le corpus étudié est avant tout de s'immiscer au cœur du système spéciste et de mettre toute la lumière sur les référents absents, en l'occurrence les animaux qui vivent avant de *devenir viande*. Comme cela a été expliqué dans les points précédents, l'antispécisme permet de montrer l'imbrication des oppressions et cette imbrication est au cœur des littératures antispécistes, qui ne sauraient montrer la violence envers les animaux sans montrer l'exploitation humaine également et l'escalade de la violence. Par exemple, les abattoirs tendent à contenir toutes les absurdités et les injustices des systèmes actuels, par la réification générale qui y est en place, ce qui en fait des centres où devraient également converger les luttes. Les abattoirs étant presque des non-lieux car ils sont généralement des lieux dissimulés, que ce soit par des biais linguistique, symbolique et/ou géographique, les montrer, les intégrer, les dévoiler au grand jour permet en même temps de révéler la réification humaine et animale qui y a lieu, la machinisation forcée qui a cours dans le système capitaliste et, par-là, ces fictions qui ont pour *topos* l'abattoir et/ou l'élevage se font le contre-pied du référent absent.

Ce *topos* est donc particulièrement apte, non seulement à rendre visible ce qui est sciemment maintenu dans l'ombre, mais aussi, en même temps, à « dé-normaliser » un système qui ne peut être considéré comme normal que dans le cadre d'une société ultra-productiviste et spéciste – or, le spécisme étant une discrimination, il ne saurait être considéré comme normal, comme allant de soi, aussi diffuse et partagée que soit cette doxa. Par ailleurs, la visibilité qu'offrent les fictions antispécistes permet de contrer la censure invisible<sup>182</sup> régie par notre doxa et appuyée par les

---

<sup>182</sup> Voir DURAND, Pascal. 2006. *La censure invisible*. Arles, France : Actes sud

structures politiques et économiques qui organisent par exemple la production de viande à l'écart de la société et tendent ainsi à faire disparaître complètement l'animal, ce qui confirme la théorie de Carol J. Adams. Cette censure passe par les mots et la création inhérente à ces littératures déjoue déjà, à elle seule, l'invisibilisation : de plus, ces littératures-enquêtes, en un sens, peuvent même s'apparenter à une forme de journalisme car les médias traditionnels relaient relativement peu d'informations au sujet des animaux qui font en premier les frais de la doxa carniste, étant donné que, comme l'explique Pascal Durand, il y a « soumission de l'ensemble de la presse à une opinion si dominante et si commune qu'elle se fait oublier comme opinion »<sup>183</sup>. Or, la lutte antispéciste passe par la prise de conscience que le spécisme existe et n'a rien d'une opinion. En cela, l'élevage et l'abattoir fondent un *topos* littéraire particulièrement catalyseur d'oppressions et de luttes, ils deviennent en littérature un symbole de la machinisation, faisant des fictions qui s'y déroulent des récits toujours particuliers et propices à des réflexions hétérodoxes – c'est pourquoi ce mémoire portera essentiellement sur des œuvres qui se sont emparé de ce *topos*.

L'antispécisme est donc également un mouvement littéraire, car l'enjeu de visibilité n'est pas négligeable et peut se réaliser au travers de différents médias. Dans le dernier chapitre de ce mémoire, je proposerai une analyse antispéciste des œuvres de mon corpus, dans une approche qui alliera théorie du référent absent et littérature, afin d'aboutir à ce que je nomme les « moyens narratifs de l'hétérodoxie », qui sont autant de procédés critiques à l'égard de la doxa spéciste, carniste, et des oppressions structurelles de manière générale, telles qu'elles sont imbriquées et se renforcent les unes vis-à-vis des autres dans les systèmes politiques et économiques actuels.

---

<sup>183</sup> DURAND P., *op. cit.*, p. 52

### 3. Analyse du corpus au regard de la théorie du référent absent

#### 3.1. PRÉSENTATION DU CORPUS

Dans ce chapitre, je me concentrerai uniquement sur l'analyse de quatre œuvres qui, par les réflexions qu'elles portent, peuvent fonder un corpus antispéciste réaliste. Il s'agit de deux romans, *Deux kilos deux* de Gil Bartholeyens<sup>184</sup> et *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo<sup>185</sup>, d'une nouvelle intitulée *Les porcs* et parue dans le recueil *Une vie à coucher dehors* de Sylvain Tesson<sup>186</sup>, et du troisième et dernier « panneau » du recueil *Ainsi nous leur faisons la guerre* de Joseph Andras<sup>187</sup>.

Le choix de ce corpus s'explique par deux raisons : d'une part, parce que ces quatre œuvres portent en elles des procédés similaires permettant de saper le spécisme, il y a donc une cohérence dans ce corpus car au-delà du *topos* de l'élevage de l'abattoir/élevage, ces textes présentent des caractéristiques communes que j'étudierai dans le point 3.3 et qui sont la déconstruction de la dichotomie humains/animaux, puis de la réification et enfin de la massification. Ces similarités peuvent aussi s'observer dans d'autres œuvres mais celles-ci me semblent particulièrement intéressantes car la part fictionnelle y est plus conséquente, plus assumée, et généralement très poétique, suscitant ainsi un véritable travail sur l'écriture en elle-même. D'autre part, au-delà des ressemblances, ces œuvres ont chacune leurs spécificités, que ce soit sur le plan romanesque ou stylistique. La diversité générique ajoute également à l'intérêt de ce corpus, plutôt que de choisir exclusivement des romans, pour mettre en exergue la liberté de ton et de style qui peut émaner de formes littéraires plus rares voire innovantes, comme dans le cas de Joseph Andras. Ainsi, s'il convient de choisir un corpus harmonieux, j'estime que son aspect éclectique appuie également l'hypothèse de l'émergence de littératures antispécistes relativement homogènes sur le fond mais plus hétérogènes sur la forme. J'ai également prêté attention aux auteurs choisis : paradoxalement, ce corpus n'est composé d'aucune œuvre d'une autrice française, en revanche les écrivains sont assez différents les uns par rapport aux autres et la façon dont ils « habitent » le monde, notamment littéraire, peut déjà refléter une certaine hétérodoxie.

Gil Bartholeyens est un historien belge. Enseignant à l'Université de Lille, il tient également une chronique radio sur La Première (Belgique) et *Deux kilos deux* est son premier roman. Après sa parution en 2019, il a publié en 2021 *Le Hantement du monde. Zoonoses et Pathocène*<sup>188</sup>, un essai dans

---

<sup>184</sup> BARTHOLEYENS, Gil. 2019. *Deux kilos deux*. Paris, France : Editions Jean-Claude Lattès.

<sup>185</sup> DEL AMO, Jean-Baptiste. 2018. *Règne animal*. Folio. Paris, France : Gallimard.

<sup>186</sup> TESSON, Sylvain. 2010. *Une vie à coucher dehors*. Folio. Paris, France : Gallimard.

<sup>187</sup> ANDRAS, Joseph. 2021. *Ainsi nous leur faisons la guerre*. Arles, France : Actes sud.

<sup>188</sup> Voir BARTHOLEYENS, Gil. 2021. *Le hantement du monde : zoonoses et pathocène*. Bellevaux, France : Éditions Dehors.

lequel il met en lien la pandémie de Covid-19 et l'élevage industriel, foyer de zoonoses, en posant la question : « par quel geste quotidien-planétaire soigner le vivant, par quels récits réarmer nos manières de cohabiter le monde ? »<sup>189</sup>. À côté d'une carrière universitaire qui l'a mené de l'Université libre de Bruxelles à l'Université d'Oxford, Gil Bartholeyns semble s'afficher comme défenseur de la cause animale sur Instagram, à coups de #animalsrights, #vegan, #friendsnotfood ou encore #antispeciesism et #carnism. Son roman, à mi-chemin entre western et polar, se passe en Belgique, dans les Hautes Fagnes, et raconte l'enquête de Sully J. Price, inspecteur vétérinaire, envoyé en pleine tempête dans cette région pour contrôler une exploitation avicole visée par des plaintes pour maltraitance animale. Dans ce roman, « l'étude des relations entre poulets et humains [...] est matérielle et mathématique », comme l'explique Chloé Clovis Mailet<sup>190</sup>. À mesure qu'avance son enquête, Sully, en proie au doute et presque pris au piège face à l'absurdité du monde, entre ce métier qu'il a choisi pour le bien-être des animaux et le pseudo « bien-être » des poules de l'élevage, rencontre de nombreuses personnes qui portent des regards différents et se croisent notamment dans un diner, le Pappy's, où travaille la belle Molly, mais aussi Paul, le gérant, rejeté par sa famille dont fait partie Frederik Voegele – l'entreprise Voegele étant l'élevage visé par l'enquête de Sully. Non dénué d'un certain espoir et de « moments de grâce » comme le dit l'auteur lui-même, ce roman montre toutefois aussi le pire :

Le pire, c'est le délire civilisationnel dans lequel on vit, c'est deux kilos deux qui est le titre du roman, et qui est en fait le poids d'abattage moyen d'un poulet. C'est un monde où on calcule tout en chiffres, par exemple le nombre d'animaux est calculé en kilos au mètre carré. C'est un monde qui n'épargne personne. Et c'est pourquoi [...] il n'y a pas d'un côté les animaux et nous de l'autre, mais on est pris dans un destin commun, productiviste, celui du vite, mal et beaucoup.<sup>191</sup>

L'inspecteur vétérinaire, bien conscient de tout cela, essaie donc d'agir, en rencontrant Frederik Voegele, mais aussi Léa, veuve du lanceur d'alerte dont le témoignage, enregistré sur une carte SD, a mené Sully en ces lieux. Mais une des particularités de ce roman réside dans le fait qu'il soit extrêmement documenté et qu'il y ait une sorte de jeu constant entre spécisme et antisécisme, entre carnisme et végétarisme. En effet, les personnages sont relativement nombreux et ont des points de vue différents sur le secteur avicole, ce qui permet aussi de voir la pluralité des enjeux qui

---

<sup>189</sup> Voir le site <http://www.editions-dehors.fr/>.

<sup>190</sup> MAILLET, Chloé Clovis. 2020. « Et si la théorie végétarienne (francophone) était littéraire ? » *Acta Fabula*, vol. 21, n° 7 (juillet). <https://www.fabula.org:443/revue/document13056.php>.

<sup>191</sup> Voir la présentation du roman par l'auteur lui-même sur le compte Youtube de Hachette France, <https://www.youtube.com/watch?v=cmccuGKcKWE>.

découlent de la production de viande, des éleveurs industriels aux éleveurs spécialisés dans le biologique, de la violence de certains employés à la souffrance d'autres qui ne supportent plus de voir et de participer à la souffrance des animaux, du *dîner* où le poulet est le plat favori servi à toutes les sauces à l'expérience du végétarisme *via* l'histoire personnelle de Sully. Ce jeu entre points de vue *a priori* opposés est aussi l'occasion de mettre en exergue la violence de l'élevage où le productivisme prime sur le respect du vivant, tout comme la bêtise et la mauvaise foi qui émanent des arguments contre le végétarisme, par exemple par l'exploration du cliché de l'homme fort qui *a besoin* de viande. *Deux kilos deux* a aussi ceci de particulier que cette œuvre met littéralement en scène le côté insupportable du productivisme appliqué à l'élevage en citant de nombreuses lois, des chiffres, des données scientifiques, ce qui participe de la cruauté de ce secteur et de son impossibilité à être « naturel » et à garantir le bien-être tant des animaux que des humains. À ces détails techniques s'ajoutent également de nombreux extraits où le système semble être déconstruit par la visibilisation de phénomènes comme le « masquage lexical » pour citer le roman, la massification, les « discordances émotionnelles » comme le dit le narrateur mais qui se rapproche de la dissonance cognitive, ou encore le processus d'invisibilisation, en lien avec la théorie du référent absent – autant d'éléments que j'analyserai par la suite.

Le deuxième roman du corpus, *Règne animal*, a été récompensé par le prix du Livre Inter en 2017 et, de manière générale, a été accueilli favorablement de la part de la critique. Jean-Baptiste Del Amo, nom de plume de Jean-Baptiste Garcia, avait déjà remporté, entre autres, le Prix Goncourt du premier roman pour *Une éducation libertine*<sup>192</sup> en 2009 et, la même année, la médaille d'argent du prix François Mauriac. Pourtant, l'écrivain, qui a d'abord été travailleur social, n'envisageait pas l'écriture comme un métier possible, bien qu'écrire ait toujours fait partie de sa vie<sup>193</sup>. Concernant son rapport aux autres animaux, Jean-Baptiste Del Amo apparaît clairement comme antispéciste et végane, lui aussi sur Instagram, mais également à travers son militantisme auprès de l'association française L214, avec qui il a collaboré pour faire la voix off d'une vidéo et avec laquelle il a co-écrit *L214. Une voix pour les animaux*<sup>194</sup>, paru juste après *Règne animal*. Cela a contribué à donner à ce roman, aux yeux de nombreux lecteurs, un aspect militant, ce qui n'était pas son idée première car l'auteur « dissocie totalement [son] activité de militant de [son] activité de romancier », estimant que « la littérature et la fiction ne doivent pas nous donner du prêt-à-penser, mais soulever des questions, nous déstabiliser, nous confronter à des zones d'ombre, à notre identité en tant qu'être

---

<sup>192</sup> Voir DEL AMO, Jean-Baptiste. 2010. *Une éducation libertine*. Paris, France : Gallimard.

<sup>193</sup> Voir l'interview de l'auteur par Victoria Ferracioli et Yasmine Belhadi pour Radar, « De *Règne animal* à L214. *Une voix pour les animaux* : les relations Homme-Animal sous la plume de Jean-Baptiste Del Amo », disponible en ligne : <https://revue-radar.fr/impression/41>.

<sup>194</sup> Par ailleurs, Jean-Baptiste Del Amo a également publié un album jeunesse intitulé *Comme toi*, qui vise à sensibiliser les enfants à notre ressemblance avec les autres animaux.

humain. »<sup>195</sup> Il n'empêche qu'il explique également être sensible à l'intersectionnalité de l'antisépécisme, ce que soulève son roman puisque Jean-Baptiste Del Amo affirme avoir l'impression qu'il y a, dans l'asservissement des animaux, « quelque chose qui est de l'ordre originel de la violence et de la domination »<sup>196</sup> et, à travers *Règne animal*, il a voulu montrer « cette lignée d'hommes, qui de père en fils, transmettent la violence qui finit par être incarnée dans l'élevage intensif [...] ce qui questionne le rapport au patriarcat, à la violence des hommes »<sup>197</sup>, mais également faire de ce roman un outil pour rendre compte de ce qui se passe dans les abattoirs et les élevages.

En effet, *Règne animal* se présente comme une fresque généalogique divisée en quatre parties se déroulant à des périodes différentes : « Cette sale terre (1898-1914) », puis « Post tenebras lux (1914-1917) », « La harde (1981) », et, enfin, « L'effondrement (1981) ». La première partie narre les origines d'un élevage familial de cochons à Puy-Larroque, avant qu'il ne devienne l'élevage industriel de la fin du roman, et se concentre surtout sur l'enfance d'Éléonore auprès de son père malade et de « la génitrice », sur fond de difficultés économiques à la ferme et de guerre mondiale imminente. C'est ensuite l'entrée en scène de Marcel, cousin éloigné de la jeune fille, suivie de près par la mort du père. Celle qui n'était désignée que comme « la génitrice » devient alors « la veuve » dans la deuxième partie, et c'est Marcel qui reprend la ferme pour un temps, puisqu'il est ensuite appelé et envoyé au front ; quelques mois plus tard, il revient et c'est une des gueules cassées. L'idylle amorcée entre Éléonore et lui se concrétise : elle tombe enceinte de Henri, leur premier enfant – en même temps, « la veuve » est devenue folle et finit par mourir en tombant dans le puits, où son corps n'est retrouvé que plusieurs semaines plus tard. C'est là que s'opère un tournant dans la narration : le couple découvre de l'argent dans une cachette et décide d'acheter ses terres et davantage d'animaux. La troisième partie s'ouvre sur une nouvelle ère, en 1981 : Éléonore a septante-huit ans et elle s'adresse (dans un long passage en italique) à son arrière-petit-fils. À ce moment, ce qui était une exploitation familiale est devenue un élevage intensif où la violence envers les cochons – et les animaux de manière générale – décrite crûment depuis le début du roman prend d'autres proportions. Éléonore vit toujours dans la ferme mais c'est autour de la génération qui la suit que la narration se construit : son fils Henri, qui incarne la figure du patriarche et a quelque chose du tyran, s'est marié mais est veuf, il a deux enfants, Serge et Joël, qui s'opposent dans une sorte de rivalité violente et fratricide. Serge a lui-même deux enfants, Julie-Marie et Jérôme, décrit comme l'Idiot, l'Heureux, qui parle à peine mais semble plus proche des animaux que les autres protagonistes. Quant à Henri, il finit par tomber malade mais refuse de se soigner.

---

<sup>195</sup> Voir l'interview de l'auteur par Victoria Ferracioli et Yasmine Belhadi pour Radar, *op. cit.*

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *Ibid.*

En même temps, l'on découvre l'existence de « la Bête », le meilleur reproducteur, qui finira toutefois par s'échapper, laissant la famille le chercher désespérément. Enfin vient « L'effondrement » : tous les personnages semblent sombrer alors dans les profondeurs que présageait le roman depuis le début, dans une escalade de la violence qui finit par les contaminer tous, qu'ils provoquent ou subissent cette violence, quand ce n'est pas les deux à la fois, et le malheur touche l'exploitation que Joël brûle, quand une épidémie y est déclarée. Le roman se clôt sur l'histoire de la Bête après sa fuite, et sur ses premiers jours de liberté.

Comme chez Gil Bartholeyns, la narration met en exergue les liens entre différents types de violence, sur les rapports dénaturés et cruels entre humains et animaux, ainsi que sur la réification des êtres et sur l'invisibilisation des animaux en même temps. Certains éléments en font toutefois deux romans très différents, puisque *Règne animal* semble hériter directement du naturalisme du XIX<sup>e</sup> siècle et se fait ainsi une sorte de roman documentaire mais selon des modes différents de *Deux kilos deux*, en outre y est développée l'idée de généalogie, de tares familiales où s'entremêlent violence, sexe et folie.

Les deux autres œuvres de ce corpus ne sont pas des romans : *Ainsi nous leur faisons la guerre*, de Joseph Andras, pseudonyme de Romain Mercier, a déjà quelque chose d'hétérodoxe par sa forme – ce qui n'est pas étonnant pour cet auteur qui, en 2016, a refusé le Prix Goncourt du premier roman pour *De nos frères blessés*<sup>198</sup>, consacré à Fernand Iveton, un indépendantiste algérien guillotiné en 1957, en expliquant que l'écriture et la création ne sauraient, à ses yeux, être liées à quelque forme de compétition que ce soit. L'auteur, dont on connaît assez peu la vie, est toutefois remarqué pour ses prises de position, et assume la part politique de son œuvre. Dans une interview accordée par mail aux Inrockuptibles, il a notamment déclaré avoir de l'aversion pour un certain journalisme :

Méthodes de flic, tape-à-l'œil, tromperies, relégation de la littérature et de la politique derrière la petite tambouille individuelle : j'ai compris qu'il me faudrait traiter politiquement ce corps de métier. Au cas par cas et au compte-gouttes. En ne parlant qu'aux miens – la gauche, pour le dire vite, qu'elle soit réformiste ou révolutionnaire.<sup>199</sup>

*Ainsi nous leur faisons la guerre*, présenté comme un récit, s'ouvre sur une dédicace : aux énigmatiques L., V., M., V. et O., mais aussi à Typhaine et Ceylan, pour Tiphaine Lagarde et Ceylan Cirik, militants bien connus de l'association 269 Libération animale qu'ils ont créée et qui a mené

---

<sup>198</sup> Voir ANDRAS, Joseph. 2016. *De nos frères blessés*. Arles, France : Actes sud.

<sup>199</sup> Voir l'interview de l'auteur par Sylvie Tanette, « Joseph Andras : "J'aspire à susciter la colère à l'encontre des coupables" », disponible en ligne : <https://www.lesinrocks.com/livres/joseph-andras-jaspire-a-susciter-la-colere-a-lencontre-des-coupables-372939-16-04-2021/>.

à la création d'un refuge pour accueillir des animaux rescapés que, avec d'autres militants, ils sauvent d'abattoirs ou d'élevages lors d'actions qui leur ont déjà valu à tous deux la prison ferme. L'écrivain a eu l'occasion de rencontrer ces deux militants qu'il semble bien connaître désormais, et a, à cette occasion, écrit un article intitulé « D'une guerre sans trêve »<sup>200</sup>, dans lequel il explique clairement qu'il faudrait « mener de concert l'ensemble des luttes pour l'émancipation – animales et humaines »<sup>201</sup> et où il décrit également ce refuge comme l'esquisse d'une société post-spéciste. Outre cette dédicace, une note en fin d'ouvrage met fin à toute ambiguïté : « Ce triptyque », écrit l'auteur, « est dédié aux mutins, aux déserteurs, aux saboteurs et aux pacifistes ». L'engagement antispéciste semble bien être revendiqué, aussi Joseph Andras écrit-il, sur son compte Instagram également, en légende d'une photo d'un animal sauvé et vivant désormais dans le refuge de l'association 269 Libération animale, qu'il a dédié *Ainsi nous leur faisons la guerre* « aux déserteurs : celles et ceux qui refusent de prendre les armes contre, chaque jour, en France, plusieurs millions d'animaux. Ici, dans ce refuge, une forme de paix se met en place : un monde futur s'ébauche, malgré mille entraves, où l'exploitation et la mise à mort de masse ne sont plus la loi du monde. »<sup>202</sup> Mais c'est la forme même du récit qui est singulière : dans trois « panneaux », tous précédés d'épigraphes (de Séverine, Adorno puis Lévi-Strauss) qui mettent en évidence les liens entre asservissement des animaux et violence contre l'homme, l'auteur raconte des histoires réelles de manière très poétique et en engageant une réflexion sur ce que sont les sociétés actuelles. Le premier panneau raconte l'histoire de la « *Brown Dog Affair* », opposant militants anti-vivisection et universitaires de l'University College de Londres au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cet événement a vu s'ériger une statue en hommage à un des chiens torturés au nom de la science, statue détruite par des étudiants en médecine mais reconstruite septante ans plus tard, en 1985. Le deuxième panneau est également consacré aux victimes de la vivisection, mais met cette fois en scène la libération d'un macaque par des militants antispécistes – ce récit est aussi l'occasion de montrer la criminalisation à laquelle ils font face et, en même temps, la normalisation des crimes à l'encontre des animaux non humains. Enfin, le dernier panneau, qui fera l'objet d'une analyse dans ce mémoire, raconte la fuite d'une vache et d'un veau et leur poursuite par le paysan et la police, qui finira par tuer la vache. En vingt pages à peine, cette partie de l'œuvre porte à la fois une réflexion linguistique, une remise en question du carnisme et du spécisme, une critique de Descartes, l'idée de convergence des luttes et des oppressions, le problème de l'invisibilisation... En somme, *Ainsi nous leur faisons la guerre*, ouvrage bref, s'avère en fait particulièrement révélateur des maux de notre société et se veut subversif autant que poétique.

---

<sup>200</sup> Disponible en ligne : <https://lundi.am/D-une-guerre-sans-treve>.

<sup>201</sup> *Ibid.*

<sup>202</sup> Voir le compte Instagram de Joseph Andras (<https://www.instagram.com/p/CRI8r1YLPwF/>).

Enfin, la dernière œuvre du corpus est la nouvelle *Les Porcs* de Sylvain Tesson, parue dans le recueil *Une vie à coucher dehors*, où, pour reprendre les mots de l'auteur en quatrième de couverture, la quinzaine de « héros » des différentes nouvelles ne devrait « jamais oublier que les lois du destin et les forces de la nature sont plus puissantes que les désirs et les espérances. » Sylvain Tesson, connu en tant qu'écrivain et voyageur (de l'extrême), a obtenu le prix Goncourt de la nouvelle pour ce recueil, mais a également été récompensé, pour d'autres œuvres, par le prix Médicis essai et le prix Jacques Audibert. Si la cause animale semble, peut-être, un peu moins affichée chez cet auteur, il a cependant déclaré, dans une interview au magazine Philosophie :

Je suis animaliste depuis longtemps, aussi sincèrement que je me sens – parfois – éloigné de l'humanisme. Mon amour, je l'offre aux êtres les plus menacés, à ceux qui sont en sursis et qui luttent. [...] *Homo sapiens* connaît un triomphe si assourdissant qu'il couvre tout le reste ! Les bêtes reculent, meurent, dépeuplent la terre.<sup>203</sup>

Par ailleurs, l'auteur, à l'occasion de la sortie de *La Panthère des Neiges*<sup>204</sup>, a également tenu des propos très sceptiques au sujet de la chasse, sinon anti-chasse. Dans cette nouvelle, c'est en revanche bien des animaux d'élevage dont il est question, dans une forme qui diffère du reste du corpus, puisqu'il s'agit ici du genre épistolaire. Tout comme Joseph Andras, Sylvain Tesson commence par une épigraphe, en anglais, de l'écrivain Isaac Bashevis Singer, dans laquelle ce dernier déclare que, pour les animaux, tous les humains sont des nazis et qu'ils vivent un « éternel Treblinka ». La lettre, ensuite, est écrite par un personnage nommé Edward Oliver Nowils et est adressée à son ancienne épouse, mais est parvenue d'abord au tribunal de Shipburden, « à l'attention spéciale de l'attorney du chef-lieu ». Commence alors le récit de ce qu'a été la vie et la fin de Nowils, puisque cette lettre s'avère en fait être l'explication de son suicide. En effet, l'homme, un éleveur, explique ce qu'est devenue sa vie lorsque, sa ferme étant devenue une industrie où le bien-être animal n'a plus été qu'une illusion et un mensonge, il a pris conscience de la souffrance de ses animaux et s'est retrouvé à son tour dans une détresse qui l'a amené à se tuer lui-même, comme pour venger ceux qu'il avait menés à l'abattoir, dans une espèce de boucle infernale où la cruauté ne peut engendrer que de la cruauté, et dans l'idée d'une dette aussi, puisqu'il affirme, dans les dernières lignes, offrir sa chair aux corbeaux, pour rétablir l'équilibre. Dans ce texte, la convergence des luttes est également mise en lumière, tout comme la mécanisation des uns et des autres, soumis

---

<sup>203</sup> Voir l'interview de l'auteur par Alexandre Lacroix, « Sylvain Tesson : «Ma fascination va à ceux qui allient l'esprit à l'action» », disponible en ligne : <https://www.philomag.com/articles/sylvain-tesson-ma-fascination-va-ceux-qui-allient-l'esprit-l'action>.

<sup>204</sup> Voir TESSON, Sylvain. 2019. *La panthère des neiges*. Paris, France : Gallimard.

au productivisme et au capitalisme. Si, en un sens, cette nouvelle semble surtout critiquer l'élevage industriel, nous verrons qu'il y a bien une réflexion antispéciste également.

Ces deux dernières œuvres diffèrent donc des deux romans en ce qu'elles évoquent le *topos* de l'abattoir ou de l'élevage par un autre biais : dans les deux cas, c'est une fuite qui est racontée, fuite des animaux chez Joseph Andras, fuite de l'éleveur par son suicide chez Sylvain Tesson. Toutefois, ces différences sur le plan narratif, générique et stylistique ne mettent que mieux en évidence la similarité des moyens littéraires propres à remettre en question le système spéciste et carniste au travers du *topos* de l'élevage/abattoir, à commencer par une volonté de visibilisation et un aspect documentaire communs à ces quatre œuvres, et qui se manifestent, comme je l'expliquerai dans le point suivant, par une esthétique néo-réaliste, voire néo-naturaliste.

### 3.2. UN CHAMP NÉO-RÉALISTE

Le *topos* de l'élevage/abattoir est abordé de manière différente chez les quatre auteurs du corpus, entre héritage familial et élevage intensif, entre fuite de l'animal et fuite de l'homme ; ils ont cependant en commun une tendance au réalisme, exacerbé dans les quatre œuvres, mais là aussi, ce réalisme connaît quelques variations, du néo-réalisme au néo-naturalisme. Dans tous les cas, une part importante est accordée à l'information, dont résulte un mélange de fiction et de documentation explicite, ce qui fait de ces œuvres des textes empreints de l'écriture journalistique et scientifique à certains moments et, de manière générale, des textes proches du genre littéraire de l'enquête voire de l'investigation.

Jean-Baptiste Del Amo, Gil Bartholeyns et Joseph Andras ont tous trois été confrontés à l'élevage puisque leurs récits sont le fruit d'un travail préalable d'enquête, de rencontres, d'immersion dans ces milieux, mais c'est bien par le biais de la fiction qu'ils relatent leur expérience ; Sylvain Tesson, quant à lui, n'a pas déclaré ouvertement (à ma connaissance) avoir lui aussi effectué ce travail d'enquête avant de rédiger sa nouvelle *Les porcs*, mais elle n'en présente pas moins des descriptions précises de la condition animale et du système de production de viande. Par cet engagement personnel, les trois premiers auteurs au moins fondent une littérature de terrain<sup>205</sup> en appuyant leur narration et leur écriture sur ce qu'ils ont pu observer eux-mêmes. Comme l'explique Anne Simon, l'on peut constater dans les fictions qui ont ce *topos* un recours extrêmement fréquent sinon systématique au savoir scientifique ou technique, qui « passe par l'observation, la lecture, l'étude, l'enquête, le visionnage de documentaires, l'exercice de pratiques professionnelles »<sup>206</sup>. Ce travail précédant la rédaction est aussi ce qui permet de donner une certaine légitimité aux critiques

---

<sup>205</sup> Sur cette notion, voir VIART, Dominique. 2019. « Les Littératures de terrain ». *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 18 (juin): 1-13.

<sup>206</sup> SIMON A., « Hommes et Bêtes à vif », dans TERMITE M., *op. cit.*, p. 428

ou du moins aux questionnements suscités par ces fictions, grâce à une compréhension et à une connaissance du milieu de l'élevage et de l'abattoir nécessaires avant qu'ils ne deviennent *topos* littéraire. En cela, ces auteurs s'approchent d'un journalisme narratif : par leurs livres, ils permettent à un large public d'être informé des conditions de vie et de mort des animaux non humains, et cet aspect d'information est un des enjeux principaux des littératures antispécistes, puisque la remise en cause du système nécessite d'abord que ce qu'il implique soit visible. L'aspect documentaire ou journalistique passe aussi par des descriptions « plates », c'est-à-dire sans pathos, où la réalité se suffit à elle-même : en cela, les quatre fictions étudiées peuvent ressortir (bien que différemment et à des degrés divers) du genre de l'enquête sociologique, puisque ce sont également les rapports entre condition humaine et condition animale qui y sont traités.

Dans un premier temps, je parlerai de « néo-réalisme » : les œuvres étudiées présentent en effet des caractéristiques héritées du réalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment par le travail de documentation en amont de la rédaction, qui se veut une représentation la plus juste possible du réel – sans toutefois manquer de mettre au jour les interrogations que cette réalité devrait susciter. Elles semblent en outre aller un pas plus loin car, au-delà du réalisme, du prosaïsme, elles insèrent jusqu'à des pages entières de données techniques, de chiffres, de lois, en somme d'éléments qui attestent la précision scientifique derrière la fiction, précision accrue encore par la richesse lexicale. Gil Bartholeyns, par exemple, s'appuie sur des « documents zootechniques et des enquêtes ethnographiques »<sup>207</sup>, que ce soit pour expliquer certains aspects techniques et scientifiques de l'élevage :

La colistine, donnée aux animaux pour augmenter leur masse musculaire, était l'antibiotique prescrit quand plus aucun traitement ne fonctionnait. Et des chercheurs venaient de découvrir que le gène de résistance n'était plus seulement porté par le chromosome de la bactérie, mais par une de ses petites molécules d'ADN dite non chromosomique qui avait justement la faculté de se transmettre à grande vitesse entre les différentes espèces de bactéries, ne limitant plus la propagation à la seule reproduction de la cellule mère aux deux filles. (pp. 65-66)

En période d'œstrus, le technicien enfonçait dans la vache son avant-bras jusque-là et, par une gaine, faisait gicler une dose séminale. À cette mission de récolte s'ajoutaient le suivi génétique et une participation active aux démarches d'amélioration en environnement ISO 9001. (p. 67)

---

<sup>207</sup> KECK, Frédéric. 2020. « Troubles dans l'élevage ». *Esprit*, n° 7 (juillet), p. 193

Ou bien pour illustrer l'élevage par des chiffres :

En moins d'un demi-siècle la production mondiale de viande de volaille avait connu une augmentation de plus de mille pour cent. En Asie, elle avait été multipliée par vingt-quatre. Cela faisait cent milliards de kilos de viande triste dans sa tête. Cinquante milliards d'individus mâchés chaque année. Sans compter les poules, réformées après un an de service, alors qu'elles pouvaient vivre dix ans. Un total cumulé de 1811 milliards de kilos depuis 1961. (p. 97)

De souche Ross PM3, la douce créature possédait un taux de conversion officiellement affiché par son fabricant de 1,68 au quarantième jour, un des meilleurs marchés. Sully avait pesé l'oiseau après six heures de jeûne [...]. L'oiseau pesait deux kilos et deux cent trente grammes. [...]

Une fois éviscéré et sans abats, l'animal pesait 1656 grammes, soixante-quatorze pour cent de son poids de départ [...].

[...] après avoir prélevé tout ce qu'il pouvait de viande cuite, alors qu'en général on gaspille, on va vite, on finit par jeter les restes, Sully s'était retrouvé avec 780 grammes d'os, de peau et de carcasse, pour 821 grammes de nourriture. Cela faisait cinquante et un pour cent. (pp. 101-102)

Pour Frederik, il y avait le taux réel : deux cents morts en bout de course sur un cheptel de 10 000 têtes de départ, cela faisait deux pour cent. Et il y avait le seuil légal : fixé à un pour cent maximum, plus 0,06 pour cent multiplié par 40 jours avant que les oiseaux ne partent pour se faire démembrer, cela faisait 3,4 pour cent autorisés. [...] Il était même à son aise, malgré les circonstances, en restant autour de 1,3 pour cent, c'est-à-dire à 390 poulets morts dans chaque poulailler de 30 000 têtes. Pour l'ensemble il en était à 1950 décès, et il pouvait aller jusqu'à 5100 carcasses en six semaines sans s'inquiéter outre mesure [...]. (pp. 184-185)

Ce genre de passages est extrêmement fréquent dans *Deux kilos deux*, dont le titre même témoigne déjà de la « mathématisation du vivant »<sup>208</sup>. L'obnubilation pour les chiffres sert directement à faire écho aux éleveurs à qui l'on impose cette soumission à toute sorte de calculs. Comme l'explique Chloé Clovis Maillet, « l'étude des relations entre poulets et humains développée par G. Bartholeyns est matérielle et mathématique »<sup>209</sup>, c'est-à-dire que le lecteur n'a plus affaire à des hommes qui élèvent des animaux non humains, mais à des gens qui travaillent sous la pression constante du chiffre, du rendement, des lois, des normes, si bien que le lecteur lui-même s'y trouve

---

<sup>208</sup> SIMON A., « Hommes et Bêtes à vif », *ibid.*, p. 437

<sup>209</sup> MAILLET C., *op. cit.*

presque noyé. En cela, le texte mime l'engloutissement de l'élevage par les nombres qui finissent par effacer complètement les animaux et par les mécaniser, les totaliser, tout comme le sont les hommes. Les calculs, omniprésents, confirment le statut des animaux en tant que référents absents : en montrant l'absurdité de ce système et son côté presque infernal, l'auteur permet au lecteur de jeter un regard critique et de prendre conscience, en somme de *regarder*, c'est-à-dire de re-visibiliser les animaux.

Chez Joseph Andras cet aspect est également mis en lumière mais dans une moindre mesure, ne serait-ce qu'en raison de la longueur bien plus courte de ce texte par rapport au roman. Dans le troisième panneau d'*Ainsi nous leur faisons la guerre*, Joseph Andras traite d'un fait réel, à savoir l'évasion d'une vache et de son veau d'un camion, à Charleville-Mézières, le 19 mars 2014. Le veau a été rattrapé assez promptement, mais pas la vache, qui a semé la panique dans la ville et a fini par être tuée par la police... de pas moins de septante coups de feu. Dans son récit, l'auteur imagine ce qu'a pu être cette journée, pour les uns et les autres qui ont croisé sur leur chemin cette vache, mais surtout quelle frayeur et quelle injustice a dû subir cet animal jusqu'au moment de sa mort. Comme dans le reste de cette œuvre, l'histoire est l'occasion de réfléchir au sujet de la société, du système spéciste et carniste et de ce qu'il signifie pour les animaux et que les hommes ne voient pas. Ainsi, en même temps qu'il raconte la journée de la vache, il évoque le sort qui l'aurait de toute façon attendue même si elle ne s'était pas échappée, dans une description quasi-savante du passage d'un animal à de la viande, processus invisible habituellement :

Avant de déployer ses pattes et de se précipiter sur le sol dur, la bête n'avait pas à l'esprit que d'autres hommes l'auraient, une fois parvenue à sa destination initiale, séparée de ce petit qu'elle a porté neuf mois ; qu'elle aurait été entassée dans l'attente d'être tuée auprès des siens ; qu'elle aurait été conduite, en file, angoisse et cris, vers un dispositif de contention et aurait très certainement reçu des décharges électriques, sur le flanc, la patte, la tête, qui sait ; qu'un pistolet à tige perforante, placé en position perpendiculaire, aurait propulsé une cartouche sur son os frontal, lui détruisant une partie du cerveau ; qu'elle aurait perdu connaissance, en cas de succès, et se serait affalée ; qu'elle aurait gardé ses esprits, dans le cas contraire, lequel ne relève en rien de l'exception ; qu'elle aurait été suspendue par l'une des pattes arrière à la chaîne d'abattage, la tête dans le vide, par un type qui doit nourrir ses gosses et boit pour oublier qu'il doit les nourrir de la sorte – et puis on s'habitue, on s'habitue à tout, on ne fait plus rien que faire, on fait du soixante vaches à l'heure, on fait du quatre-vingt-dix veaux à l'heure ; qu'un autre type qu'on appelle opérateur, c'est un mot comme un autre, opérateur, ça ne sent pas la barbaque au moins, que ce type-là lui aurait sectionné les veines jugulaires, étourdie ou consciente, et l'aurait vidée de la moitié de son sang [...]. (pp. 82-83)

Chez Joseph Andras en revanche, la description n'est jamais sans remarque, ironie, réflexion supplémentaires ; la recherche stylistique n'empêche pas cependant de mettre au jour la réalité derrière le secteur de l'agroalimentaire et, en quelque sorte, d'en proposer une vulgarisation réfléchie. Le processus est donc différent de celui de Gil Bartholeyns, ce qui illustre la multiplicité de ces littératures antispécistes et surtout des possibilités du néo-réalisme lié à ce *topos* de l'élevage/abattoir.

Le néo-réalisme passe également par des descriptions crues, plutôt dénuées de pathos, mêlées à des informations factuelles, ce que l'on peut observer dans la nouvelle de Sylvain Tesson comme dans les autres œuvres du corpus. Certains passages des *Porcs* rappellent les romans précurseurs de ce *topos* littéraire et surtout *La Jungle* d'Upton Sinclair, où les passages sur la mise à mort des animaux sont purement descriptifs et miment, en un sens, par la simplicité des phrases voire l'absence de poésie, la mécanisation et l'oubli des animaux comme individus dans les abattoirs :

En se débattant, les cochons se cognaient, certains s'éborgnaient. Les plaies s'infectaient et le pus ruisselait. Des chancres couvraient l'intérieur des membres. Les hémorroïdes couronnaient les anus d'une pulpe pareille à celle des grenades. Tant que les infections ne gâtaient pas la chair, elles m'importaient peu. Sous les couennes couvertes de bubons, la viande reste saine. Dans la pénombre, on ne distinguait pas grand-chose. (p. 40)

Le directeur avait haussé les épaules et brandit un livre intitulé *Porcs, chèvres, lapins*, un ouvrage de zootechnie publié dans les années 1920 par un certain Paul Diffloth. Il avait lu un passage à haute voix : « Les animaux sont des machines vivantes non pas dans l'acception figurée du mot, mais dans son acception la plus rigoureuse telle que l'admettent la mécanique et l'industrie. » [...]

En 1980, on a commencé à utiliser des matraques électriques pour accélérer les chargements. On brûlait le trou du cul pour ne pas abîmer les couennes. Sous les décharges, les porcs se cabraient, bondissaient dans le tas, se frayaient un passage en hurlant dans la muraille de viande. Beaucoup ne survivaient pas. (p. 82)

Ces passages laissent supposer un travail de documentation de l'auteur et permettent à nouveau d'ancrer la nouvelle dans la réalité par l'évocation d'une personne réelle, Paul Diffloth, agronome français qui a publié de nombreux ouvrages portant sur la zootechnie durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

En somme, le *topos* de l'élevage et/ou de l'abattoir, tel qu'il est « poétisé » par des écrivains de manière réaliste, aboutit au néo-réalisme en raison du travail de documentation voire d'enquête préalable de ces écrivains, du florilège d'informations que contiennent leurs œuvres et sont,

généralement, transmises au lecteur sans pathos mais bien dans toute leur brutale indifférence, dévoilant la totalisation du vivant, et, enfin, en raison du style nouveau que cela engendre, entre textes très poétiques comme avec Joseph Andras, et richesse lexicale chez Gil Bartholeyns.

Dans un second temps, je me concentrerai uniquement sur l'œuvre de Jean-Baptiste Del Amo, car elle se distingue des autres et ressortit plutôt à une sorte de néo-naturalisme hérité des naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle comme Zola, au travers de l'importance de la généalogie et de la présence de tares, du corporel et de conditions sociales contraignantes. L'auteur « dialogue implicitement avec le documentaire onirique *Cochon qui s'en dédie*, réalisé par Jean-Louis Le Tacon en 1979, film où l'hyperréalisme se conjugue au fantastique pour rendre compte de l'impossibilité structurelle de la vie (humaine, animale) et de la surenchère normative européenne »<sup>210</sup>, écrit Anne Simon. De fait, le roman de Jean-Baptiste Del Amo, sous la forme d'une fresque généalogique s'étalant sur cinq générations, montre à quel point hommes et animaux sont mécanisés dans le système économique propre à l'élevage et comment des conditions de bien-être sont rendues tout à fait illusoires. Laurent Demanze explique que le style de l'écrivain est « hypernaturaliste »<sup>211</sup> et mêle, là aussi, précision scientifique et richesse lexicale : dans *Règne animal*, point de pathos, mais une observation aigüe des conditions de vie, de mort et de travail, où le corporel est au premier plan, où les notions d'hérédité et les tares qui vont de pair sont omniprésentes et paraissent irrémédiables.

Comme chez Zola, les longues descriptions sont extrêmement fréquentes dans l'écriture de Jean-Baptiste Del Amo, et elles sont généralement marquées par une absence d'empathie au profit d'un style non sans emphase parfois mais relativement cru, relativement peu contrebalancé par des dialogues. En outre, l'emploi de l'indicatif présent renforce l'aspect documentaire, comme si le lecteur voyait les choses en train de se produire ou comme si elles avaient un côté intemporel, anhistorique, ce qui peut donner une impression de voyeurisme par moments, ou en tout cas fait du lecteur un spectateur privilégié de ce qu'il se passe, puisqu'il est mis dans la confidence et entre, littéralement, dans l'intimité des personnages. L'aspect « cru », prosaïque, qui va jusqu'à l'obscène, passe notamment par l'importance du corps, mis au premier plan. L'auteur qualifie lui-même son écriture comme celle de la « physicalité » :

Ce qui m'intéressait en écrivant *Règne animal* était de montrer et d'illustrer une communauté du vivant et du sensible en approchant les personnages humains et animaux d'un même point

---

<sup>210</sup> SIMON, Anne. 2018. « Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel ». *Grief : revue sur les mondes du droit*, 141, p. 149

<sup>211</sup> Voir Laurent Demanze, *op. cit.*

de vue. Ne pouvant rentrer dans la psyché de l'animal – si ce n'est par une forme d'anthropomorphisme –, j'ai pensé que le langage corporel était le plus évident. C'est un langage que l'on sait avoir en commun : lorsque l'on parle de souffrance, on parle une langue commune. Qui plus est, c'est un livre qui décrit le milieu paysan, qui par nature est un milieu assez taiseux. Je voulais essayer de développer une écriture qui soit celle de la physicalité, de l'observation et de la sensation, bien plus qu'une écriture de la psychologie. Plus j'avance dans mes textes, plus je me désintéresse de la psychologie car je me suis aperçu que le geste pouvait en dire tout autant ; il permet aussi de créer de la poésie et de donner naissance à une langue singulière.<sup>212</sup>

L'insistance sur l'observation, sur ce que l'on peut voir plutôt que sur les pensées des différents personnages rappelle le naturalisme, qui est « un art de la monstration, qui ne s'embarrasse d'aucune pudeur »<sup>213</sup>. Zola, à travers la fresque en vingt romans de la famille Rougon-Macquart, entendait donner au roman un degré de scientificité, c'était un projet sociologique qui explorait l'hérédité et le déterminisme. Ce cycle est sous-tendu par une « référence de fond », c'est-à-dire Darwin, car « Zola lui emprunte sa conception de la société en montrant que l'ordre politique est semblable à l'ordre biologique puisqu'il met en présence une lutte permanente des faibles contre les forts »<sup>214</sup>. L'on voit ici l'empreinte de l'esthétique et de la conception de Zola sur l'œuvre de Jean-Baptiste Del Amo car cette lutte est constante dans son roman, à un double niveau qui est d'une part celui des hommes contre les animaux et d'autre part celui des hommes contre les hommes eux-mêmes (par exemple dans la rivalité entre Serge et Joël), mais aussi parce que les recherches de Darwin sont justement à la source même de ce qui a sans doute favorisé le développement de l'antispécisme – ou, du moins, la prise de conscience de ce que le spécisme existe et n'est pas plus justifiable que le racisme ou le sexisme. En effet, c'est en partie grâce à sa théorie de l'évolution que l'on peut comprendre que l'être humain est lui aussi un animal, qu'il n'y a pas de dichotomie nette entre espèces humaine et animales et que les animaux, en conséquence, ne peuvent logiquement être considérés comme inférieurs à l'homme, quelles que soient les différences entre nous.

Ainsi *Règne animal* peut être considéré comme une œuvre héritant directement du naturalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, et une des façons dont cela se manifeste dans ce roman est, comme je l'ai évoqué, l'importance accordé au corps, parfois aussi au corps malade, à la sexualité, et ce chez l'ensemble des personnages comme le montrent les extraits suivants :

---

<sup>212</sup> Voir l'interview de l'auteur par Victoria Ferracioli et Yasmine Belhadi pour Radar, *op. cit.*

<sup>213</sup> VAILLANT Alain, Jean-Pierre Bertrand, et Philippe Régner. 2006. *Histoire de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*. Rennes, France : Presses universitaires de Rennes, p. 457

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 466

Au printemps, [Éléonore] a vu l'accouplement des vipères aspics dans les anfractuosités des roches plates et feuilletées, l'enlacement pulsatile de leurs courbes, et il lui semble porter un nœud semblable, une force inconnue qui se fait jour en elle et se meut dans les tréfonds de son ventre. (p. 76)

Éléonore sent alors glisser quelque chose le long de sa cuisse et de son mollet. Elle soulève le bas détrempé de sa robe et voit le sang ruisseler, suivant un chemin tortueux sur le duvet invisible de sa peau blanche [...]. (p. 116)

[...] [Marcel] dévêt le paysan, l'installe près du feu, assis sur un tabouret dans le cantou, plonge un linge dans un baquet d'eau chaude puis savonne consciencieusement la peau malade et blême, masse d'une main les muscles atrophiés, les chairs exsangues, empoignant de l'autre l'angle aigu d'une épaule, d'un bras, d'une cheville. Ses bras de chemise sont relevés jusqu'aux coudes, la mousse grise essorée du gant coule pesamment sur la peau diaphane de ses poignets et le père s'abandonne, sans plus de pudeur pour son corps ravagé et confié à la sollicitude du garçon. [...] À mesure que le père s'éteint, ce corps, pareil à un vaisseau fantôme et qu'il n'habite plus que d'un souffle chancelant, semble désormais sanctifié. (p. 77)

Malgré ses dix-neuf ans, [Marcel] est déjà grave et silencieux, son pas est lourd et semble traîner un poids invisible. Le travail de la terre l'a transformé et, bien qu'il reste maigre, il est plus nerveux et les muscles saillent en plaques striées et tectoniques sur sa nuque, son dos, ses bras. Même ses mâchoires se sont élargies à force de serrer les dents aux travaux quotidiens. Les nerfs se tendent sous sa peau comme des drisses. (p. 140)

Les mains d'Élise, dont Henri se souvient des ongles courts, reposent sur son ventre arrondi par la grossesse. Il croit se rappeler un instant de tranquillité, au cœur de l'été, et même le poids de l'appareil photo entre ses mains, la pression de la lanière de cuir sur sa nuque, la moiteur de sa peau. (p. 265)

Les corps des animaux sont tout aussi présents, aussi se mêlent-ils par moments au corps humain :

Des nuées de mouches vrombissent alentour et le veau respire et contemple le monde clos et tamisé de l'étable, le visage de la veuve penchée sur lui, puis la tête de la vache qui se relève et lèche sa robe visqueuse. De la vulve ouverte et rouge s'écoule la poche placentaire. La veuve la jette dans un seau et l'emporte, serrée contre son ventre. Restée seule, Éléonore ramasse une poignée de foin et frotte le pelage du veau qui se lève brusquement sur ses pattes tremblantes

et, prenant les doigts de l'enfant pour le pis de la mère, engloutit sa main. Elle sent le palais chaud et ondulé, la langue douce et avide contre sa paume. (p. 138)

Les rats s'enhardissent, jaillissent sous leurs yeux depuis leurs recoins de pénombre, les narguent en filant sous leur nez – pelage gris, ventre pâle, queue fière. (p. 294)

[...] les petits cheveux qui frisent sur la nuque de Julie-Marie, une flaque boueuse bordée d'une enfilade de têtards. (p. 336)

« Qu'est-ce que tu t'es encore fait ? T'es tout plein de croûtes, de bleus, de bobos. Il faut couper tes ongles, tu griffes. [...] » (p. 336)

Joël porte son casque au pli du coude et l'air qu'il fend fait couler des larmes de ses yeux à ses tempes. De petits insectes se prennent aux poils roux de sa barbe. Il sent l'excitation, la peur qui lui serre le ventre et le fait saliver, ses testicules serrés et presque douloureux sous le tissu de ses jeans, écrasés contre le cuir de la selle et prêts à lui remonter dans le bide comme lorsqu'ils castrent les porcelets – *tu incisives d'un coup de lame, deux, trois centimètres, pas plus, tu presses pour sortir la couille, tu l'attrapes, le doigt en crochet, oui, comme ça, tu la crochètes et tu la tires au-dehors* –, avec cette inquiétude ficelée au corps que le scalpel pourrait glisser, l'instrument leur échapper des mains et venir se planter dans leurs bourses. (p. 367)

Outre le corps, omniprésent, les tares héréditaires prennent aussi une place considérable dans la narration. Cela n'épargne pas les animaux de l'élevage, comme le montre l'épisode en début de roman où une truie a mangé ses petits et où un personnage déclare qu'elle recommencera, car « c'est comme une tare, un vice... » (p. 28) ; plus loin, c'est lorsque le père d'Éléonore tombe malade que l'on voit que lui non plus n'échappe pas au déterminisme, il cherche « instinctivement à perpétuer les tares de sa race et celles de son sang » (p. 35) ; ou bien ce sont les femmes qui, durant la guerre, « regardent ceux restés au village [...] Il arrivera qu'elles les désirent, d'un désir brutal, oublieux de leur tare » (p. 160) ; quant à Éléonore, Puy-Larroque la soupçonne « d'avoir hérité de la folie de sa mère » (p. 224).

Non seulement y a-t-il donc une forme de néo-réalisme dans l'œuvre de Jean-Baptiste Del Amo, par le travail d'enquête et la fidélité à ce qui a vraiment lieu dans le secteur de l'agroalimentaire, à travers la description de certaines pratiques courantes, mais en plus l'auteur s'approprie le courant naturaliste tel que Zola l'envisageait pour aboutir à ce néo-naturalisme de l'ultra-contemporain, reprenant d'une part les codes hérités de l'auteur de *Germinal* (longues descriptions, détails pratiques

et corporels, abolition de la pudeur) et en suscitant de nouveaux d'autre part, par une langue très travaillée, un style marqué, poétique, où se lisent les enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle.

### 3.3. LES MOYENS NARRATIFS ET LINGUISTIQUES DE L'HÉTÉRODOXIE

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, un des enjeux stratégiques des systèmes spéiciste et carniste consiste à invisibiliser ou maintenir absents les animaux en tant qu'individus sentients. De ce fait, mettre au jour ce phénomène, à la fois en insistant sur cette absence insensée et en re-visibilisant les animaux, contribue à déconstruire ces systèmes – ce qui fait dès lors de cette visibilité un enjeu de l'antispécisme entendu au sens large, en somme d'un antispécisme pragmatique. C'est là que se situe ce qui est peut-être « l'essence » des littératures antispécistes, puisque, en réponse aux formes de censure et de propagande qui se jouent dans les médias principaux (par l'invisibilisation de la cause animale et de son intersectionnalité et par la criminalisation de ceux qui s'investissent dans ces luttes, en particulier environnementales et animales), la création littéraire peut devenir un biais d'information et de prise de conscience.

Les trois points abordés dans ce sous-chapitre préciseront les modalités que prennent en général ces déconstructions narratives et linguistiques de notre doxa et du système dans les littératures antispécistes réalistes, qui ont pour *topos* l'abattoir et/ou l'élevage, afin de montrer qu'il y a un dialogue implicite – voire inconscient – entre la théorie du référent absent de Carol J. Adams et ce genre de « fictions-documentaires » qui à la fois l'attestent et la déconstruisent, dans un triple mouvement : montrer la dichotomie humains/animaux et l'annihiler peu à peu ; montrer la réification et la mécanisation des non-humains et des humains dans une visée critique ; montrer la massification et le processus du double anonymat pour en dénoncer la cruauté – en somme, *montrer* pour susciter des questions, des doutes, qui sont le point de départ pour basculer de spécisme à antispécisme.

#### **3.3.1. *Dichotomie et invisibilisation***

Les quatre œuvres du corpus s'emparent différemment du problème de l'invisibilisation des animaux victimes du secteur agroalimentaire, mais les conclusions sont cependant similaires : cacher les animaux ne saurait suffire à les annuler en tant qu'individus sentients, tout comme la distinction nette entre animaux et humains, qui a notamment lieu linguistiquement, ne saurait abolir le fait irrémédiable que les humains sont bien une espèce animale parmi d'autres, ce qui ne leur enlève pas leurs spécificités. La déconstruction de la dichotomie passe souvent par l'insistance sur la sentience des animaux et sur leur existence en tant qu'individus propres, en même temps que la frontière entre humains et animaux se voit atténuée par certains usages lexicaux. Parfois aussi, cela tient à des comparaisons entre espèces, comme s'il y avait une sorte d'animalisation des humains

et d'humanisation des animaux – dans ce cas, l'on pourrait penser qu'il s'agit d'anthropomorphisme, mais ce reproche émane plus souvent de l'idéologie spéciste que d'une sorte d'hybridation véritablement problématique.

Chez Joseph Andras, alors que le narrateur décrit le trajet du camion dont vont bientôt s'échapper les deux animaux, il utilise deux expressions particulières : d'abord, il déclare que l'essentiel est dans « ce » que renfermait la remorque, « ce » étant ensuite « Une vache et son veau – ça vous fait deux personnes. » (p. 76). L'utilisation du mot « personne » pourrait être anodine, or elle est précisément antispéciste puisqu'elle permet d'envisager une forme d'égalité entre espèces. À cela s'ajoute une réflexion sur ce qui, justement, nous empêche sans doute de considérer les animaux comme des personnes, à savoir que « la conscience des bêtes résiste à notre examen – elle leur fait donc défaut », avant de poursuivre : « on peut jurer que Descartes était un con : la vache n'a rien d'une horloge, pas plus que son petit qui la suit quelques pas en arrière » (p. 77). Quelques pages plus loin, le narrateur reprend sa réflexion sur certains philosophes, citant Kant qui « a lancé que les bêtes comme elle n'ont nulle conscience d'elles-mêmes » et Hegel qui « a écrit que sa voix est vide de sens, [...] a dit qu'elle ne dit rien » (p. 80). Nier la sentience des animaux contribue à normaliser leur asservissement et donc à les invisibiliser en tant que victimes ; cela en fait également des êtres incomparables – et en conséquence inférieurs – à l'homme. Dès lors, la caractérisation littéraire des animaux en tant que « personnes » est un premier geste antispéciste. Mais Joseph Andras va plus loin : à propos de « l'amour » des éleveurs pour leurs animaux, il écrit : « Mais peut-être la bête n'avait-elle pas saisi la singularité de cet amour : on vous aime et puis, un jour, on vous conduit à l'abattoir de la ville avec votre gamin. » (p. 80). Ici, l'usage du mot « gamin » pourrait être une façon d'insister sur l'innocence des animaux, qui plus est des veaux, tués après quelques semaines ou quelques mois, mais aussi sur leur naïveté, qui les font ressembler à des enfants. Le narrateur est bien conscient que, pour maintenir les systèmes spéciste et carniste, il s'agit de *ne pas voir*, « car tout s'écroulerait – notre ordre, nos lois, nos grands mots » (p. 82) : ainsi, s'il y a parfois un « nous » entre animaux et humains, il disparaît aussitôt que « le ventre dit la faim » (p. 84) et, de manière générale, ce « nous » disparaît aussi quand sont près de poindre d'autres luttes nécessaires :

Quand la femme dit la chair qu'on profane. Quand l'esclave dit la chaleur du fouet. Nous, c'est un pronom de prospères. Un petit mot cher aux humanistes. On est universalistes quand on ne doute pas des dons de l'univers ; on est du monde entier quand on y est bien né. Nous, c'est pour ne rien dire du fond de l'affaire : qu'il n'est pas d'humanité mais ceux-là qui disent les ordres et ceux-là qui les entendent. Nous, c'est un mensonge gros comme tout. (p. 85)

Cet extrait montre l'hypocrisie derrière les mots, « nous » est une conjecture, c'est une illusion qui parvient à grand-peine à cacher les mécanismes de dichotomisation. Plus loin, les mots sont trompeurs à nouveau et ils effacent du monde ce que l'on ne veut pas voir :

Mille abattoirs, un monde au cœur même du monde. Tenu secret. Manœuvrant dans le silence. Ce monde fait tourner le monde mais il n'existe pas.

Au temps d'avant, le sang des bêtes ça dégueulait sur les trottoirs. On y souillait ses souliers, on entendait les cris des suppliciés. Mais la société avait dû en convenir : toute cette cruauté, toute cette saloperie, la société n'aime guère cela. On éloigna les tueries des villes et on effaça le mot tueries [...]. (p. 88)

La littérature, dès lors, a un devoir de « monstration ». L'on rencontre également ces idées chez Sylvain Tesson, bien que chez cet auteur il y ait une sorte de va-et-vient constant entre mise à distance et proximité. En effet, dans cette lettre assez courte, la première évocation des animaux est sonore : « Je ne veux plus entendre leurs cris. Je ne peux plus les supporter » (p. 36), puis plusieurs paragraphes s'écoulent avant que les animaux soient nommés, étant d'abord « ils », « leurs », des « cris » ou un « son » : « Ils vivent dans l'obscurité en permanence. Lorsqu'on fait glisser la porte à glissière, ils entendent le grincement et commencent à geindre. Leur plainte gonfle dans le noir. Elle fait comme un rempart qu'il faut forcer pour entrer. Quand ils sentent qu'on pénètre sur les rampes de grillage, ils ruent dans les cages, se cognent aux barres. » (p. 36). Une fois l'absence mise au jour, les animaux sont décrits comme ils sont vus dans le secteur de l'agroalimentaire, c'est-à-dire comme de la viande, de la marchandise, un produit, ce qui révèle le processus de mécanisation, comme nous le verrons dans le point suivant – en outre, l'atténuation voire l'annihilation de la dichotomie est souvent liée au fait de montrer que sont exploités comme des machines autant les hommes que les animaux. Mais avant cela, cette nouvelle permet aussi de montrer la différence de traitement entre espèces : de fait, le narrateur autodiégétique affirme plus tard que « le seul être [qu'il a] rendu heureux c'est [son] chien » (p. 43), et il explique en même temps que c'est d'abord son fils qui lui a parlé des cochons en tant qu'êtres sensibles. C'est un comportement tout-à-fait typique de ce qui se passe en réalité : alors que les animaux que l'on mange sont rendus absents, les animaux dits de compagnie sont privilégiés et c'est la curiosité des enfants qui interroge ces contradictions et les pointe du doigt.

La théorie du référent absent sous-tend également le roman de Gil Bartholeyns et c'est notamment Sully, le narrateur, qui la critique : « ce n'est pas de la viande [...] ce sont des animaux » (p. 94) ; puis l'incohérence de nos comportements à l'égard des animaux d'élevage et de compagnie est également invoquée :

Ils étaient choqués d'apprendre qu'une femme avait déplumé son perroquet à la main. Ils auraient pendu le gars qui avait enterré sa chienne vivante. Ils menaçaient de mort l'adolescent qui avait jeté son chat du deuxième étage, plusieurs fois, pour voir. Mais ils ne s'offusquaient pas que tant de vies soient ôtées tous les jours. (p. 317)

C'est ensuite le mot animal qui fait l'objet d'une réflexion qui met à mal la dichotomie, décrite comme un « schisme précurseur » :

Il se devait à tous ceux que le mot animal désignait si mal parce qu'il mélangeait tellement de façons d'être au monde et à soi, mais au moins il rendait solidaires tous ceux des appelés à subir la fureur insatiable du grand singe qui avait établi, sur ce mot, son schisme précurseur. (p. 321)

S'en suit un long passage sur l'invisibilisation des animaux, notamment par un biais linguistique que le narrateur qualifie de « masquage lexical » (p. 409) :

Les bêtes n'avaient pas été écartées parce que les habitants ne voulaient plus les entendre crier à l'échaudoir. Et plus tard leur sort n'aurait pas pu tomber sous le coup de la critique puisqu'elles n'entraient plus en ville que sous la forme de pièces de viande, d'abats et de graisses à faire des luminaires. L'oblitération des tueries pour des raisons sanitaires avait fait oublier et les bêtes et leur mort – mais cette mort avec le temps était devenue insupportable précisément parce qu'elle était désormais étrangère à tous. [...] Une série d'édulcorations étaient alors devenues nécessaires, et certaines ne dataient pas d'hier. Ce qu'on mangeait ne portait pas le nom de ce qui vivait, du porc plutôt que du cochon, de la cervelle plutôt que du cerveau, et il y avait plusieurs siècles que la *chair* était devenue de la *viande*, pas seulement par un fait exprès, ni seulement par une trop grande proximité avec *cher ami*, mais comme sous le coup d'une trouble nécessité. Les euphémismes sont toujours rois au pays de l'épouvante où roulent les ciels imbéciles. Alors, tout comme « évacuation » avait signifié déportation et que gazage se disait « traitement spécial », quand on disait « réformé » cela voulait dire abattu après usage. (pp. 408-409)

Enfin, dernier exemple de « fictionnalisation » du référent absent :

[...] aucun animal sur les produits carnés. Un fjord et un cabanon se profilaient sur les paquets de saumon d'élevage, une rivière verdoyante attrapait la lumière, mais personne en

vue. Seuls les œufs et les laitages affichaient leurs auteurs, une vache pâture paisiblement sur sa brique de lait. Au supermarché, tous les animaux d'embouche avaient la vie d'Ancien Régime. (p. 410)

On notera l'usage, comme chez Joseph Andras, du terme « personne » pour parler des animaux, ce qui permet de les reconsidérer en tant qu'individus et annule la dichotomie entre d'une part les humains, qui sont précisément des personnes, et d'autre part les animaux, qui ne sont pratiquement désignés comme personnes que dans la bouche des militants antispécistes. Ce terme avait été employé bien plus tôt dans le roman, ce qui crée ainsi un jeu d'écho qui renforce la vision non-spéciste suggérée :

Pour Sully, protéger les plus faibles, avoir de l'amitié pour ceux qui sentaient quand on leur frôlait la peau, les plumes, les écailles ou le pelage, et savaient d'une façon ou d'une autre que c'était eux qui étaient frôlés, cela faisait amplement l'affaire. Il n'éprouvait pas une dignité d'homme mais de personne, il ne tenait pas à cet homme qui tuait sans nécessité, et s'il était maltraité ce n'était pas en tant qu'humain qu'il se plaignait, fuyait ou se défendait, mais parce qu'il souffrait ou parce qu'il avait peur. Or, la liste de ces êtres-là, percevant leur existence ou éprouvant des états affectifs, était beaucoup plus longue que le pensait Voegelé.

À ce passage succède l'évocation de la Déclaration de Cambridge sur la conscience et, outre la conception pathocentriste que l'on pourrait y lire, l'on devine ici la référence au concept de « sentience » invoquée par les antispécistes et la réfutation de la dichotomie entre humains et animaux qui serait justifiée par la conscience des premiers, en un sens leur âme – demeure une sorte de dialogue implicite, donc, avec les théories de Descartes et d'autres et les découvertes scientifiques récentes qui les rendent caduques.

C'est toutefois dans *Règne animal* de Jean-Baptiste Del Amo que la mise à mal de la dichotomie par le rapprochement entre humains et animaux est non seulement la plus fréquente mais aussi la plus explicite. En effet, de nombreux éléments vont dans ce sens, à commencer par l'emploi du nom « la génitrice », qui ne rappelle que trop bien pareilles expressions, souvent péjoratives ou réductrices, pour qualifier, dans ce roman ou dans d'autres, tel animal comme étant « la Bête », ou « le boiteux » dans *180 jours* d'Isabelle Sorente. Ce n'est rien cependant comparé au nombre d'analogies entre humains et animaux qui, à force, abolissent la frontière entre un « eux » et un « nous », comme je l'ai déjà évoqué par rapport à l'importance du corps. Par exemple, Marcel, roux, est comparé à ce que l'on faisait aux porcelets de la même couleur à une époque : « Il y a longtemps,

quand un porcelet naissait avec le poil roux, on le noyait, sa robe dénonçant un dérèglement, une constitution vicieuse. Éléonore voit un signe dans la tignasse flamboyante de Marcel, sa peau trop pâle. » (p. 74). Puis, sans pudeur, on lit l'inquiétude du corps malade qui s'imagine en animal : « L'idée de se chier dessus, désespérément accroché aux barreaux d'un lit d'hôpital, pareil à une truie de réforme, à l'un de ces crevards qu'il leur faut achever d'un coup de pistolet d'abattage [...] » (p. 385), ou la peur de « mourir seul. Comme une bête » (p. 390), bien que « mourir comme une bête, c'est pourtant ce qu'il faudrait : elles le font sans bruit, sans drame et sans éclat » (p. 391). Aucun personnage n'y échappe, aussi Jérôme apporte-t-il à Julie-Marie « les bêtes qu'il débusque, chasse et capture, comme les chats ramènent les dépouilles de mulots et de rats des champs sur le pas de la porte de l'aïeule » (p. 408) ; Éléonore, elle, « passe en revue les tombes, celle du père, celles des bêtes ; elle les réarrange avec un soin égal » (p. 180). Les enfants, quant à eux, « viennent au monde comme le petit bétail, le temps de gratter un peu la poussière à la recherche d'une maigre pitance, puis de crever dans une triste solitude » (p. 143). Ailleurs, c'est un personnage qui « se refroque aussi vite qu'un serpent rabat sa langue » (p. 124). Enfin, il y a surtout, à quelques pages d'intervalle, ces deux scènes des accouchements à répétition de la génitrice, le premier étant une fausse couche et le second finissant en infanticide, où humains et animaux en viennent presque à se confondre :

Un matin d'octobre, alors qu'elle se trouve seule dans la soue et prodigue des soins à leur truie gestante, une douleur la fauche au milieu de l'enclos et elle tombe à genoux, sans même pousser un cri, sur le foin qu'elle vient de disperser au sol et dont la poussière pâle et parfumée s'élève encore en spirales. Les eaux inondent ses cuisses et ses bas. L'animal travaillé par sa propre gésine tourne et retourne autour d'elle en poussant de longues plaintes, son ventre énorme ballotté par la course, ses mamelles déjà gonflées de lait, les lèvres de sa vulve turgescente entrouvertes ; et c'est à genoux puis sur le flanc que la génitrice met bas, comme une chienne, comme une truie, pantelante, rubiconde, le front perlé de sueur. D'une main glissée entre ses cuisses, elle tâte la masse poisseuse qui la déchire. Elle enfonce ses doigts dans la fontanelle, extirpe l'avorton et le jette loin d'elle. Elle saisit d'une main le cordon bleuâtre qui l'attache et extrait de son ventre la poche placentaire qui tombe au sol avec un bruit d'éponge. Elle fixe le petit corps couvert de vernis caséeux, semblable à un ver jaunâtre, à la larve grise et mordorée d'un doryphore arrachée à la terre grasse et aux racines dont elle se repaît. (pp. 24-25)

[...] l'épouse est éveillée par un sentiment funeste. Elle s'assied au bord du lit, pose une main sur son ventre, le regard fébrile mais aveugle, sondant l'étrangeté de sa chair, les courants souterrains dont ce corps distancé semble sourdre et s'épancher sur le matelas, couler le long

de ses mollets et gouter sur le sol. Elle se lève, traverse la pièce en vacillant, passe dans la souillarde, referme la porte derrière elle et enfante dans cette même bassine où elle rince chaque semaine la semence translucide de l'époux, tandis qu'il ronfle dans la pièce attenante, derrière les parois du lit clos. La chose se fait vite, presque sans douleur, ou dans un unique élan, comme elle – son corps – se délesterait d'un poids, se déferait de ce fardeau immobile et silencieux qu'elle contemple, maintenant saisie par cet effroi qui annihile toute pensée, avant de se draper d'un châle, d'empoigner la bassine, de sortir dans la cour et de disparaître dans la nuit vers la soue où les porcs assoupis dorment sous les amoncellements de fourrage et de branches de noyers dont ils aménagent leur bauge. (pp. 32-33)

Ce mélange entre humains et non humains, cette quasi-continuité entre espèces suggérée par la description où d'une phrase à l'autre se mêlent « accouchement » et « mise bas » annule la dichotomie et renforce au contraire l'impression d'une violence normalisée et contagieuse. Cela s'ajoute à une présence animale extrêmement forte bien qu'elle ne soit, finalement, pas celle des animaux d'élevage, le roman procédant en un sens à une mise en abyme de la théorie du référent absent. Il y a donc le chat noir qui a trouvé refuge auprès d'Éléonore avant qu'elle n'« enserme la gorge de l'animal » (p. 97) ; au moment de l'enterrement du père, il y a sur le cercueil un crapaud et dans le ciel « le haut vol des mouettes » (p. 17) ; puis la mule d'un marchand est décrite

galeuse et rétive, conduite par un marchand ambulant qui en a tant fouetté la croupe qu'elle est toute pelée. Bientôt elle mourra en chemin, courbant l'échine en un profond soupir, et elle restera retenue debout sur ses jambes par les brancards, le harnais et le poids du chariot, tandis que le marchand continuera un instant de battre le cuir nu de sa croupe et de tempêter, avant de se décider à mettre un pied à terre pour constater que la langue de la bête traîne dans la poussière et que son gros œil glauque est à demi clos. Son vieux cœur aurait tout bonnement flanché, après vingt ans de labeur et plus de coups de schlague qu'aucune bête sur terre ne peut endurer. (p. 122)

Ce passage n'est pas sans rappeler l'idée de Charles Gide d'une classe de travailleurs oubliés que composent les animaux, ce que sous-entend également un autre passage : « La jument est inspectée, mais jugée trop vieille pour rejoindre les rangs de cavalerie ou finir à l'abattage. Déjà, la plupart des chevaux nés sur le sol de France ont versé leur sang sur le front, et les soldats montent des mustangs importés d'Amérique, des étalons tout juste débouffés et jetés sous le feu » (p. 182) ; une fois encore, à la souffrance animale s'ajoute celle des hommes. La présence des oiseaux est également considérable : « les jeunes corvidés encore auréolés de duvet s'aventurent hors des nids de branches enchevêtrés » (p. 133) ; « Des écureuils courent encore sur les branches dénudées, brèves

convulsions de fourrure rouge, à la recherche d'une dernière provision. Les oiseaux se perchent, ébouriffés, dans les buissons gris et froids. [...] Les migrateurs ordonnent leur grand ballet, s'unissent en une masse mouvante, orageuse [...] » (p. 177). Et, enfin, peu à peu les absents sortent de l'ombre, notamment dans une longue description (de la page 183 à 188, dont je propose ici deux extraits) lorsque les animaux élevés sont envoyés à la guerre :

Le bétail dont l'œil tournoie entre les planches vissées de la remorque est débarqué en gare d'Agen, puis chargé de force à nouveau, contraint par des cris, des coups et des cordes dans des wagons affrétés pour son transport, poussé sur des sols branlants et disjoints, grossièrement paillés, contre d'autres flancs pantelants, d'autres têtes assoiffées et écumantes. [...] Les bêtes se retrouvent livrées à elles seules dans la pénombre viciée de leur souffle et des déjections que la peur leur fait déverser sous elles [...]. À la gare suivante, les hommes remontent les quais, font coulisser les portes en gueulant, éventant des bouffées de vapeur acide. Ils rafraîchissent les bêtes au jet d'eau avant de faire monter dans les wagons de nouvelles têtes de bétail, d'autres chevaux ici, d'autres porcs là, soulevant un concert de cris et de ruades dans les parois. Les langues lèchent l'eau qui coule le long des planches ou sur les encolures. Une jeune génisse frappée à l'abdomen fait une fausse couche, délivrant un veau inachevé et aux os souples que les vaches pressées contre elle piétinent jusqu'à le liquéfier sur le sol à travers les interstices duquel défilent les madriers du chemin de fer. Puis la nuit tombe, plongeant les bêtes dans le seul murmure des rails, le roulis des bielles et le souffle de baleine de la locomotive. (pp. 183-184)

Mais cette réquisition des animaux, chevaux pour le front et vaches pour nourrir les soldats, s'achève par la prise de conscience d'un jeune homme chargé, avec d'autres, de l'abattage. On retrouve ici le *topos* de l'abattoir dans toute sa violence, comme on a pu l'observer chez Upton Sinclair, où la vision de l'horreur, chez Jean-Baptiste Del Amo, est soit indifférente aux yeux des soldats soit parfaitement insupportable :

Les deux vaches, le veau et les truies sont conduits sous les tentes de boucherie, sanglés par des cordes ou contenus par des planches, assommés, égorgés, trépanés parfois avant d'être saignés, puis dépecés et découpés. Il faut entraver la bête qui se débat en une dernière tentative de survie, puis la frapper à l'aide d'une massue, à de multiples reprises, jusqu'à dessouder les os de son crâne, réduire en bouillie le cerveau qui jaillit par l'oreille lorsque l'animal tombe sur le flanc et meurt en convulsant sur un lit de boyaux encore chauds. Les lames des hachoirs sont émoussées à force de découper les os et les tendons. Les couteaux ne tranchent plus les gorges ; alors, les bouchers les scient. Des agneaux hurlent le jour et la nuit durant tandis que

leurs mères sont attachées par les pattes, suspendues et éventrées vivantes. Le sac de leurs fressures frissonne dans la plaie, puis coule et tombe pesamment sur leur poitrail tandis qu'elles bêlent encore. Les bouchers et tous les hommes sont couverts d'excréments, de bile et de sang. Leurs yeux à eux aussi jaillissent sous un masque de boue. Ils en viennent à haïr les bêtes qui mettent si peu de bonne volonté à mourir. Ils les battent quand elles renâclent. Ils lardent leur croupe de coups de lame pour les faire avancer. Ils perdent leurs couteaux dans les plaies ouvertes, leurs tenailles sous des amas de tripes. Ils enfoncent leurs bras jusqu'aux coudes dans les ventres. Ils dérapent et se vautrent sur les abats. Le sang et la merde giclent souvent dans leurs rictus malades et même leurs blouses et la toile des tentes coagulent. Un garçon de vingt ans s'est effondré en pleurs. Il tient dans ses bras la dépouille d'un chevreau qu'il vient de pourfendre et qui posait sa tête contre son cou et lui suçait le lobe de l'oreille tandis qu'il le portait vers les tentes d'abattage. Quand, le soir venu, ils cherchent le sommeil, leur nuit intérieure est rouge. Le cri fantôme des bêtes résonne à leurs oreilles. Ils ont dans la bouche un goût de mort. Puis, le troupeau réduit de moitié peut être déplacé suivant le mouvement des divisions. Les hommes et les bêtes laissent alors derrière eux un paysage de boue et de désolation dans lequel errent les chiens faméliques et de petits charognards. (pp. 187-188)

Ce long passage sape l'absence des animaux avant qu'ils ne deviennent viande. En intégrant cette scène au moment de la guerre, l'on pourrait penser que Jean-Baptiste Del Amo leur rend à la fois hommage, et qu'il rappelle que la guerre, pour les hommes, aussi terrible fut-elle, est éphémère (bien que répétitive), là où le meurtre des animaux dans les abattoirs est quotidien.

### ***3.3.2. Réification et mécanisation***

Le deuxième moyen commun visant à déconstruire une vision spéciste des animaux non humains consiste à montrer à quel point ils sont totalisés dans le système actuel, dans le secteur agroalimentaire. Souvent, cela donne lieu à une critique implicite ou explicite de la théorie de Descartes et de l'animal-machine et, par extension, sont données à voir également les conditions de travail des employés à leur tour mécanisés. En somme, en s'immisçant dans l'élevage ou à l'abattoir, ces fictions révèlent combien l'organisation millimétrée confirme l'idée de convergence des oppressions et donc des luttes, puisque, pour les humains comme pour les animaux – mais il en va de même pour la nature en général – la vie n'a plus une valeur intrinsèque mais seulement marchande. Encore une fois, c'est la visibilisation de ces phénomènes qui fonde les littératures antispécistes, en racontant aux lecteurs l'insupportable « mathématisation du vivant », pour reprendre le terme d'Anne Simon.

Tout d'abord, ce sont surtout les animaux qui sont décrits en tant que machines. Dans le roman de Gil Bartholeyns, la réification est omniprésente et tient surtout à une logique du chiffre et à une

surenchère de normes. La large place accordée à ces chiffres et à ces normes, visible dès le titre, *Deux kilos deux*, devient alors l'imitation par la littérature de l'impossibilité à prendre en compte le moindre « bien-être animal » quand de telles logiques dominent le secteur agroalimentaire. Cela commence par le paradoxe de la position de Sully, le personnage principal : végétarien, il a étudié la médecine vétérinaire pour aider les animaux et se retrouve finalement à inspecter des élevages où, de toute évidence, l'animal ne vit jamais dans les conditions naturelles et nécessaires à son bien-être mental et physique mais où, en réalité, l'illusoire « bien-être » concerne moins l'animal en tant que tel que sa chair en tant qu'elle doit devenir viande de qualité. De fait, Sully est « chargé de valider l'autocontrôle d'une série de fermes usines, principalement des élevages de truies gestantes. Il [n'a] pas à dire si les animaux en pension complète [sont] bien traités mais seulement à vérifier si les normes minimales, censées assurer leur bien-vivre, [sont] respectées. » (p. 71). De là découle inévitablement la mécanisation des animaux, qui ont été « désanimalisés, tournés en machines thermodynamiques susceptibles d'optimisation jusqu'à une limite fixée en termes de bombe sanitaire » (p. 158) – ce qui fait dire au narrateur qu'ils sont dès lors « les plus à plaindre » (p. 158). La réification est telle que les animaux d'élevage sont dénaturés : comme l'explique Jean-Luc Guichet,

cette exploitation est extrêmement rationalisée par sa structure d'encadrement et d'organisation scientifique, technique, commerciale et publicitaire. [...]

Ce caractère nouveau de totalisation engage donc la condition même de l'animal. Ce dernier n'est plus affecté seulement pour la mort ou par des usages contraignants [...] mais dans sa vie comme totalité. Dans sa permanence et ses rythmes, cette vie est réglée par un calcul du rendement permettant de l'exploiter de façon maximale en estimant au plus juste ses conditions : espace vital, alimentation calibrée, ajustement minimal (au mieux) aux bases comportementales de l'espèce, reproduction artificielle, etc. [...] Cette violence qu'on peut donc appeler « carentielle » (c'est-à-dire liée au manque des conditions d'existence propres à l'espèce), sorte de violence par omission autant que par oppression, induit une douleur non plus événementielle mais existentielle, une douleur étrange et fantomatique, une sorte de douleur sans douleur malaisément repérable comme telle.

Par-là, a été atteint un nouveau stade : celui d'un processus de « désanimalisation de l'animal » [...] l'animal devient réellement animal-machine, ce qui prend un caractère d'inacceptabilité morale nouveau : l'animal « dénaturé » est devenu artificiel, son corps médicalement assisté (vaccins, hormones, etc.) est soumis à un véritable biopouvoir, et il ressemble de plus en plus à un produit vivant.<sup>215</sup>

---

<sup>215</sup> GUICHET J.-L., *op. cit.*, pp. 185-186

C'est exactement ce que permet de mettre au jour le roman de Gil Bartholeyns, notamment dans l'extrait suivant :

En ramenant à lui la pile de courrier, Frederik avait une certitude : à partir de maintenant la santé de ses animaux déclinerait à la vitesse grand V et avec elle leur aspect final. Les poulets difformes, atteints de dermatites ulcéreuses, filaient à la découpe. La prise de poids, si précieuse, était à présent le principal écueil. Les cœurs allaient lâcher. Les poumons ne suivraient plus. Les désordres osseux et musculaires sauteraient bientôt aux yeux. À situation extrême, pensées inédites : Frederik se dit que ses poulets n'étaient pas faits pour arriver à l'âge adulte. [...] Ses poulets étaient incapables de vivre décemment au-delà du terme auquel ils avaient été programmés pour mourir. (p. 167)

La souffrance et la réification des animaux n'épargnent pas, comme nous l'avons déjà évoqué, les humains eux-mêmes : Sully est décrit comme un « bon machiniste » mais semble aussi résigné car conscient de ne pas pouvoir changer grand-chose au système : « Les animaux étaient seulement des organismes malades, secourus, euthanasiés, aimés comme on aime son lit et tristes comme une chanson est triste. Et il n'y pouvait pas grand-chose, comme il allait le constater en entrant sur le marché du travail. » (p. 66) ; quant à Frederik, directeur de l'élevage visé par la plainte, il est surtout atteint par le biais de son épouse malade :

Le lien entre l'état de santé de Suzanne et les milliers d'heures qu'elle avait passées dans les champs, assise à l'avant du pulvérisateur ou à désherber manuellement les plants, respirant les foins et manipulant les produits, ne pouvait être établi. Les médecins dissuadaient Frederik du contraire, mais cela ne faisait aucun doute pour lui [...]. (pp. 134-135)

Frederik, de surcroît, se trouve sur une liste de pollueurs, ce qui signifie beaucoup pour lui « sauf faire son métier. Il passait son temps à demander des autorisations, des dérogations, à modifier ses installations pour satisfaire aux *meilleures techniques disponibles* » (p. 145), si bien qu'il devient lui aussi, à force, un automate. L'abondance de normes qui ne servent de toute façon ni les animaux ni l'environnement mécanise les hommes et, de surcroît, aggrave l'absence d'empathie et de considération pour les animaux. En revanche, dans le cas des employés d'abattoir, il suffit que l'un d'eux comprenne ce qu'il est véritablement en train de faire, c'est-à-dire suspendre « les animaux têtes en bas aux étriers métalliques, vingt par minute, en les voyant plonger jusqu'au cou dans le bain électrifié avant d'être décapités à la scie circulaire » (p. 336), pour que la théorie du référent

absent se renverse, que la mécanisation ne soit plus possible. C'est ce qui est arrivé à José, le lanceur d'alerte du roman :

De temps en temps, un gars hurlait tout seul dans le boucan de la chaîne. José avait fini par se débrancher. Au moment d'enfiler le tablier, la charlotte intégrale et ses bouchons d'oreille, il s'absentait de soi. Il se répétait que ce n'était pas lui. Ne pense pas à ce que tu fais. Ne pense pas non plus à autre chose. Ne pense à rien. Tu n'es pas là. Tu ramènes la paye pour le mazout, les traites de la maison et la bagnole, c'est tout. (p. 336)

Dans *Deux kilos deux*, les descriptions de la condition animale, y compris humaine, à travers la mathématisation et l'omniprésence des chiffres, renvoie également au concept de non-lieu de Marc Augé<sup>216</sup> et à celui d'hétérotopie de Foucault<sup>217</sup>. En effet, ce dernier définit cet « espace autre » à l'aide de différents principes qui sont tous applicables à l'abattoir<sup>218</sup> mais aussi à l'élevage intensif, tandis qu'Augé explique que le non-lieu ne peut se définir « ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique »<sup>219</sup> et est un espace interchangeable. L'élevage tel que décrit dans le roman de Gil Bartholeyns est donc un non-lieu car hommes et animaux y sont mécanisés, ces derniers étant même dénaturalisés, et les hommes qui y travaillent sont coupés de toute relation à cause de cette même mécanisation qui les fait agir comme des automates. L'élevage intensif n'est pas non plus historique en tant que lieu et ressemble à des milliers d'autres élevages : « tout ce qui s'y passe est supprimé de la conscience collective, l'industrie de la viande s'efforce à ne pas rappeler ses méthodes impitoyables et sanglantes aux consommateurs. »<sup>220</sup> L'analyse de ce lieu comme non-lieu permet d'en montrer en même temps tout le non-sens et, par conséquent, fait de ce *topos* un moyen en lui-même pour questionner nos habitudes, notre système. En outre, l'élevage Voegele SA s'avère également être une hétérotopie car il fait résonner plusieurs éléments de ce concept : le découpage du temps (en lien avec l'hétérochronie), les rites qui doivent s'accomplir pour entrer ou sortir de ces lieux, la fonction supposée indispensable à la société, et l'analogie avec le miroir. En effet, l'hétérochronie se manifeste déjà dans la mathématisation de la vie des animaux, à la fois dans leurs conditions d'existence millimétrées et dans « ce » qu'ils sont devenus, c'est-à-dire des produits dont la durée de vie a été calculée sur la base du rendement, rendant impossible toute position dans l'espace et dans le temps. Les rites existent également puisque Sully, par exemple, peut entrer dans

---

<sup>216</sup> AUGÉ, Marc. 2015. *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, France : Éditions du Seuil

<sup>217</sup> Voir FOUCAULT M., *op. cit.*

<sup>218</sup> C'est ce que démontre Hannah Cornelus dans son article « Les animaux pris “dans les parallélépipèdes” de notre hypermodernité ».

<sup>219</sup> AUGÉ M., *op. cit.*, p. 100

<sup>220</sup> CORNELUS H., « Les animaux pris “dans les parallélépipèdes” de notre hypermodernité », *ibid.*, p. 194

l'élevage car il est inspecteur, mais pénétrer dans ce lieu tout comme dans l'abattoir relève de l'exploit pour toute personne qui y est extérieure, et les employés eux-mêmes doivent suivre des processus de désinfection avant de pouvoir y entrer ou en sortir. Qui plus est, les animaux ne sortent jamais de l'élevage non plus, si ce n'est pour entrer dans un autre non-lieu, dans une autre hétérotopie, l'abattoir. Malgré tout, l'élevage, et *a fortiori* Voegele SA dans le roman, est encore considéré comme un endroit nécessaire pour le bon fonctionnement de la société afin de nourrir l'humanité de viande – mais cela suppose une conception carniste, on ne peut donc pas dire que l'élevage est véritablement indispensable. Néanmoins, le carnisme étant l'idéologie majoritaire, l'élevage répond en ce sens à ce principe de l'hétérotopie. Enfin, l'élevage correspond aussi à une comparaison avec le miroir, puisque ce lieu peut renvoyer à l'homme sa propre image : il a mécanisé et s'est mécanisé, il a asservi et s'est asservi.

Mécanisation et réification sont tout aussi présentes dans le roman de Jean-Baptiste Del Amo. Par exemple, lorsque Marcel doit partir sur le front, c'est aux animaux qu'il songe pour se convaincre que tuer des hommes n'est rien, que ce n'est pas pire que ce qu'il a l'habitude de faire à la ferme : « Lorsqu'un tirailleur allemand se montre à découvert devant lui, Marcel le met en joue. Il pense : *c'est comme une bête, c'est rien d'autre qu'une bête*. Puis il tire. » (p. 233-234). On pourrait dire qu'il y a animalisation de l'homme, ou plutôt « bêtaillisation », mais cela serait une manière spéciste de voir le monde, car c'est le carnisme qui rend les animaux comestibles pour l'homme et la réification qui facilite le fait de les tuer. Ainsi, l'homme à abattre à la guerre, vu comme une bête par Marcel, est réifié par le biais de l'animal lui-même, auparavant, réifié. Mais ces phénomènes sont surtout présents dans la troisième partie du roman, intitulée « La harde (1981) », dans laquelle la ferme familiale est devenue élevage intensif et où l'on suit le quotidien parsemé de violence et de souffrance de Henri, ses deux fils et leurs enfants (qui sont, pour rappel, les arrière-petits-enfants d'Éléonore). Cette partie comporte pléthore de descriptions qui montrent que l'animal-machine de Descartes est devenu réalité. C'est à ce moment que l'on découvre La Bête, reproducteur le plus important de l'élevage : la mère de ce cochon est décrite comme « une si bonne machine à viande, conforme, fiable, performante » remerciée d'« avoir engendré La Bête, ce verrat à nul autre pareil » (p. 311). D'ailleurs, si Henri se laisse aller à quelque réflexion lorsqu'il demande à son fils Serge s'il a déjà remarqué que la pupille des cochons reflète le visage des humains, Serge préfère s'abstenir de répondre :

Henri n'est d'ordinaire pas enclin à professer ce genre de fadaïses. Une bête est une bête et un porc bien moins qu'une bête. C'est ce que son père lui a appris et ce que la porcherie lui confirme chaque jour. Ce cochon qu'ils veillent, gavent, torchent et branlent peut bien les

regarder de tout son mépris d'empereur lubrique et oisif, il finira à l'abattage comme tous les porcs de réforme dès lors qu'un de ses rejetons aura pris sa place et que sa semence sera tarie.  
(p. 314)

Puisque les animaux sont considérés comme la viande qu'ils deviendront, leurs corps, quand ils sont encore en vie, sont comme des objets que l'on entasse et qu'il faut prendre soin seulement de ne pas trop abîmer, mais surtout d'exploiter autant que faire se peut, ce qui entraîne, comme le montrait également Gil Bartholeyns, un calcul constant :

Les enclos répétés sur les deux mille mètres carrés de la porcherie mesurent deux mètres sur trois et hébergent chacun cinq à sept porcs qui chient et se vautrent dans leurs déjections.

Les truies prêtes à mettre bas sont logées dans d'étroites stalles, sur des caillebotis, fermement sanglées pour limiter leurs mouvements et éviter qu'elles n'écrasent leur progéniture. (p. 342)

Mais peu à peu Serge semble prendre conscience que les choses lui échappent, que l'élevage, devenu trop grand, devenu lui-même trop mécanique, le dépassera bientôt, surtout lorsqu'il observe La Bête, symbole de l'animal créé de toutes pièces comme on crée une voiture, qui n'a plus d'animal qu'une chair meurtrie :

*Un porc, ça se mate. N'oublie jamais de leur montrer que t'es le patron.*

Serge songe que l'élevage couve tous les feux de l'enfer, menaçant de jaillir comme d'un Vésuve, de les ensevelir s'ils cessaient de le purger ou de l'alimenter. La porcherie est ainsi faite que ses limites ne peuvent contenir ce qu'il lui faut pourtant assimiler et régurgiter sans cesse.  
[...]

Il ne peut s'empêcher de penser que La Bête, considéré par le père comme le signe éminent de la réussite de l'élevage, est en réalité le point de son achoppement. Comme cet animal, la porcherie n'est-elle pas devenue plus grande qu'eux ? La contrôlent-ils encore, la dominent-ils véritablement ? Henri, obsédé par ce verrat, parle désormais de refondre l'élevage, de réorganiser les bandes de porcs, d'élever de nouveaux bâtiments, de placer plus de bêtes sur caillebotis, de séparer la gestation de la maternité, tout ça pour gagner sans cesse en efficacité, en productivité... (pp. 317-318)

D'ailleurs, son frère Joël a tout l'air de s'interroger lui aussi car

cette impassibilité, cette indifférence durement acquise à l'égard des bêtes, n'est cependant jamais parvenue à estomper chez [lui] le sentiment d'une aversion confuse, face à laquelle les mots se dérobent, l'impression – la certitude, à mesure qu'il grandissait – d'une anomalie : celle de l'élevage au cœur même d'un dérèglement bien plus vaste et qui échappe à son entendement, quelque chose d'un mécanisme grippé, fou, par essence incontrôlable, et dont le roulement désaxé les broie, débordant sur leurs vies et au-delà de leurs frontières ; la porcherie comme berceau de leur barbarie et de celle du monde. (pp. 348-349)

Cet extrait laisse peu de place à l'ambiguïté : le narrateur met ici en lumière le fait que la violence de l'élevage est à la fois cause et conséquence d'une violence plus vaste qui va à l'encontre de l'homme lui-même, qui s'est laissé emporter par le chiffre, par une quête de capital qui a réifié les animaux pour en tirer plus de profit, et qui s'est propagée sur l'humain à son tour. Dans une analogie avec la guerre, le narrateur parle de « petites armes de guerre » que sont les « jet à haute pression, Cresyl, désinfectant pour les truies, désinfectant pour les plaies, vermifuges, vaccin contre la grippe, vaccin contre la parvovirose, vaccin contre le syndrome dysgénésique et respiratoire porcin [...] » (p. 344) nécessaires pour « pallier [les] carences et [les] déficiences volontairement créées de la main de l'homme » (p. 344), homme qui a « modelé les porcs selon [son] bon vouloir » et a « usiné des bêtes débiles [...], fabriqué des êtres énormes et fragiles à la fois, et qui n'ont même pas de vie sinon les cent quatre-vingt-deux jours passés à végéter dans la pénombre de la porcherie, un cœur et des poumons dans le seul but de battre et d'oxygéner leur sang afin de produire toujours plus de viande maigre propre à la consommation » (p. 344). Les animaux ont été sélectionnés, modifiés, sont devenus des sortes d'OGM sur pattes, et là aussi le vocabulaire joue un rôle-clé : « Henri préfère dire *optimisés* » (p. 343). Ce passage témoigne des habitudes langagières stratégiques pour minimiser le conditionnement des animaux et le style de Jean-Baptiste Del Amo, notamment par l'usage de l'italique, permet de questionner ce que cachent ces expressions.

Enfin, comme chez Gil Bartholeyns, on retrouve l'idée du travail de l'homme comme automate, notamment à cause de la complexité des normes et de tout ce qui ressort de l'administratif. Dans *Règne animal*, le travail justifie l'existence : « les tâches qui incombaient au père, à travers lesquelles se justifiait son existence » (p. 72), pourtant il déshumanise l'homme qui doit s'habituer au travail, quel qu'il soit, même s'il signifie mécaniser les animaux et par-là se mécaniser soi-même : « Faut abrégé ses souffrances. On s'y habitue, tu verras. » (p. 325). En réalité, l'éleveur est moins celui qui doit s'occuper des animaux que contrôler une structure devenue industrielle et hyper-productrice de viande, où les pandémies sont légion : « tout, dans le monde clos et puant de la porcherie, n'est qu'une immense infection patiemment contenue et contrôlée par les hommes » (p. 343). Les bras de l'homme, qui se robotise, deviennent ses outils, prolongement hybride du corps

des animaux et des humains, « prolongement du couteau fondu dans l'avant-bras épais et velu du père, dans son biceps veineux, la paume sèche et implacable à laquelle ils n'ont d'autre choix que de se soumettre » (p. 347), et la ferme où ils habitent n'a plus rien d'un foyer tant l'élevage s'est étendu et à cause des bâtiments qu'il « faut désormais rénover, moderniser, mettre sans cesse aux normes » (p. 316). En somme, ici aussi, l'élevage est devenue une hétérotopie et un non-lieu, selon les critères énoncés dans le cas du roman *Deux kilos deux*.

Chez Sylvain Tesson et Joseph Andras, les processus de réification et mécanisation sont moins souvent évoqués mais suscitent bien une réflexion sur les conditions animale et humaine. Dans *Ainsi nous leur faisons la guerre*, cela passe surtout par l'importance du langage : « [...] il est paysan. Agriculteur, dit-on depuis que l'on s'entasse sous la lumière blanche des bureaux » (p. 73), aussi l'éleveur n'a-t-il « jamais fait le compte des heures » (p. 81). De plus, la question de l'habitude est également abordée et l'on sait combien elle est importante pour l'idéologie spéciste et carniste : à propos de la vache échappée et tuée par la police, le narrateur rappelle « qu'elle aurait été suspendue par l'une des pattes arrière à la chaîne d'abattage, la tête dans le vide, par un type qui doit nourrir ses gosses et boit pour oublier qu'il doit les nourrir de la sorte – et puis on s'habitue, on s'habitue à tout, on ne fait bientôt plus rien que faire, on fait du soixante vaches à l'heure, on fait du quatre-vingt-dix veaux à l'heure » (p. 83), à quoi suit une nouvelle réflexion linguistique, « un autre type qu'on appelle opérateur, c'est un mot comme un autre, opérateur, ça ne sent pas la barbaque au moins » (p. 83) puis encore « ce qui aurait pris le nom de carcasse ». Cet extrait présente les trois moyens narratifs et linguistiques de l'hétérodoxie que j'analyse ici, puisqu'il met en lumière à la fois l'absence de l'animal, la réification et la massification, mais j'y reviendrai dans le point 3.3.3. En outre, « l'amour » des éleveurs est décrit comme « une immense machine, c'est un monde entier qui tourne de la sorte : un monde secret au cœur même du monde. Des carcasses pareilles à celle qu'elle aurait dû devenir, il en produit sans avarice, ce monde. Deux ? Trois ? Trois, c'est ça, trois millions d'âmes chaque jour à l'abattoir » (p. 84). Il en va de même dans la nouvelle *Les Porcs*, où les animaux « vivent dans l'obscurité en permanence » et crient, sauf que c'est « un son que la loi de la nature interdit » (p. 36). La mécanisation est attestée par la phrase suivante, « la campagne s'était trouvé de nouveaux chefs, des types qui la réorganisaient dans leurs bureaux » (p. 37), ce qui dénonce en même temps le fait que l'élevage actuel n'a plus rien de naturel. Les animaux eux-mêmes sont là parce qu'il « faut transformer le fourrage en viande », alors « les cochons [sont] des usines » (p. 37). Le narrateur avoue que, lorsqu'on lui livrait les sacs de granulés, « [il voyait] des jambons » (p. 38) :

Nous avions du respect pour ces sacs : ils représentaient de la viande. Nous avions de la considération pour la viande : elle représentait de l'argent. Nous avons oublié qu'au milieu il y avait les bêtes. Nous les avons annulées. Et c'est pour cela que nous les avons privées de lumière. (p. 38)

Là aussi le narrateur explique comment les animaux destinés à la boucherie ont été désanimalisés grâce, ou plutôt à cause de la zootechnie et en dépit du bien-être, car

Chaque innovation a son inconvénient, mais chaque inconvénient sa réponse. L'immobilité rendait fous les cochons ? Je les shootais aux antidépresseurs. L'ammoniac du lisier leur infectait les poumons ? Je mélangeais des antibiotiques à leur ration. Il n'y avait rien qui n'eût sa solution. Et ce qui n'avait pas de solution n'était pas vraiment un problème. (p. 38)

S'en suit un passage qui montre, une fois encore, les calculs qui ont mené les animaux à vivre de la sorte dans les élevages, à y vivre de façon mécanisée, comme s'il s'agissait d'objets à construire au fur et à mesure, en suivant des consignes précises. À partir de là, les animaux non seulement ne sont plus des animaux, mais ils sont en outre dépourvus d'une existence en tant qu'individu propre : de la massification découle le problème du double anonymat.

### **3.3.3. Massification et double anonymat**

Un des éléments permettant de tuer chaque jour trois millions d'animaux dans les abattoirs rien qu'en France consiste à les voir, outre comme des machines, comme une masse compacte, chaque animal étant dès lors la partie d'un tout. L'individualisation rend *a priori* impossible l'acte de tuer, ou en tout cas bien plus complexe et plus à même de susciter une interrogation, comme l'illustre *180 jours* d'Isabelle Sorente où les cochons, une fois nommés, peuvent à nouveau être considérés comme des individus à part entière, ce qui fait éclore la responsabilité des employés d'élevages et d'abattoirs. Mais le concept de responsabilité lui-même est difficilement envisageable puisqu'il y a une forme de massification au niveau humain également, par la division des tâches, sur le mode de l'usine d'assemblage ou plutôt de désassemblage dans le cas des abattoirs. Ainsi, il n'y a pas un employé en particulier qui puisse se sentir pleinement coupable de la mort advenue ou prochaine de l'animal, puisque les hommes sont, tout comme les animaux, pris dans un système qui les dépasse et les englobe, voire les engloutit. C'est le processus du double anonymat : un employé lambda assemble (« élève ») ou désassemble (tue) un animal lambda, sans que l'un ou l'autre ne puisse jamais être formellement identifié autrement que comme rouage d'une machine.

Les extraits des quatre œuvres du corpus jusqu'ici évoqués ont pour certains déjà illustré ce processus, notamment dans *Règne animal*, lorsque les deux fils de Henri, Serge et Joël, songent à ce qu'est devenue la ferme et se demandent si elle n'est pas en train d'outrepasser les limites de ce qu'ils peuvent contrôler, de faire d'eux des automates. Toutefois, Jean-Baptiste Del Amo ainsi que Joseph Andras prennent le contre-pied du processus d'anonymisation : chez eux, si l'on observe bien la massification des animaux, un des sujets importants est cependant la fuite d'un animal, qui fait tout l'objet du récit chez Andras et clôt le roman chez Del Amo. Comment interpréter cette fuite ? Si divers points de vue semblent possibles, je développerai ici l'interprétation qui va dans le sens d'une analyse antispéciste (qui plus est, inscrite dans les *vegan studies*). En effet, chez les deux auteurs, la fuite de La Bête et la fuite de la vache sont les moments d'une ré-individualisation : ces deux animaux cessent alors d'exister en tant que rouages de la machine Élevage, et commencent à exister pour eux-mêmes. Leur vie (certes, littéraire) perd sa valeur marchande pour se redonner une valeur intrinsèque, qui les fait l'un et l'autre se battre pour rester vivant – ce qui sera un échec pour la vache de Joseph Andras, qui, pour rappel, a réellement existé. Cette ré-individualisation, processus inverse de la massification et donc déconstruction, est aussi ce qui permet la ré-animalisation : en un sens, la fuite apparaît comme la seule voie possible pour échapper au système carniste et spéciste. Si elles ne s'échappent pas, leur mort est inéluctable (à moins que des militants entrent dans l'élevage, ce qui n'est pas impossible mais demeure improbable étant donné le nombre d'animaux élevés). En d'autres termes, si ces animaux veulent avoir quelque dignité, ils doivent s'enfuir... l'élevage ne doit plus avoir de place dans leur vie. Cette fuite comme seule vie possible semble faire écho aux arguments abolitionnistes des militants antispécistes et, par-là, devient le symbole d'une fin nécessaire de l'élevage : si l'on entend promettre une vie décente aux animaux, ça ne peut être possible dans un système qui fait naître ces mêmes animaux à seule fin de s'en servir, quelles que soient leurs conditions de vie.

Dans *Règne animal*, c'est Joël qui découvre la fugue de La Bête, ce qui provoque aussitôt l'obsession de Henri qui ne pense plus qu'à la récupérer. Les fouilles commencent alors, père et fils parcourent la campagne alentour, en vain, malgré les signes qu'ils découvrent et laissent présager que La Bête est passée par là : « Le père et le fils n'ont jamais rien vu de semblable : il semble qu'une harde a traversé la parcelle de maïs. [...] "C'est lui", dit Henri » (p. 361). Des tours de ronde sont organisés autour de la propriété, avec les chiens, et la quête est aussi ce qui permet aux hommes un début de remise en question et met en suspens leur quasi-robotisation :

Serge ne peut pas dire que cet animal ait une quelconque intelligence – considérer que les porcs puissent éprouver autre chose que des sensations lui répugne –, mais pour être parvenu à échapper aux meutes de chiens, aux chasseurs, aux marcheurs du chemin de Saint-Jacques-

de-Compostelle et à l'attention des habitants, il faut bien qu'il ait au moins pu compter sur un solide instinct... (p. 382)

La disparition de La Bête bouleverse surtout Henri et interroge ce qu'est devenue la ferme par la prise de conscience des rouages intenable qui la font fonctionner et, à force, la violence initiale, devenue mécanique, a abouti à un système que les fils arrivent enfin à voir dans tout son aspect malsain, comme si l'obligation qu'ils avaient de faire perdurer l'élevage de père en fils était arrivée au point mort, une fois que la production n'était plus animée par quelque sens mais par la nécessité toujours plus grande de rendement et la seule logique productiviste :

La ferme, l'élevage [...] comment tout cela pourrait-il continuer sans Henri, sans ce père même vieux, laminé par la maladie, hanté par sa folie, ne tenant plus sur ses deux jambes que porté par sa si vieille colère, sa si ancienne souffrance, à cet instant toutes vouées à retrouver La Bête ? (p. 395)

Car c'est bien l'agrandissement constant de l'élevage et la perte de sens qui ont progressivement mené le patriarcat à la folie, décolorant peu à peu sur les fils, avant que Serge avoue que c'est lui qui a laissé ouverte la porte de la verraterie, ce qui a permis à La Bête de s'enfuir. Le fait que cette fuite soit due au geste délibéré de Serge peut illustrer l'idée que la libération des animaux sera aussi celle des hommes : en laissant fuir l'animal, le fermier se libère lui-même d'un poids, le poids de l'hérédité, de l'habitude, de la violence inhérente aux élevages intensifs.

Le roman se clôt d'ailleurs sur les jours de liberté de La Bête, comme symbole d'un espoir possible. C'est d'abord le moment où l'animal parvient à s'extirper de l'élevage qui est décrit, puis ses premiers pas le menant loin de la ferme :

*La Bête redouble de puissance, se débat et dessoude des piliers le pan de grille qui vibre en s'y rabattant violemment lorsque le porc se dégage. Ivre de douleur, il galope jusqu'au milieu d'un pré en friche. Il n'a jamais couru. Il découvre sa masse et la force qu'il lui faut mobiliser pour la déplacer. (p. 485)*

Cette fuite autorise l'animal à redevenir un individu, à découvrir des instincts, des capacités et un naturel curieux qu'il pouvait à peine deviner avoir en lui lorsqu'il vivait dans l'élevage :

*Il ratisse le sous-bois à la recherche des racines dont il se repaît. Lui qui n'a jamais fait de nid dans l'espace exigü de l'enclos de la porcherie ramasse à pleine gueule les feuilles mortes et les mousses sèches au pied des arbres [...]. Il les entasse dans le creux préparé par ses soins jusqu'à former un enchevêtrement sous lequel il se glisse*

*et s'allonge. Là, dans la pénombre réconfortante, il repose ses muscles fourbus et prête l'oreille aux craquements de la forêt, au cri de la fouine, au chant de la bulotte.*

*[...] Des images lui reviennent, surgies d'une mémoire atavique : des plaines fourragères et sauvages, des souilles établies dans les fougères, au cœur de forêts primitives, des rivières indomptables aux flots desquelles il s'abreuve, des meutes de loups qui menacent, une harde innombrable, dont il fait partie, et avec laquelle il chemine. Puis, se superposent les voix des hommes, les encouragements et les cris, les coups assenés sur le groin, dans les flancs, sur la croupe, leurs mains qui l'empoignent par l'oreille et la tordent, leurs mains qui déversent la nourriture dans l'auge, leurs mains qui font couler l'eau, leurs mains qui le guident vers la truie immobile, saisissent son sexe qui tâtonne et le guident. Enfin, le visage ovale et redoutable des hommes qui se penchent par-dessus les barrières des enclos et décident du jour et de la nuit. (pp. 487-488)*

La découverte d'une vie digne de ce nom rend alors impossible tout retour en arrière. La Bête s'efforce de rester libre, échappe aux hommes qui le cherchent tout comme aux chiens qui le guettent, puis après quelque temps, aperçoit de nouveau la ferme : « c'est l'enceinte d'une vieille ferme dont ne subsistent que les ruines recouvertes de ronces ligneuses. » (p. 390). En effet, la ferme a brûlé car Joël y a mis le feu, alors que les animaux s'y trouvaient encore, à l'annonce de l'infection qui s'était étendue à toute la porcherie et annonçait la fin de l'élevage, que laissent présager depuis le début du roman les indices de la déliquescence de l'exploitation et de tous ceux qui en étaient.

Toutefois, si la fuite et l'incendie présentent une forme de libération possible dans *Règne animal*, la fugue de la vache dans *Ainsi nous leur faisons la guerre* échoue. Le récit illustre bien le double anonymat, notamment lorsque le fermier « propriétaire » de la vache, raconte le narrateur, « n'essaie plus de les compter, les démissionnaires, les copains tombés, les familles fracassées, il lit les chiffres et les oublie » (p. 76) et que le narrateur s'interroge sur l'âge du veau, « cinq ou six ou sept ou huit, de mois, cela non plus on le dit pas (c'est qu'on mange les minots dans l'intervalle, veau laitier ou de boucherie, c'est fonction) » (p. 76) : de part et d'autre, hommes et animaux font partie d'un système où ils n'existent pas en tant que tels, pas personnellement, alors qu'importe l'âge, qu'importe le nombre. En outre, si l'on s'intéresse à l'extrait déjà évoqué plus haut, la massification, jamais très éloignée de la mécanisation, est également explicite : « on fait du soixante vaches à l'heure, on fait du quatre-vingt-dix veaux à l'heure » (p. 83). Tous les animaux se confondent en une seule tâche et la suite de ce passage évoque aussi l'anonymat des employés qui empêche toute responsabilisation précise :

Avant de déployer ses pattes et de se précipiter sur le sol dur, la bête n'avait pas à l'esprit que d'autres hommes l'auraient, une fois parvenue à sa destination initiale, séparée de ce petit

qu'elle porté neuf mois ; [...] qu'elle aurait été suspendue [...] par un type [...] ; qu'un autre type qu'on appelle opérateur, [...] que ce type-là lui aurait sectionné les veines jugulaires [...] ; qu'un autre type encore aurait tranché sa tête [...] ; qu'on l'aurait émoussé [...] ; qu'on aurait pesé ce qui aurait pris le nom de carcasse [...]. (pp. 82-83)

La division des tâches empêche les employés de se sentir, personnellement, coupables, ce que reflète l'usage du pronom « on » et donne l'impression d'un anonymat complet. Par ailleurs, l'homme qui remplace en quelque sorte le contremaître de l'abattoir, c'est-à-dire l'officier de police chargé de s'occuper de l'affaire de cette fugue, semble contaminé à son tour par l'anonymat : « son nom ne nous importe pas : lui, un autre, il ne fait que ce pour quoi l'ordre du monde l'a placé là. » (p. 87). Ils sont des milliers comme lui, déclare le narrateur. Quant aux animaux qui meurent loin des rues, on n'en dit rien, puisqu'eux aussi sont trop nombreux, et la massification participe de l'invisibilisation. Ainsi, illustrer par ce court récit la mort d'une vache, une vache bien précise, cela permet aussi de contrer l'absence des référents animaux, en illustrant par un cas particulier le sort des millions d'autres.

Chez Sylvain Tesson et Gil Bartholeyns en revanche, la réflexion antispéciste passe moins par la description d'une fuite déjouant la massification que par l'illustration critique de cette massification. Dans la nouvelle *Les Porcs*, le déclic du narrateur autodiégétique est amorcé par l'histoire d'un autre personnage, Herbert Jackson. C'est lui, le premier, qui sombra dans la dépression « au début de la sixième année d'élevage intensif » (p. 40), dépression dont il ne guérit que par l'abandon de son métier d'éleveur. Mais avant cela, il disait à ses homologues, dont faisait partie le narrateur,

qu'il commençait à avoir peur de lui-même, que ce n'était pas pour cela qu'il avait choisi le métier et qu'il sentait bien que quelque chose [leur] échappait. Il employait de grands mots, parlait de "trahison". (p. 41)

Ici, la massification des animaux est particulièrement liée à leur réification, puisque les cochons deviennent autant de tranches de viande, et « lorsqu'une tranche de viande devient un droit, le porc perd les siens » (p. 41). Quand Herbert Jackson avait essayé de discuter à propos de la condition animale dans les élevages, le directeur avait trouvé des réponses toutes faites à chaque question, chaque remarque, et avait fini par conseiller le livre de Paul Diffloth à l'éleveur : à partir de là, « on avait davantage vu Herbert au pub que dans sa ferme et il avait fini par tout vendre » (p. 42). Dès lors que ce fermier commença à voir les animaux en tant que tels, il ne put supporter plus longtemps

leurs conditions de vie en élevage, et le narrateur confirme en effet la massification, stratégie du système agroalimentaire, en racontant que « lorsque les camions venaient charger les bêtes, la cohue était indescriptible. [...] On les chargeait en paquet dans les bennes » (p. 42). Aussi le narrateur, pendant toutes ces années en tant qu'éleveur, a-t-il, selon ses propres termes, « réussi un exploit : en quarante ans, ne jamais regarder un porc dans les yeux. J'aurais risqué de croiser un regard. Ne jamais laisser s'immiscer dans l'esprit l'idée que chacune de ces bêtes est un individu. Ne raisonner qu'en masse. Ne penser qu'à la filière. » (p. 44). On voit bien, dans cet extrait, que la massification est une sorte d'endoctrinement visant à annuler l'animal et, ainsi, à ne voir que la viande – les yeux des animaux constituent donc un piège, car ils sont susceptibles de rappeler que ce sont là des êtres à part entière, qui plus est, des êtres sentients.

Dans *Deux kilos deux*, la logique est similaire, d'ailleurs le travail de Sully, vétérinaire, n'est ni « de soigner ni de prévenir les dermatites de contact, les parasitismes, les maladies systémiques rencontrées dans les exploitations. [...] Son rôle [est] plutôt de contenir les affections, de s'assurer que leur taux [n'est] pas "anormalement" élevé », en somme, à « garantir l'industrie » (p. 63) et à « vérifier si les normes minimales, censées assurer [le] bien-vivre, [sont] bien respectées » (p. 71). Cela renvoie à l'idée de massification dans le sens où ce n'est pas l'état de santé de chaque animal qui importe, mais la condition globale dans laquelle ces animaux vivent, en tant que groupe, en tant que tout. Le narrateur raconte cependant que Sully, lui, voit encore les individus animaux, aussi au début de sa carrière s'assurait-il « qu'on ne l'avait pas vu parler à un animal » (p. 73). Au contraire, les animaux d'élevage sont décrits comme une « masse invisible » (p. 157) et ce qui se passe dans les abattoirs est une « décimation élaborée et collective » (p. 317) : il n'y a que l'inspecteur vétérinaire pour se souvenir que les kilos de viande engloutis sont en fait « cinquante milliards d'individus mâchés chaque année » (p. 97). Sa réflexion aboutit de même au constat de l'anonymisation des employés dans les sociétés occidentales contemporaines, contrairement à ce qui se déroule par exemple dans des tribus ou chez différents peuples autochtones, certes pas végétariens mais bien plus respectueux des animaux :

En forêt, la sarbacane était plus expédiente que la lance ou le fusil parce que la responsabilité de la mort, mort qui avait toujours la connotation d'un meurtre, était partagée entre le souffle, l'instrument, la flèche et le poison. Difficile de savoir qui a tué l'animal, s'était dit Sully en apprenant ça, tout comme dans la séquence d'abattage industriel, entre ceux qui amènent les animaux, les étourdissent, leur tranchent le cou, planifient les opérations depuis leur bureau pour répondre à ceux qui en demandent. La mécanisation et l'automatisation des actes critiques ajoutaient encore à la déresponsabilisation ainsi qu'en des circonstances autrement effroyables. (pp. 279-280)

En somme, l'on peut constater que ces fictions pointent du doigt toutes les stratégies mises en place dans les élevages et abattoirs pour invisibiliser autant que possible les animaux et, par-là, rendre plus légitime le fait de les tuer, en tant que fondamentalement différents des humains, en tant que machines et en tant que masse. Il faut admettre cependant que ces trois processus narratifs qui tendent à saper les conséquences pratiques d'un système capitaliste et spéciste se retrouvent, comme nous l'avons vu dans le chapitre deux, dans des fictions qui, en réalité, ne s'avèrent pas franchement antispécistes, puisqu'elles semblent plutôt revendiquer une forme de néocarnisme. Dans le dernier point de ce chapitre, j'expliquerai donc ce qui différencie ce genre de narrations des littératures antispécistes – celles-ci suggérant une application de cette idéologie, revendiquant ce que l'on pourrait appeler un antispécisme pragmatique, et devenant dès lors des œuvres de déconstruction.

#### 3.4. LITTÉRATURES ANTISPÉCISTES, ŒUVRES DE DÉSAPPRENTISSAGE ?

Finalement, je tâcherai de répondre à la question suivante : qu'est-ce qui fait que l'on passe d'un texte littéraire qui traite du *topos* de l'élevage/abattoir à un texte littéraire pouvant être considéré comme partie des littératures antispécistes ? Avant toute chose, je précise que ce que je présenterai ici comme arguments en faveur de l'émergence des fictions antispécistes pourrait être interprété autrement par d'autres chercheurs, puisque je ne prétends pas que cette étude soit la stricte vérité, mais simplement que des traits communs se retrouvent dans plusieurs œuvres littéraires et ont ceci de particulier qu'ils se rapprochent fortement des stratégies principales des mouvements antispécistes, dans leur lutte contre ce que le système a d'injuste envers les animaux, y compris les êtres humains, et l'environnement de manière générale. Dans cette dernière partie, il sera question d'éléments qui permettent d'envisager les quatre œuvres du corpus étudié comme étant des œuvres de désapprentissage et de déconstruction. Cette fois, en revanche, je n'identifierai pas de procédés récurrents comme dans le sous-chapitre précédent, mais j'essaierai plutôt de mettre en lumière certaines choses – qui n'en demeurent pas moins communes à plusieurs fictions, parfois – susceptibles de susciter des interrogations, des remises en question. Mais avant cela, j'évoquerai un dernier point commun aux quatre œuvres, à savoir la réflexion linguistique.

Comme je l'ai expliqué dans le premier chapitre de ce mémoire, la question du langage est très importante dans le cadre du mouvement antispéciste, puisque spécisme et carnisme s'appuient sur des expressions, sur un lexique, des habitudes discursives qui sont autant de manières de normaliser une oppression, de l'entretenir, et même de la favoriser. Gil Bartholeyns, Joseph Andras, Sylvain

Tesson et Jean-Baptiste Del Amo partagent un souci commun du langage juste, non seulement parce qu'ils sont écrivains et que leur écriture est poétique, mais aussi parce qu'ils ont conscience du pouvoir des mots. Par conséquent, les choix linguistiques et stylistiques qui sont les leurs tendent à faire de leurs textes des romans/nouvelles/récits d'initiation, puisque l'on y suit à chaque fois le parcours d'un ou plusieurs personnages (chez Joseph Andras, c'est le parcours du narrateur ou du poète, comme le suggère les dernières lignes du troisième panneau) qui en sont venus à remettre en question le spécisme et ses implications dans le secteur agroalimentaire. Ces doutes voient notamment le jour au travers de la langue, ce qui fait des choix linguistiques des auteurs des éléments propres à susciter pareille réflexion chez le lecteur, puisqu'ils se font le contrepoids d'une langue bâtie et développée au sein de la doxa spéciste, comme peuvent en attester nombre d'expressions ou même d'insultes construites sur une image erronée des animaux non humains comme étant inférieurs.

Rompre avec le langage mécanisant de l'industrie de la viande, rompre avec les euphémismes et les illusions est déjà une forme de déconstruction : nous en avons vu plusieurs exemples, mais c'est bien chez Gil Bartholeyns que ces réflexions et ces « rétablissements » d'une langue plus juste sont les plus fréquents. Ces réflexions sur la langue soulignent par exemple l'habitude et la normalisation face à ce qui ne devrait être ni habituel ni normal : ainsi Sully a-t-il étudié toutes sortes de processus zootechniques « dans une langue toujours pleine d'incorrections symptomatiques » (p. 62) ; il s'est étonné, plus jeune, de l'expression « vétérinaire abatteur » (p. 68) ; il a remarqué également que l'on tend à parler de la viande comme de « cela », il y a donc ceux « qui ne [veulent] pas renoncer à *cela*, estimant que *cela* [relève] d'un droit naturel » parce que, « après tout on [est] omnivore », quoique Sully (*via* le narrateur) insiste sur le fait que « ça ne [veut] pas dire manger de tout mais pouvoir choisir ce qu'on [mange] » (p. 113) ; Sully a constaté que « le *bien-être animal* [est devenu] une formule magique. Le mot d'ordre capable d'apaiser tout le monde » (p. 203) ; d'ailleurs les mots employés pour parler des carcasses sont tout autant de leurres, « ce qu'on mangeait ne portait pas le nom de ce qui vivait, du porc plutôt que du cochon, de la cervelle plutôt que du cerveau, et il y avait plusieurs siècles que la *chair* était devenue de la *viande* [...]. Les euphémismes sont toujours rois au pays de l'épouvante où roulent les ciels imbéciles. » (pp. 408-409) ; en somme, « on n'en [finit] pas de leurrer et d'ouater », mais ne soyons pas dupes pour autant, car pour cela « la méthode la plus efficace, [c'est] nous, notre désir de fermer les yeux. » (p. 411). Dans *Deux kilos deux*, l'on peut s'intéresser aussi à l'usage de l'italique : s'il est parfois classique (pour signaler un terme en anglais, la pensée d'un personnage, les paroles d'une chanson...), il est d'autres fois porteur de réflexions renvoyant aux pensées de Sully. Ces phrases sont comme des interventions dénuées d'une hypocrisie qui passe souvent pour de la politesse et permettent ainsi au lecteur d'avoir une autre

vision du monde où, en quelque sorte, le narrateur « remet les points sur les i », comme dans l'extrait suivant : « Frederik mit un terme aux familiarités en disant que son boulot à lui c'était de les élever. *Ou plutôt de les engraisser*. De faire en sorte [que les poules] se portent bien. » (p. 195). En outre, l'usage de l'italique permet à d'autres moments de mettre en exergue l'ironie ou l'absurdité de certaines situations ou paroles, comme ici : « La deuxième révolution verte devait en somme consister en une agriculture *intensive mais durable* » (p. 106).

À cette déconstruction par la langue, sorte d'initiation par le désapprentissage d'évidences qui n'en sont pas, s'ajoutent, toujours chez Gil Bartholeyns, les analogies avec le génocide des Juifs durant la deuxième Guerre Mondiale. J'aborderai ce point en relation avec la figure du personnage militant dans *Deux kilos deux*, incarnée par Janin, la fille de Frederik Voegele. Les relations entre eux deux sont clairement conflictuelles dû aux activités du père, inconciliables avec les convictions de la fille. Cette dernière, par ailleurs, l'insulte au téléphone dès qu'elle le peut :

La dernière fois, elle lui avait juré qu'elle allait mettre le feu à son camp de concentration et qu'il aurait bientôt la police sur le dos. Janin le traite de criminel. Frederik ne comprenait plus sa fille. (p. 150)

S'en suit un passage où le narrateur rapporte la discussion entre les deux personnages, qui ne trouvent aucun accord puisque Frederik estime que c'est l'amour pour les animaux dits de compagnie, peu à peu considérés comme des personnes, qui amène les citadins, principalement, à voir les animaux d'élevage comme des personnes à leur tour, ce qui ferait effectivement de leur meurtre un crime. Janin, quant à elle, estime par exemple que c'est le problème du bonheur que partagent êtres humains et animaux qui compte, et qu'il faut prendre en considération l'intérêt des uns et des autres de manière égale (voir les pages 150 à 159 du roman). L'analogie avec les camps de concentration passe aussi par le langage, notamment lorsque Janin insulte son père en criant « Bande de criminels ! [...] Bande de Nazis ! » (p. 226), Frederik ayant aussi été traité par d'autres de « collaborateur » (p. 309), ou bien lorsque le narrateur fait remarquer que, « tout comme "évacuation" avait signifié déportation et que gazage se disait "traitement spécial", quand on disait "réformé" cela voulait dire abattu après usage » (p. 409). Puis c'est au tour de Sully de réfléchir en termes d'analogie :

Il n'aurait jamais cru pleurer pour des poulets. Devant des corps humains cahotés par une pelleteuse et roulant désarticulés jusque dans une tranchée, tombant mollement les uns sur les autres avant d'être poudrés de chaux vives – oui. [...] Mais pour des poulets, Sully ne l'aurait jamais cru.

S'il était dans cet état pour des poulets, c'est qu'il devait partager quelque chose avec eux, quelque chose d'eux, comme il partageait, par-delà le temps, quelque chose avec ces charniers, ces incendies, ces exécutions [...]. (pp. 311-312)

L'analogie entre les camps de concentration/d'extermination et les élevages/abattoirs est aussi fréquente qu'elle est taboue. Il faut néanmoins admettre que, si les génocides et ce que l'on pourrait qualifier de « spécicide » sont deux choses distinctes, notamment car l'on entend moins exterminer, éradiquer les animaux élevés que les reproduire à l'infini pour nous en servir, demeurent des traits communs entre ces tueries massives – cela a même fait l'objet de l'ouvrage *Un éternel Treblinka*<sup>221</sup> de Charles Patterson, historien spécialiste de la Shoah. Notons que la nouvelle de Sylvain Tesson a pour épigraphe les mots de l'écrivain juif Isaac Bashevis Singer qu'a repris Charles Patterson pour le titre de sa monographie :

*They have convinced themselves that man, the worst transgressor of all the species, is the crown of creation. All other creatures were created merely to provide him with food, pelts, to be tormented, exterminated. In relation to them, all people are Nazis; for the animals it is an eternal Treblinka.*<sup>222</sup> (p. 35, Sylvain Tesson cite *The Letter Writer*.)

Plus loin, le narrateur écrit de plus, toujours à propos d'Isaac Bashevis Singer : « La question est de savoir si un homme a déjà enduré pareille souffrance. Il y a un écrivain juif qui prétend que oui » (p. 39) – l'analogie est explicite.

Un autre aspect visant à déconstruire notre image du monde consiste à proposer, ensuite, une forme de reconstruction : on voit ici l'antispécisme dans son aspect pragmatique, c'est-à-dire que les œuvres du corpus tendent à inciter une forme d'action, au-delà des questions qu'elles permettent de susciter. C'est là ce qui aboutit à deux points de vue à partir du *topos* de l'abattoir/élevage, l'un étant le néocarnisme, l'autre l'antispécisme : puisque j'étudie ici les littératures antispécistes, je m'intéresserai désormais à l'engagement végétarien implicite présent dans ces œuvres. Une fois encore, c'est chez Gil Bartholeyns qu'il est le plus clair, je l'évoquerai donc plus loin. Avant cela, chez les autres auteurs, on pourrait supposer une sorte d'appel à l'action où la viande, bien que cela ne soit pas dit explicitement, deviendrait le symbole oppressif majeur, et donc son boycott une étape importante pour un changement de système, puisque le secteur de la viande est dans tous les

---

<sup>221</sup> PATTERSON, Charles. 2007. *Un éternel Treblinka*. Paris, France : Calmann-Lévy.

<sup>222</sup> « Ils se sont convaincus que l'homme, le pire pécheur parmi toutes les espèces, est au sommet de la création. Toutes les autres créatures ont été créées uniquement pour le fournir en nourriture et en peaux, pour être tourmentées, exterminées. À leur égard, tous les peuples sont des Nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka. » (Je traduis).

cas considéré comme source de souffrance. Edward Oliver Nowils, narrateur dans le récit épistolaire de Sylvain Tesson, raconte que « les journées ont pesé de plus en plus. Chaque aube devenait plus sombre à la perspective des heures à vivre. Les nuits, elles, restaient blanches. » (p. 43). Il dit aussi avoir « supporté cette cruauté quarante ans », l'avoir « organisée, régentée et financée. Chaque matin, [il s'est] levé pour contrôler le bon fonctionnement d'une arche de ténèbres. » (p. 43). Petit à petit, l'idée qu'il vivait à côté d'animaux enfermés devenait une obsession, le rendait malade, si bien qu'il dût se rendre compte que « tout ce [qu'il avait] bâti s'enracinait dans la souffrance. » (p. 44), souffrance que beaucoup de gens ignoraient et c'est cette ignorance qui maintenait tel quel le système, jusqu'à ce que cette industrie devienne insupportable pour le narrateur : « Je ne peux plus dormir. Les cris me réveillent. Il semble que l'odeur ne veut pas disparaître de mes mains. » (p. 44).

La fin de la lettre reflète la souffrance d'Edward, rongé par la culpabilité depuis qu'il voit ses animaux comme des animaux, et chez lui la prise de conscience de sa participation active au système carniste et spéciste fait l'effet d'une dette envers les animaux. Ce qu'il leur a fait subir apparaît comme un crime qui exige réparation : les animaux ne pouvant être ressuscités, il estime que c'est à lui de mourir :

J'ai trouvé mon arbre. [...]

Je souhaite exposer mon corps à la lumière du soleil, à la caresse du vent, au frôlement des branches et au murmure du Fiddle. À tout ce dont j'ai privé mes bêtes.

J'offre ma chair aux corbeaux. [...] Ils viendront se servir au matin du deuxième jour. Avant de s'approcher, ils se posteront sur les chênes alentour pour observer les lieux. Puis ils s'enhardiront jusqu'à mes épaules. J'oscillerai un peu au bout de la corde.

Ensemble, nous rétablirons l'équilibre.

À chaque coup de bec, je m'acquitterai de ma dette. (pp. 45-46)

La revendication végétarienne est relativement claire chez Joseph Andras, notamment par le choix d'une épigraphe signée Claude Lévi-Strauss, dans son texte « Nous sommes tous des cannibales » : « Car un jour viendra l'idée que, pour se nourrir, les hommes du passé élevaient et massacraient des êtres vivants [...] inspirera sans doute la même répulsion qu'aux voyageurs du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle les repas cannibales [...]. » Rapidement, même si c'est surtout le sort des animaux dont il est question, le narrateur évoque celui des fermiers qui sont exposés à un autre genre d'injustice, cette fois économique, qui illustre en même temps les conditions de travail difficiles dans ce métier :

Bientôt soixante-dix ans ici-bas. Tes grosses poches sous les yeux dans le miroir, l'amî, tes genoux qui coïncent quand la cour fait des flaques et les bottes toujours plus dures à retirer. À quoi songe-t-il vraiment, on ne le dit pas – les mises aux normes, peut-être, la marge ou les charges supplétives, aussi. C'est que la courbe en jure, ça grimpe et ça n'en finit pas, de même le prix de la viande de bœuf, la courbe en jure autant mais le peu qui lui revient, à lui comme aux collègues, des miettes, rien que des miettes, ça, ça ne quitte plus son esprit. (p. 75)

On voit ici l'impossibilité de penser au soi-disant bien-être des animaux dans un système qui cherche avant tout le profit économique, le rendement maximum. Un peu plus loin le texte mime la course de la vache, dans un long paragraphe qui s'étend des pages 77 à 80, en une seule phrase, où l'évasion de la vache se heurte justement au système qui la poursuit et ne veut pas de cette libération : « en arrière il y a les flics les flingues les matraques et tout ce que l'État déploie pour demeurer l'État » (p. 79), extrait qui pourrait rappeler les origines proches de l'anarchisme de l'antispécisme. Puis survient également l'idée de dette :

Le paysan a une dette envers la bête, alors le paysan lui offre la vie belle. C'est ça, le partage : c'est être ensemble, ça engage le corps et la tête, et la fin, hélas, eh bien c'est comme ça. Mais on respecte la bête dans sa mort, répète l'homme au bâton de bois [l'éleveur].

Pourquoi la vache a bondi et pourquoi le veau l'a suivie, la question nous chiffonne. Alors il n'y a pas de question. Et pourquoi la vache n'entend pas cette sorte d'amour que l'on peut mettre dans une remorque pour le vendre un beau jour, puis rentrer au village, puis saluer le vieux clocher et fouler le gravier, la question fait de même. Alors il n'y a pas de question. L'humanité sait fiche les saints empires cul par-dessus tête et planter un drapeau à treize bandes sur la Lune, réparer une valve cardiaque et danser dans les rues pour l'égalité enfin recouvrée ; elle peut tant, l'humanité, mais ce pourquoi-là : non. Car tout s'écroulerait – notre ordre, nos lois, nos grands mots.

Paf, château de chartes.

Alors la bête court, alors les flics courent pour que tout ne s'écroule pas, l'ordre, les lois et les grands mots. (pp. 81-82)

Tout ce qui fait d'*Ainsi nous leur faisons la guerre* une œuvre antispéciste pourrait tenir dans ces quelques phrases. On y retrouve de nouveau les débuts liés à l'anarchisme par la critique de l'ordre et des lois bien en place ; on y entend l'hypocrisie propre au système spéciste, qui aime certains animaux mais n'en fera jamais les égaux des humains, et celle du système carniste, qui aime les animaux et les mangent ; s'y reflète aussi l'idée de doxa, puisque l'évasion de la vache doit prendre fin grâce aux policiers pour que l'idée d'une libération ne puisse pas émerger dans les esprits et que

la vache redevienne invisible, aussi vite que possible. En somme, l'idée de dette semble plutôt être convoquée ici dans un sens ironique : de fait, la belle vie, le prétendu respect à l'égard des animaux sont précisément ce que prône le néocarnisme, en vue de justifier la consommation de viande, en faisant de la mort une « belle mort » en quelque sorte, comme si des conditions de vie plus décentes qu'actuellement suffisaient à effacer le fait que les animaux d'élevage aient été mis au monde dans le seul but de servir.

En outre, le troisième panneau de Joseph Andras laisse entendre le rôle qui est peut-être celui de l'écrivain, du poète : il s'agit d'annihiler le phénomène du référent absent, ce qui est aussi, précisément, une stratégie des mouvements antispécistes. En effet, le récit commence par la description d'un fleuve, qu'on suppose être la Meuse, puis évoque brièvement la vie d'un poète qui en suit le cours, Rimbaud, et s'achève sur le retour de la figure du poète :

On dit enfin du fils effronté des Ardennes qu'il jura un printemps que le poète a charge de l'humanité et des animaux. Après qu'il eut juré, on dit que la capitale vit des révolutionnaires s'écrouler tant et plus, coupables d'avoir voulu un monde où les révolutions n'auraient plus raison d'être. Mais nous rions des poètes, innocents que nous sommes. (pp. 89-90)

Quelques lignes auparavant, le narrateur écrivait : « On dit que la nuit descendue l'équarisseur emportera le cadavre de la bête évadée. On ne dit pas ce qu'il adviendra de son petit mais à n'en pas douter, on lui tranchera la tête. » (p. 89). Si l'on met en corrélation ces deux passages avec l'idée générale qui ressort de l'œuvre de Joseph Andras, l'on peut imaginer que selon lui, le poète est celui qui a le pouvoir, et même le devoir, de s'emparer des réalités injustes du monde pour les mettre au jour, pour qu'elles soient mises en lumière à travers l'art. Le poète apparaît donc comme celui par qui l'invisibilisation du problème spéciste et carniste, en l'occurrence, doit être contrée, ce qui permet de confirmer l'interprétation de cette œuvre comme partie d'un corpus littéraire antispéciste, volontairement hétérodoxe.

Au sujet de *Règne animal*, ce qui en fait une œuvre antispéciste tient principalement à ce qu'elle permet de montrer les liens entre différentes formes d'oppression et de violence. Ce roman, du fait, notamment, de son style néo-naturaliste, met en exergue l'évolution humaine selon les conditions de vie des protagonistes : il est donc intéressant de se pencher sur les personnages tels qu'ils sont au début du roman, puis sur ceux qu'ils sont devenus. Il n'est jamais question de végétarisme dans l'œuvre de Jean-Baptiste Del Amo, en revanche demeure quelque empathie pour les animaux qui émane souvent de l'enfance. Éléonore, par exemple, se montre d'abord attentionnée envers les chatons morts qu'elle découvre à la ferme : « [elle] les glisse sous sa robe et

les tient longuement contre son ventre dans l'idée de les ramener à la vie » (p. 60) et, puisqu'ils ne ressuscitent pas, « elle les dépose sur le cadavre de la chatte, dans un sac de toile qu'elle noue à l'aide d'une ficelle », et improvise une stèle avec quelques pierres et « des branches de houx en guise de gerbe » (p. 60), preuve que la vie animale a, à cet instant, encore quelque chose de sacré. Mais par la suite, elle fait à son tour l'expérience de la violence et lorsque, après la mort de son père, elle découvre un chat famélique, elle le caresse d'abord puis « enserre la gorge de l'animal [...] resserre plus fermement l'étau [...] », le chat, alors, « sort les griffes et cherche à repousser les mains, lacérant les chairs, si bien qu'il lui faut plaquer l'animal au sol, entre ses jambes et lui écraser la tête contre le plancher de tout son poids » (pp. 97-98), mais elle n'ira pas jusqu'à le tuer. Marcel, quant à lui, « recueille un petit corbeau tombé de la cime d'un marronnier et qui, sautillant entre les racines, traîne derrière lui l'une de ses pattes brisée et recroquevillée » (p. 133) ; mais bien plus tard il cède lui aussi à la violence, après avoir été envoyé sur le front et être revenu, gueule cassée, après s'être marié avec Éléonore et alors que leur fils, Henri, vient de naître, Marcel « se lève [...], s'avance vers le berceau et assène trois grands coups du plat de la main contre la paroi du lit en hurlant : "FAIS-TAIRE-CE-PUTAIN-DE-GOSSE !" », tandis qu'Éléonore doit faire « rempart de son corps » (p. 236).

Deux générations après eux, Jérôme semble être le personnage qui, jusque-là, a le plus de compassion : c'est encore un enfant, on le croit atteint d'un « retard mental » qui lui vaut les surnoms « L'Idiot » ou « L'Heureux » (p. 335), pour son air béat. L'on pourrait penser alors que, comme coincé dans l'enfance, la naïveté et l'insouciance qui sont siennes lui permettront de garder de l'empathie, comme lorsque, au lieu de jeter aux chiens les porcelets claqués comme le fait Henri, « lui, les emporte à l'ancienne chapelle » (p. 292), rappelant ainsi le respect pour les morts qu'éprouva aussi Éléonore, plus jeune. Cependant, Jérôme n'échappe finalement pas à la violence et à la souffrance qui entourent l'élevage : moqué, agressé et insulté par d'autres adolescents (voir p. 403 à 407), notamment au sujet de sa famille, il comprend qu'il n'y a dans cette société pas de place pour les gens comme lui, si sensible et pointé du doigt pour sa différence, si bien qu'il en devient à son tour l'agresseur et nourrit de plus en plus de désirs malsains, en particulier pour sa sœur que les jeunes garçons ont insultée. Sa frustration et sa haine prennent alors pour victime un lapereau qu'il croise sur le chemin du retour après son agression et les insultes :

Jérôme serre la pierre contre lui et la porte jusqu'au lapereau qui semble profiter un instant de son ombre et s'allonge doucement dans l'herbe. L'enfant s'agenouille près de l'animal et lève la pierre avant de l'abattre. Tué sur le coup, le lapereau est allongé de tout son long, la cage thoracique enfoncée, la langue rose jaillie de son museau, le pelage de son ventre ouvert

sur une plaie d'où sortent les viscères contenus dans un sac blanc. Un soubresaut agite une de ses pattes.

*Elle se fait baiser pour rien et par n'importe qui.*

Jérôme soulève la pierre et l'abat à nouveau, puis encore, et encore, et encore, jusqu'à ce que le lapereau ne soit plus qu'un tas de fourrure informe et sanglant, enfoncé dans les herbes du bas-côté [...] (p. 410)

On voit ici l'escalade de la violence, le cercle vicieux dans lequel elle s'inscrit : les hommes, meurtris, blessés, ont désacralisé la vie et en particulier la vie des animaux, si bien que leur propre souffrance a toujours sous les yeux, dans un système spéciste, un exutoire pour la violence qui croît en eux. L'empathie et la naïveté de l'enfance ne sauraient perdurer dans pareil système, où l'enfance est en plus sans cesse confrontée à cette violence des adultes :

[Joël] peut plonger ses mains dans les excréments des porcs, dans les vulves des truies, dans le ventre déchiré des carcasses. Henri a élevé les fils pour cela, jugeant leur caractère et leur virilité à leur capacité à endurer la souffrance des bêtes, de façon que Joël n'éprouve désormais rien à ces gestes, à ce contact, sinon de l'indifférence, une insensibilité qui s'est peu à peu étendue à tout le reste, un acide rongeur sûrement ses terminaisons nerveuses.

L'un des premiers souvenirs qu'il garde d'Henri est de le voir jeter des chatons contre le mur du hangar et de voir tomber à ses pieds les dépouilles fendues ou éclatées sur le béton nu [...]. (p. 346)

En outre, plusieurs passages attestent la théorie du référent absent de Carol J. Adams, mais cette fois dans ses liens avec le corps humain. D'une part, la femme devient avant tout un corps, de la chair à consommer (voir par exemple p. 124, ou l'insulte faite à Julie-Marie, « sale truie », p. 449), et d'autre part, l'homme, pour être homme, se doit de consommer cette chair. Différents indices parsèment le texte et déconstruisent le carnisme en faisant de la viande le symbole *incarné* de l'oppression, ce qui suppose une défense implicite du végétarisme, pour tenter d'échapper aux logiques de domination et de violence. Je terminerai l'analyse de *Règne animal* sur cette interprétation, que catalyse l'extrait suivant, à propos de Joël, et semble bien renvoyer directement au concept de carnosexisme :

Il lui arrive de se demander si la porcherie a enfanté leur monstruosité, ou si ce sont eux qui ont donné naissance à celle de la porcherie. Cette viande de porc qu'ils ingèrent eux aussi depuis toujours, plus par économie que par goût, et dont leurs congélateurs débordent, Joël ne

P'a jamais aimée – *tu ne sors pas de table tant que t'as pas terminé ton assiette, tiens, je t'en remets une louche, il faut manger si tu veux devenir un homme et pas rester une demi-portion comme t'es [...]*. (p. 365)

Enfin, comme je le disais plus tôt dans ce sous-chapitre, le roman de Gil Bartholeyns est sans doute le plus riche en ce qui concerne l'analyse antispéciste (pragmatique, donc toujours bien inscrite dans les *vegan studies*) que l'on peut en proposer. Étant donné le nombre conséquent d'aspects déjà abordés, je me concentrerai ici sur le végétarisme dans *Deux kilos deux* exclusivement, en ce qu'il suscite une réflexion sur d'autres problématiques (qui sous-tendent d'autres œuvres du corpus mais de manière moins systématique). Dans un premier temps, le roman soulève l'idée selon laquelle la normalisation de la violence envers les animaux non humains et leur asservissement tend à normaliser en même temps la violence à l'égard des êtres humains eux-mêmes. Gil Bartholeyns décrit par exemple des formes de carnosexisme, presque explicitement énoncé lorsque le narrateur raconte qu'au restaurant, face à certaines « viandes » au menu « les hommes se [rétractent] moins souvent que les femmes, sans doute en raison de la représentation carnivore de la masculinité, et les femmes, en raison du crédit moral, de douceur et d'empathie, dont elles [disposent] » (pp. 94-95). Il en va de même lorsque Sully explique que, enfant, il avait l'impression, à propos de la viande, « qu'il devrait lui-même en manger de grands morceaux pour s'hommasser » (p. 389). À côté de cette mystique de la viande demeure pourtant une violence inéluctable et directement présente à l'abattoir, mais elle est minimisée par une sorte de rituel visant à dissimuler le dégoût, la réticence de certains employés : « Sur la chaîne personne n'en menait large. On faisait le dur. On criait des insanités. On se racontait des histoires. On était sexiste et raciste. On faisait les dégueulasses. » (p. 337). Ce roman permet d'interroger la violence qui se développe au sein des abattoirs et devient habituelle, anodine, jusqu'à se propager en dehors de ces hétérotopies.

Dès lors, dans un second temps, le végétarisme devient, sinon une solution absolue, du moins un devoir de cohérence, d'empathie et surtout de justice. *Deux kilos deux*, sur ce plan, se fait presque le manifeste du végétarisme (voire du véganisme). En effet, à mesure qu'avance la narration, l'on rencontre à la fois des arguments en faveur du végétarisme et des arguments réfutant les arguments pro-carnisme, parfois en les tournant en ridicule. Tout d'abord, on découvre le végétarisme de Sully lorsqu'il mange au restaurant de Paul, le *Pappy's* ; ce moment rappelle d'ailleurs l'ouvrage *La politique sexuelle de la viande* de Carol J. Adams car cette dernière y explique que, dans les fictions – engagées – qui comportent un personnage végétarien, la révélation du régime alimentaire de celui-ci introduit une sorte d'arrêt dans le roman, une brève pause qui attire l'attention sur ce régime, ce qu'elle

appelle le « concept d'interruption »<sup>223</sup>. Dans le roman de Gil Bartholeyns, l'annonce de Sully provoque en effet cette interruption dans son dialogue avec Paul :

Paul vit que quelque chose clochait chez Sully. Sully biberonnait sa bière et n'avait touché qu'au chou et aux frites.

– Ça ne vous dit pas ?

– Ce n'est pas ça. Je ne mange que des légumes.

– Comment ça ?

– Je ne mange pas de viande.

– Mais c'est du poulet ! Je pensais que ça vous ferait plaisir. (p. 91)

S'en suit un débat du narrateur sur le terme végétarien puisque, de fait, beaucoup de gens considèrent encore aujourd'hui, à tort, qu'un végétarien ne mange certes pas de viande, mais seulement au sens de viande rouge, ce qui signifierait qu'il peut manger du poisson et du poulet. Ce passage illustre bien l'étrangeté que ressentent les carnistes convaincus face à qui a choisi un régime alimentaire exempt de souffrance animale, et permet aussi à l'auteur de remettre au clair la définition du végétarisme, puisqu'il en sera souvent question par la suite. Le cas de Sully est en fait particulier : ses parents étaient végétariens, régime dont il a hérité étant petit mais qu'il a abandonné en mangeant de la viande à la cantine de l'école, avant de redevenir végétarien plus tard, une fois qu'il a commencé à songer à « ceux qui se retrouvaient dans son saucisson » (p. 402) et qu'il s'est rendu compte qu'il n'avait pas de réponse à la question : « Comment abandonner à leur sort celles et ceux qu'il avait entourés de soins et d'attentions ? » (p. 403). Les convictions du personnage principal sont dès lors l'occasion d'exposer une sorte de recension des maltraitements animaux dues à l'industrie agroalimentaire : ainsi sont expliqués la « nécessité » de tuer les veaux mâles pour produire du lait (p. 394), la souffrance des poissons (p. 405), qu'ils soient sauvages ou élevés les uns sur les autres dans des enclos où ils étouffent, ainsi que le problème des œufs (p. 431) qui font que des millions de poussins mâles, considérés comme des déchets, sont broyés chaque année<sup>224</sup>.

*Deux kilos deux* s'empare également des arguments des carnistes pour en montrer l'illégitimité et, en même temps, critiquer l'hypocrisie ambiante et la quasi-impossibilité d'un débat constructif dans nos sociétés :

Dès que le sujet [de la viande] sortait, les gens déployaient une sorte d'assurance défensive.

Ils se sentaient attaqués, jugés, comme mis à nu, et ils se rhabillaient aussi vite que possible.

---

<sup>223</sup> ADAMS C., *op. cit.*, p. 239

<sup>224</sup> Pour information, le broyage était *censé* être interdit en 2022 en France.

Ah, il ne mange pas de viande, mais il a une voiture ! Un autre : Alors on ne peut plus rien manger, il suffit de voir la dormance d'un grain de blé, c'est un être qui sent tout, qui communique avec son environnement. (pp. 406-407)

Est mise en exergue également la tendance des carnistes à dépasser la responsabilité par une justification de leur régime, même hasardeuse, comme le montre Sully lorsqu'il se remémore une conversation avec un couple :

Mon mari et moi on est d'accord pour diminuer, avait dit une collègue aux mess de C&P Farm, mais pas pour arrêter, parce que c'est naturel. Il y avait tout dans cette phrase : la culpabilité, jusqu'à un certain point, et la justification. En 1785 le cambridgien William Paley disait déjà que quelque excuse semblait toujours nécessaire pour la douleur et la perte que les hommes occasionnaient aux brutes, c'est-à-dire aux animaux, en restreignant leur liberté et en mettant fin à leur vie pour leur propre plaisir et leur convenance. (p. 404)

La réfutation des arguments carnistes s'étend même sur trois pages bien avant le passage à peine cité, de la page 109 à 111, où Sully raconte notamment que sa tante, elle aussi, considérait naturel de manger de la viande, argument extrêmement fréquent chez les carnistes, et qui est ici déconstruit en montrant le ridicule de l'argument de la prédation, non sans un brin d'humour :

Sully revoyait Huguette [sa tante] patiner derrière son chariot au rayon boucherie. Huguette avait tout du prédateur. On arrivait quand même à affirmer sérieusement que c'était cet état naturel de prédation, d'agressivité sans méchanceté qui conduisait à se nourrir de viande et que s'y refuser était par conséquent contre nature. C'était même nier, avec arrogance, sa propre animalité, avoir la prétention de s'élever au-dessus de sa condition. (pp. 110-111)

Ces dernières lignes sont une réponse directe au néocarnisme, selon lequel le véganisme (et même le végétarisme) est non seulement utopique mais est en plus une affaire d'élite, de personnes qui se croient finalement supérieures et seraient dès lors en contradiction avec l'antispécisme. La critique de l'hypocrisie carniste a également lieu aux pages 322 et 323, quand il est question d'une forme d'aveuglement volontaire pour ne pas changer ses habitudes alimentaires, stratégie qui finit par contaminer des générations par l'inconscience des enfants quant à *ceux* qu'ils mangent. Au contraire, l'enfance est décrite comme le moment où l'intuition de l'être humain laisserait supposer

qu'une pleine conscience de ce qu'est la viande rendrait beaucoup d'enfants végétariens<sup>225</sup>. De fait, un des personnages, Louis, un enfant, « [demande si [c'est] de la viande dans son assiette et [décline] sobrement » (p. 324), et, plus loin, ce qui apparaît comme de la naïveté permet en fait de révéler nos propres contradictions, oubliées dans un coin de notre crâne : « Et un matin Louis avait dit aussi naturellement qu'on dit qu'il fait beau : en plus, on est des animaux, c'est comme si on se tuait nous. » (p. 325). En somme, après la déconstruction, *Deux kilos deux* semble suggérer une reconstruction possible, par le végétarisme (au moins) et en re-suscitant l'honnêteté et la curiosité propres aux enfants, lorsque spécisme et carnisme n'ont pas eu encore le temps de s'agripper à nous à coups d'évidences fallacieuses.

### 3.5. AU-DELÀ DES ÉLEVAGES ET DES ABATTOIRS : OUVERTURE SUR L'ÉCOCRITIQUE

En guise de conclusion de ce chapitre, j'aimerais proposer quelques réflexions ouvertes sur de potentielles œuvres littéraires antispécistes qui ne traitent pas du *topos* de l'élevage ou de l'abattoir mais sont plus directement liées à l'environnement. Dans cette partie, je prendrai quelques libertés afin d'aborder un sujet qui me semble essentiel : celui d'une re-politisation nécessaire des études littéraires dans le domaine francophone. En effet, par la dénomination de « littératures antispécistes » que je propose, c'est bien l'antispécisme que j'entends mettre au centre de la recherche, faisant de l'engagement politique intersectionnel un aspect plus important que l'aspect formel, stylistique de l'écriture. Si le monde anglo-saxon place au centre l'engagement, souvent explicite et assumé, notamment au travers des *vegan studies*, les écrivains et surtout les chercheurs francophones (avec l'éco- et la *zoopoétique*) semblent plutôt frileux quant à assumer une fonction politique de la littérature, dans le sens de militantisme, et d'en faire l'objet principal de recherches. Or, comme nous l'avons vu, le corpus étudié dans le cadre de ce mémoire, si on l'analyse non pas dans une démarche purement littéraire mais idéologique, s'avère tout-à-fait engagé, en particulier pour ce qui est de l'œuvre de Joseph Andras ; il existe également un corpus antispéciste où l'engagement est encore plus marqué pour l'environnement, qui s'éloigne pour les mêmes raisons de la zoopoétique mais en plus de l'écopoétique.

En effet, afin de « marquer les spécificités de l'univers francophone, le terme écopoétique s'est imposé, qui met davantage l'accent, à travers l'étymologie de *poiein*, sur le faire littérature »<sup>226</sup>, tout comme c'est le cas pour la zoopoétique, qui est incluse dans l'écopoétique. Or, là où les chercheurs

---

<sup>225</sup> À ce sujet, une étude récente déclare que les êtres humains développeraient une conception spéciste du monde à partir de l'adolescence, voir MCGUIRE L., Sally B. Palmer, et Nadira S. Faber, « The Development of Speciesism: Age-Related Differences in the Moral View of Animals », *Social Psychological and Personality Science*, (Avril 2022).

<sup>226</sup> ROMESTAING, Alain, Pierre Schoentjes, et Anne Simon. 2015. « Essor d'une conscience littéraire de l'environnement ». *Revue critique de fiction française contemporaine* 0 (11): 1-5.

spécialistes de ces disciplines estiment parfois qu'il est réducteur de s'intéresser principalement au militantisme plus ou moins marqué dans certaines œuvres, je crois au contraire qu'est venu le temps d'une re-politisation de la littérature et surtout des études littéraires, puisque nombre d'auteurs osent revendiquer la part, sinon militante, du moins politique de leur œuvre et il me semble, en outre, que c'est précisément le côté subversif des lettres qui intéresse de nombreux étudiants de ma génération, ce qui, pour l'instant, fait absolument défaut aux études littéraires où la poétique est bien davantage mise en avant, quitte à devenir elle-même réductrice, en rejetant avec pudeur tout soupçon de politique. Je suis d'avis pourtant que la littérature est profondément politique, et qu'à une époque de bouleversements comme la nôtre, nous aurions tout intérêt à regarder un peu moins l'écriture et un peu plus ce qu'elle dit, en somme à regarder un peu plus le monde qu'elle décrit, déplore, dénonce ou défend (ce qui, en outre, n'empêche en rien de s'intéresser aux aspects stylistiques et consiste plutôt à les déplacer « en périphérie »). C'est là que la notion de littératures antispécistes a son rôle à jouer, notamment dans le sens de théorie : les auteurs que nous avons étudiés remettent en question de nombreux aspects d'un *système* dans leurs œuvres, et au-delà du *topos* de l'élevage/abattoir, ces littératures ont souvent partie liée avec l'écologie – je parlerai principalement ici de *Nous mourrons de nous être tant haïs*<sup>227</sup>, premier roman d'Aymeric Caron paru en 2022, mais l'on peut citer également *La guérilla des animaux* et *Les métamorphoses* de Camille Brunel, *Défaite des maîtres et possesseurs* de Vincent Message ou encore *Le règne du vivant* d'Alice Ferney. À propos de ce dernier roman, Sara Buekens explique qu'il « a pendant longtemps été le seul roman français où le souci de la protection de l'environnement s'exprime de façon militante, contrairement à la littérature anglo-saxonne, où le discours littéraire comporte plus fréquemment un engagement écologique explicite. La littérature française tient en général très fort à distance tout militantisme explicite. »<sup>228</sup> L'expression « littératures antispécistes » permet de replacer au centre l'aspect militant puisque, dans les œuvres citées, celui-ci semble bien explicite ; on peut donc penser que, s'il y a eu pendant un temps une certaine réticence à assumer pleinement la part militante d'une œuvre, il y a désormais un tournant dans les littératures francophones – et cet engagement passe par la critique d'un *système*, d'où l'intérêt de la notion d'antispécisme, comme je l'ai déjà expliqué. Par ailleurs, « les approches a-humanistes qui imprègnent en profondeur le monde anglo-saxon ne s'imposent pas encore avec force en France, où se prolonge une tradition nourrie des Lumières, qui voit plus volontiers la mesure de toute chose dans l'homme que dans le vivant. »<sup>229</sup> Une fois ce constat posé, pourquoi ne pas, justement, remédier à ce qui, en d'autres termes, est une approche spéciste, pour

---

<sup>227</sup> CARON, Aymeric. 2022. *Nous mourrons de nous être tant haïs*. Paris, France : Robert Laffont.

<sup>228</sup> BUEKENS Sara. 2019. « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française ». *Elfe XX-XXI. Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles*, n° 8 (septembre). <https://doi.org/10.4000/elife.1299>, pp. 2-3

<sup>229</sup> ROMESTAING A. et al, *op. cit.*, p. 5

proposer enfin une approche antispéciste dans le monde francophone également ? C'est cette approche antispéciste qui permettra aussi de mettre l'accent sur l'engagement des œuvres « écologiques » et pas seulement sur les écritures que suscite l'ère de l'anthropocène.

Sans m'attarder davantage sur les aspects définitoires ou sur les questions de champ, j'expliquerai désormais – et pour terminer – les raisons pour lesquelles il y a nécessité à assumer la part politique de la littérature, en particulier pour les œuvres de l'ultra-contemporain. L'invisibilisation, nous l'avons vu, est un enjeu des systèmes spéciste et carniste qui s'explique et s'exprime de diverses manières, que ce soit par des stratégies discursives qui séparent catégoriquement les animaux des hommes, par la massification des animaux au sein des abattoirs, ou encore par l'idéologie carniste qui fait croire que manger de la chair va de soi. Mais l'invisibilisation va en fait bien au-delà. En effet, j'ai évoqué également, dans le premier chapitre, le problème que représente le régime carné par rapport à l'environnement, puisqu'il est à l'origine d'une pollution considérable – raison de plus qui devrait nous mener à nous interroger sur notre légitimité à continuer de nous nourrir de la sorte, puisque nous sommes en pleine crise environnementale. Or, le carnisme demeure aujourd'hui une idéologie relativement peu contestée parmi la population et l'on peut dès lors se demander : pourquoi ? comment cela se fait-il ? C'est là qu'intervient une autre forme d'invisibilisation, qui tient potentiellement d'une forme de censure, et a lieu dans les médias traditionnels principaux. Cette forme de censure est même double : de fait, non seulement, d'une part, le problème du dérèglement climatique et de manière générale tout ce qui relève des problèmes environnementaux (et même les cas d'écocide), la souffrance animale et la marchandisation globale du vivant (y compris l'homme) sont très peu évoqués dans les médias, mais en plus, d'autre part, les activistes pour l'environnement et pour les animaux sont criminalisés tandis qu'une des solutions les plus efficaces pour limiter notre empreinte carbone à l'échelle individuelle, c'est-à-dire arrêter de consommer de la chair, est généralement tue.

Ce constat me pousse à me poser la question suivante : au-delà du problème moral que représente la viande, au moment charnière dans lequel nous vivons, en plein anthropocène, n'y a-t-il pas un devoir d'information qui voudrait que l'on se montre davantage critique à l'égard de l'idéologie carniste, plutôt que de la considérer comme naturelle, malgré les recherches scientifiques qui la démentent ? Quand on connaît la proximité de certains médias avec le pouvoir en place, qui plus est quand on a conscience de l'influence colossale du capitalisme dans toutes les sphères de la société, l'on se rend compte qu'il y a tout lieu de croire qu'une forme de censure ou d'autocensure existe. Une autre question se pose alors : si carnisme et spécisme ne sont pas présentés comme des idéologies par les médias, si en même temps le capitalisme n'est pas remis en question ni pointé du doigt comme responsable de l'écocide en cours, cela signifie que ces mêmes médias les présentent

au contraire comme étant la normalité et même la neutralité, en somme comme n'étant pas à remettre en cause. Faire passer une idéologie pour la vérité, pour ce qui est naturel et bon de faire, n'est-ce pas le principe de la propagande ?<sup>230</sup> Ces questions, complexes, peuvent susciter quelque méfiance ou une impression d'exagération voire de ridicule ; sans doute sont-elles hétérodoxes et pour les trouver pertinentes, il faut sans doute aussi avoir conscience des problèmes qui se jouent actuellement. Elles ne trouveront pas dans ce mémoire leurs réponses, néanmoins c'est à partir de ces interrogations que l'on peut se poser la question du rôle de la littérature, et donc de son pouvoir politique et de son « ambition » militante.

Dans ce travail, je n'ai pas abordé de manière frontale les corrélations entre l'antispécisme et l'écoféminisme, et l'écopoétique : si j'ai bien conscience que tout ceci est lié, j'ai privilégié une approche antispéciste de mon corpus en estimant que c'étaient les luttes sociales abordées dans ces œuvres qui m'intéressaient principalement et que ce qui portait sur « l'éco » y était moindre. En revanche, si l'on s'éloigne de ce *topos*, les littératures antispécistes retrouvent leur lien avec l'écocritique : je le signale mais je ne m'attarderai pas sur les considérations définitives de ces champs. Au lieu de cela, je voudrais revenir à la criminalisation des militants pour l'environnement et pour les animaux. En effet, si Gil Bartholeyns l'évoque très brièvement dans *Deux kilos deux* (« Dans certains États voisins, la loi condamnait l'ouvrier et le militant infiltré qui filmait ou photographiait et les médias qui diffusaient leurs documents », p. 72), Joseph Andras le fait déjà plus longuement dans les deux premiers tableaux d'*Ainsi nous leur faisons la guerre*, tout comme Aymeric Caron dans *Nous mourrons de nous être tant haïs*. Cette dernière œuvre en particulier suscite une réflexion sur ce que l'on appelle aujourd'hui l'« écoterrorisme ». Cette notion est problématique car l'on peut se demander de quel côté se trouve la criminalité : du côté de la désobéissance civile, de ceux qui ne respectent pas la loi au nom du respect de l'environnement et des animaux, ou bien du côté de ceux qui sont au pouvoir et autorisent et même financent la déforestation, l'élevage intensif, la pollution à outrance, autant de choses qui sont à l'origine de la catastrophe écologique en cours ?

Puisque les médias traditionnels principaux invisibilisent ces problèmes pourtant majeurs, que la parole même des scientifiques est maintenue dans l'ombre et le silence, il me semble que la littérature fait partie des moyens alternatifs d'information pour éveiller les consciences au sein de la population. C'est par exemple ce que fait Aymeric Caron dans son roman : il se présente comme une fresque historique et familiale qui retrace les premières années de l'activisme environnemental

---

<sup>230</sup> À titre d'information, Greenpeace a publié en janvier 2022 un rapport sur l'influence (considérable) des lobbys de la viande et sur la façon dont ils nous manipulent. Ce rapport est disponible en ligne : [https://cdn.greenpeace.fr/site/uploads/2022/01/Lobbies-de-la-viande\\_Greenpeace2022.pdf?\\_ga=2.220769752.1547916122.1649324279-791852511.1649324279](https://cdn.greenpeace.fr/site/uploads/2022/01/Lobbies-de-la-viande_Greenpeace2022.pdf?_ga=2.220769752.1547916122.1649324279-791852511.1649324279)

dans les années 1970 jusqu'aux années 2050, quand les activistes, désignés comme les « veguns » par les journalistes (néologisme d'Aymeric Caron – qui semble en être friand, après les « viandales » de son essai *Antispéciste* – qui résulte de la contraction de végane et *gun*, « fusil », « pistolet » en anglais), sont arrêtés arbitrairement et sont devenus les ennemis numéro un de l'État, qui les traque et qui les a en fait forcés de s'armer pour se protéger. Cette œuvre entremêle donc de véritables événements (on retrouve là l'aspect documentaire des littératures antispécistes) à la fiction afin d'illustrer ce que pourrait devenir notre avenir proche, sur une planète où nous avons tant marchandé la vie que nous l'avons détruite, oubliant que c'est nous tuer également. Le roman d'Aymeric Caron, qui se veut militant, permet de montrer ce qui a en fait déjà cours et suscite bien les interrogations sur le carnisme et sur notre mode de vie de manière générale, ce qui n'est pas sans provoquer une prise de conscience de ce que « l'écoterrorisme » est peut-être moins terroriste et plus écologiste que ce que l'État et ses alliés prétendent. Au contraire, la narration permet ici de mettre en lumière un phénomène tout à fait actuel : la criminalisation des opposants au pouvoir et au système en place pour mieux cacher la criminalité du pouvoir et de ce système eux-mêmes. Il me semble dès lors qu'une partie grandissante du champ littéraire francophone est, à l'instar de son homologue anglo-saxon avant lui, en train d'assumer son côté politique et, dans certains cas, son militantisme explicite, raison qui devrait être suffisante pour que le champ académique s'empare à son tour de ces questions, sans plus se restreindre au *poiein* du fait peut-être de quelque pudeur politique.

En somme, la démarche et les réflexions que suscitent les littératures antispécistes, intrinsèquement subversives, sont une manière d'affirmer qu'au-delà de la poétique, la littérature compte en ce qu'elle entend dire, faire entendre, critiquer quelque chose, un système. Quand les médias principaux échouent à ce point à informer, à adopter une posture critique et, par-là, prônent un statu quo non seulement défavorable à la majorité mais en plus impossible à long terme (ne serait-ce que sur le plan climatique), alors peut-être cela signifie-t-il qu'il est temps de repenser les études littéraires pour qu'y soient mis en lumière les enjeux de ce qu'est la littérature : une façon artistique de faire de la politique. Et s'il est une notion capable d'englober luttes sociales, luttes contre toute forme d'oppression, et écologie, c'est précisément l'antispécisme.

## Conclusion

Dans ce mémoire, la problématique portait à la fois sur l'émergence d'un nouveau genre et la nécessité d'une nouvelle manière d'envisager certaines œuvres dans le monde universitaire francophone, grâce à la notion de « littératures antispécistes ». Comme nous l'avons vu, l'antispécisme est une lutte contre un système et contre une oppression, celle basée sur le critère de l'espèce, qui a la particularité de se placer, en quelque sorte, en amont des autres oppressions, comme le sexisme ou le racisme. De fait, en affirmant que les êtres humains ne sont pas une espèce animale supérieure aux autres, ce qui justifierait domination et exploitation, l'antispécisme affirme également qu'à l'intérieur même de l'espèce humaine, il n'est pas de groupes inférieurs à d'autres. Sans nier les différences qui existent entre nous, l'antispécisme entend donc lutter contre les hiérarchies arbitraires et oppressives et, en cela, peut aussi être considéré comme anticapitaliste et s'approche fortement de l'écologie, du moins dans la conception ici présentée. C'est l'intersectionnalité qui sous-tend ce mouvement qui justifie le choix de ce terme pour qualifier ce qui peut être à la fois un genre et une approche émergents.

À partir de la dénomination « littératures antispécistes », l'enjeu était de prouver que l'antispécisme est aussi un mouvement littéraire, et que la littérature a, en ce sens, une fonction politique. En effet, si les animaux ont longtemps été délaissés en tant que tels, pour mieux servir des interprétations anthropocentristes, depuis quelques décennies un tournant semble s'opérer dans la littérature française qui se peuple de plus en plus d'animaux, devenus personnages pour eux-mêmes, c'est-à-dire ni décor ni allégories. L'on ne saurait parler d'animaux dans la littérature sans évoquer la zoopoétique : principalement initiée par Anne Simon, autrice d'un *Essai de zoopoétique* paru en 2021, cette approche héritant des études animales entend s'intéresser à tous ceux qui parsèment la littérature et sont autant de lions, chevaux, insectes, poulpes, chiens, et autres organismes parfois invisibles dans nos sociétés humaines. La zoopoétique, c'est déjà un pas vers l'antispécisme dans la mesure où il n'est plus ici question de mettre l'homme au centre mais au contraire, de s'intéresser à toutes les formes de vie, aux mondes qu'elles secrètent, et à partir de là, analyser les écritures qu'elles suscitent. Si la zoopoétique peut être zoopoéthique ou zoopolitique comme l'explique Anne Simon, demeure toutefois le fait que cette approche est avant tout littéraire, en ceci qu'elle met au centre, certes l'animalité, mais surtout la poétique. Il est moins question de lutte pour la cause animale, donc, que d'« animots ». De là la nécessité, semble-t-il, de s'éloigner quelque peu des considérations typiquement littéraires pour réinscrire la littérature dans une démarche, potentielle, d'engagement, et assumer la part politique voire militante de ces œuvres.

Ce « geste politique » a bien lieu chez certains écrivains engagés, il devrait donc émerger également dans les études littéraires. C'est en cela que les littératures antispécistes s'éloignent de la zoopoétique : le spécisme étant un système, ces littératures sont une mise à mal de ce système par la visibilité de ce qu'il implique et les réflexions hétérodoxes qui en émanent, et cela peut prendre des formes très diverses, entre réalisme et fantastique, science-fiction et roman d'enquête, roman d'anticipation et poésie. Dans le cadre de ce mémoire, j'ai choisi de me concentrer sur une thématique précise afin de montrer les procédés récurrents qui peuvent voir le jour dans le corpus antispéciste (narratif) : j'ai étudié le *topos* de l'élevage et/ou de l'abattoir – Anne Simon parle de récit de fiction alimentaire – car il prend une certaine ampleur dans la littérature française depuis le XX<sup>e</sup> siècle au moins, si bien que pas une rentrée littéraire, de nos jours, ne se fait sans qu'un roman ait pour cadre un élevage ou un abattoir, et il est en plus particulièrement évocateur des enjeux de l'antispécisme. En effet, de nombreuses études portent sur la symbolique de la viande : j'ai beaucoup cité Carol J. Adams et son ouvrage capital, *La politique sexuelle de la viande*, j'aurais pu insister également sur *Un éternel Treblinka* de Charles Patterson, qui démontre les liens entre domination et violence humaines à l'égard des autres animaux et domination et violence envers d'autres humains, sur base de leur sexe, origine, classe, ou tout autre critère en réalité aléatoire, et notamment sur les liens entre massacre des animaux et génocide des Juifs, sujet important quoique tabou. Les « lieux » de la viande ont ceci de particulier qu'ils tendent à concentrer différentes formes d'oppression : spécisme, carnisme, sexisme, capitalisme (à travers la mécanisation des hommes, leur exploitation). Ils renvoient en plus à la théorie du référent absent explicitée par Carol J. Adams puisque élevages et abattoirs ont été déplacés hors des villes et loin des regards au XIX<sup>e</sup> siècle, d'abord par souci sanitaire, puis sans doute pour maintenir les hommes dans un aveuglement collectif leur faisant oublier l'animal qu'est, ou plutôt qu'a été la viande, et donc toute la souffrance que sa production a engendrée.

Afin de démontrer la pertinence de la notion de littératures antispécistes, il s'agissait d'abord d'évoquer les diverses influences qui ont tantôt appuyé tantôt sapé le spécisme. Si le rôle de la religion chrétienne peut être nuancé du fait des différents courants qui la composent et se montrent parfois relativement ouverts d'esprit quant aux animaux, le rôle de l'Église n'en demeure pas moins conséquent dans la propagation de l'idéologie spéciste, aidée par la théorie cartésienne de l'animal-machine qui, bien qu'elle puisse aussi être nuancée, est tout de même profondément spéciste. Après avoir évoqué l'influence du philosophe du XVII<sup>e</sup> siècle et celle de la religion chrétienne, entre autres, le regard porté sur le XVIII<sup>e</sup> siècle a permis d'établir une sorte d'histoire de l'antispécisme avant la lettre. Cela a permis, en même temps, d'insister sur les origines littéraires de ce mouvement

puisqu'il s'est forgé, au fil des siècles, grâce à des textes qui se sont avérés fondateurs et sont, aujourd'hui encore, à même de mettre en lumière le spécisme en tant qu'il est injuste et injustifié. Comme le suggère Chloé Clovis Maillet, la théorie végétarienne francophone semble bien être littéraire : après la réfutation de l'anthropocentrisme et du cartésianisme, qui ont vu les sens devenir un argument en faveur de la compassion à l'égard des animaux, l'alimentation carnée a également été la source de remises en question, dès le siècle des Lumières auprès de Rousseau et Voltaire par exemple, mais plus encore au XIX<sup>e</sup> siècle, où la cause animale a vraiment pris une tournure politique, notamment parce qu'elle s'est approchée des autres luttes sociales – une fois encore par le biais de la littérature, auprès de Marie Huot ou Louise Michel, pour ne citer qu'elles. Ces textes ont pu mettre en lumière la nécessité de revoir notre comportement à l'égard des autres animaux et, peu à peu, les liens entre oppressions se sont clarifiés et ont mis au jour des fonctionnements, des structures similaires d'une oppression à l'autre, ce qui a en plus suggéré l'idée que le spécisme tend à renforcer les autres formes de domination, faisant de l'antispécisme cette lutte intersectionnelle qui est au cœur de ce travail de recherche. Les corrélations entre oppressions sont en outre véhiculées au travers du langage : notre doxa spéciste perdure par un biais linguistique, à la fois parce que notre façon de nous exprimer établit une dichotomie entre humains et animaux dont découle, à force, une infériorisation des seconds, parce qu'elle tend à massifier les animaux, à leur ôter toute individualité propre, mais aussi parce qu'elle est une première étape dans leur réification, par les euphémismes qui imprègnent les discours et font d'une oppression la normalité. Ainsi, la langue contribue à invisibiliser les animaux en tant que victimes du système spéciste, ce contre quoi peuvent par exemple lutter les néologismes – à commencer par la création, justement, des mots « spécisme » et « antispécisme ».

Mais la théorie végétarienne francophone semble d'autant plus littéraire ces dernières années que de nombreuses œuvres s'emparent de ce sujet : certes, c'est pour s'en moquer quelquefois, ou pour porter, finalement, davantage la voix du néocarnisme que celle de l'antispécisme pragmatique, c'est-à-dire le véganisme, mais c'est bel et bien aussi, d'autres fois, pour revendiquer un changement de régime alimentaire, comme nous avons pu le voir au sein du corpus étudié. Les animaux, d'abord symboliques, ont à mesure des siècles intéressé les écrivains jusqu'à investir la littérature en tant que véritablement animaux, si bien qu'aujourd'hui, leur existence littéraire permet de déjouer leur absence au sein de la société, en particulier pour les animaux dits de boucherie. Si *La Jungle* d'Upton Sinclair a été un livre précurseur du *topos* de l'abattoir, la littérature française n'est pas en reste et s'est, elle aussi, régulièrement immiscée dans ces lieux particuliers pour donner à voir ce qui était, à l'origine, voué à rester caché, à être dissimulé ; puissent les études littéraires ne pas participer à cette invisibilisation en abordant les œuvres contemporaines pour leurs aspects presque

exclusivement poétiques et, accessoirement seulement, pour la prise de conscience et les voltefaces alimentaires qu'elles devraient susciter. Car, si la zoopoétique a permis de mettre en avant la présence animale dans les textes littéraires, aussi bien en relisant des œuvres déjà connues qu'en s'intéressant à des œuvres passées inaperçues, l'enjeu militant y est nettement secondaire : c'est là toute la différence avec la critique littéraire anglo-saxonne. En effet, alors que le domaine francophone met en avant les enjeux esthétiques, outre-Manche et outre-Atlantique, ce sont les enjeux éthiques qui prévalent – démarches inverses par conséquent, quoiqu'amenées à se chevaucher et s'influençant réciproquement.

Ont également été évoqués dans cette recherche les liens entre littératures antispécistes et *vegan studies*. Si une certaine conception du champ littéraire francophone considère que les *vegan studies* sont spécifiques jusqu'à présent au champ anglo-saxon et qu'en cela elles lui sont en quelque sorte exclusives, je pars du principe, au contraire, que le véganisme, bien que né en Angleterre, n'a absolument pas vocation à y rester cloîtré : c'est même précisément l'inverse, ce qui suppose que des « études véganes » seraient tout aussi justifiées dans le reste du monde. Il s'agit en effet d'une perspective nouvelle, liée à un mode de vie qui fait que le chercheur est personnellement engagé, puisque son point de vue l'a amené à adopter un régime différent, ce qui l'implique corporellement. Il serait naïf de penser que des études portant sur des textes dont ressort un antispécisme militant menées par des chercheurs qui, eux-mêmes, ont une doxa spéciste et carniste, seraient identiques aux mêmes études effectuées par des chercheurs qui auraient, eux, intégré ce point de vue, ou bien qu'étudier la littérature au travers du véganisme ou de l'antispécisme serait en quelque sorte dérisoire. Le véganisme est une façon de voir, les études véganes sont donc les plus à même d'apporter une nouvelle façon de lire les textes qui, loin d'être réductrice comme on l'entend souvent, se veut novatrice et *s'ose* politique. Néanmoins, par souci de ne pas restreindre le champ à des textes où le problème de l'alimentation serait explicite, j'ai choisi de parler de littératures antispécistes, terme qui semble plus précis et qui a de plus l'avantage d'être une notion plus empreinte d'un discours hétérodoxe intersectionnel, comme nous l'avons vu à diverses reprises.

Pour revenir au corpus des quatre œuvres étudiées, nous avons vu que mettre au centre la notion d'antispécisme a permis de repérer certaines caractéristiques récurrentes d'un engagement littéraire pour la cause animale au sens le plus large. Ces procédés ont tous en commun de se constituer comme des contrepoids à l'invisibilisation. La théorie du référent absent est d'emblée confirmée par le genre de malaise qui se dégage de la lecture de ces œuvres, car l'absence des animaux vient aussi de l'éloignement des lieux où ils sont élevés puis tués avant de devenir viande, mais elle est aussitôt déjouée parce que, précisément, il y a « désinvisibilisation » par l'existence littéraire.

Extirper de l'ombre, mettre en lumière ce qu'implique le système spéciste pour le dévoiler au grand jour, qui plus est au grand public, voilà un premier geste antispéciste. Mais à cela s'ajoutent d'autres moyens, à la fois narratifs et linguistiques, pour poursuivre le questionnement jusqu'à parvenir à l'affirmation d'un changement nécessaire : ils consistent chacun, une fois encore, à montrer, à révéler les rouages du système et ses stratégies pour se maintenir tel quel. Dès lors, ces œuvres témoignent d'abord, généralement, de la dichotomisation que l'on crée, de manière tout-à-fait artificielle, entre humains d'un côté, et animaux de l'autre. De nombreuses voies peuvent être empruntées pour contrer ce phénomène, parmi lesquelles le fait de rapprocher sinon d'entremêler les espèces par des analogies, des métaphores, ce qui donne vie à des humains qui ressemblent à ou se comportent comme des animaux, sans que cela ne soit aucunement péjoratif, ou à des animaux qui sont des personnes ou ont l'air humain, sans que cela tende vers l'anthropomorphisme. L'anthropomorphisme, par ailleurs, est souvent une impression forgée par une vision spéciste ; les *vegan studies* et les littératures antispécistes ne sauraient abuser de ce terme, puisqu'elles partent du principe que les animaux sont aussi des personnes, et leurs sensations n'ont pas de raison d'être inférieures aux nôtres, au-delà des différences indéniables entre espèces. Dans certaines œuvres du pendant non-réaliste des littératures antispécistes, ce rapprochement peut aller jusqu'à l'hybridation, processus littéraire qui ne met que mieux en avant le sort commun que nous partageons entre animaux. Étant donné que le champ antispéciste n'a pas vocation à se restreindre à quelque pays, je citerai à ce sujet l'œuvre, particulièrement originale et sensée, d'une autrice italienne, à savoir *L'Iguane* d'Anna Maria Ortese.

Une autre voie est également fort propice à souligner la convergence des luttes : en effet, les œuvres du corpus antispéciste exposent les processus de réification et de mécanisation qui touchent autant les animaux que les hommes dans un système capitaliste et productiviste. Liés à la « mathématisation du vivant » dont parle Anne Simon, ces processus sont non seulement montrés mais peuvent aussi faire l'objet d'un traitement plus symbolique, par exemple par l'insertion d'une quantité farouche de chiffres du secteur agroalimentaire chez Gil Bartholeyns, qui mime littéralement la perte de sens par l'abondance de calculs et de normes à respecter. Transformer les êtres vivants en choses, en objets, revient à les totaliser, à les désanimaliser, et ôte tout sens de sacré à la vie, qui n'a dès lors plus qu'une valeur marchande, ce qui n'est pas sans provoquer des flots de souffrances inutiles. La littérature est aussi ce qui permet de rapprocher différentes souffrances et injustices afin de suggérer que le problème, à l'origine, peut être commun : c'est pourquoi ces littératures sont aussi l'occasion, fréquemment, de critiquer la logique productiviste de nos sociétés, en montrant que ce modèle n'est pas vivable et qu'il est contraire à toute notion de bien-être dans le monde du travail, que les travailleurs soient humains ou non, comme le suggère Charles Gide. À

partir de là, l'on pourrait également s'intéresser au potentiel « fédérateur » de la littérature, car ce corpus pourrait réhabiliter la cause animale en montrant qu'elle n'est en rien un antihumanisme, mais est au contraire une quête d'émancipation globale, une quête de sens et de liberté.

Pour finir, le dernier processus commun aux quatre œuvres que j'ai analysé est celui de la massification et du double anonymat. Cette fois, ce procédé est plus directement lié au *topos* de l'élevage et/ou de l'abattoir, parce que, en même temps que les animaux sont privés de toute existence individuelle et deviennent, pour reprendre le mot de Jean-Luc Guichet, invisibles, les employés sont eux-mêmes *uns* parmi des milliers ; personne ne saurait dire qui a tué qui, les tâches étant divisées. Cet anonymat contribue à rendre plus acceptables ces meurtres alimentaires, car la responsabilité, ne pouvant être imputée à une personne précise, finit par disparaître complètement. La littérature, en mettant au jour ces différents phénomènes, contribue déjà à les déconstruire, à ne plus les maintenir dans une normalité frauduleuse. L'on peut dès lors affirmer que les littératures antispécistes sont des œuvres de désapprentissage : outre la visibilité et les questions que celles-ci engagent, elles permettent de susciter un sentiment de révolte et d'injustice, une colère qui pourrait voire devrait se transformer en action concrète. En revanche, ce qui fait que l'on passe d'une œuvre incitant à la réflexion à une œuvre résolument engagée, et dans certains cas clairement militante, ne ressort pas de moyens d'avance identifiables et récurrents, mais plutôt de quelques phrases, de quelques éléments qui, en plus, ne sont pas nécessairement univoques. Ainsi, dans le cas des quatre écrivains étudiés, cet engagement voit le jour dans une défense implicite du végétarisme qui participe de l'hétérodoxie de leurs œuvres, en faisant de la viande un symbole oppressif majeur. La remise en question dépasse donc la sphère individuelle pour pointer du doigt tout un système, qu'il nous appartient d'entretenir ou de rejeter.

Enfin, pour terminer par des considérations plus générales sur les littératures antispécistes, soulignons le fait qu'elles sont, sinon une manière artistique de faire de la politique, du moins une manière politique d'être artiste. De fait, le champ académique francophone a parfois tendance à critiquer les considérations éthiques et à fuir tout militantisme, comme si cela relevait forcément d'une subjectivité malvenue, qui serait réductrice et porterait presque atteinte à la littérature, revendiquant plutôt sa spécificité à parler en termes de poétique. Si cette approche est certes intéressante et justifiée, peut-être est-ce en voulant se cantonner aux études purement poétiques que la recherche en francophonie s'avère réductrice, c'est pourquoi la notion de littératures antispécistes permettrait au contraire d'amplifier le champ des recherches en assumant un point de vue plus politique qui n'entend pas mettre au centre la notion de poétique, comme si la spécificité francophone était, finalement, une frontière. Ce point de vue semble d'autant plus pertinent si l'on

s'intéresse aux problématiques environnementales dans la littérature puisque, là aussi, l'écopoétique réaffirme la spécificité francophone et met de côté l'engagement. Or, comme je l'ai évoqué, il existe bien des œuvres francophones qui se font l'écho d'un certain militantisme ; qui plus est, plusieurs de ces œuvres émanent directement d'auteurs connus pour leur engagement antispéciste et/ou écologiste, comme Aymeric Caron et Camille Brunel. Étudier ces œuvres en tant qu'elles sont militantes paraît donc moins être une vision réductrice que pragmatique, puisque l'émergence de ce qui constitue déjà un corpus (même éclectique) est révélateur d'un changement de paradigme qui, bien qu'il soit encore minoritaire, prend de plus en plus d'ampleur et mérite qu'on y prête attention pour le fond politique, pas seulement pour la forme poétique. Par ailleurs, étant donné l'urgence d'un changement radical de modèle sociétal pour pallier le désastre climatique et environnemental, une étude plus politique de ces œuvres mettrait également en lumière les dangers qui nous guettent et les éventuelles solutions, ou tout au moins susciterait la prise de conscience nécessaire que ne sauraient provoquer des médias traditionnels par trop doxiques, pour ne pas dire biaisés.

En somme, s'il y a bien un corpus littéraire antispéciste émergent, la notion de littératures antispécistes au sens de théorie suppose une certaine vision de la littérature, vision interdisciplinaire et davantage ancrée dans le monde, dans un contexte précis qui ne saurait être mis de côté. D'une certaine manière, cela nécessite d'accepter aussi que la littérature puisse être un moyen et pas uniquement une fin, et en cela devenir un objet d'étude sociologique, entre autres, non plus pour elle-même mais en ce qu'elle révèle du monde, et plus précisément d'un monde en train de se déconstruire pour se reconstruire, dépassant largement les seuls enjeux scripturaux. Par conséquent, les littératures antispécistes seraient non seulement subversives sur le plan idéologique, sapant une doxa qui engendre la mort de milliards d'animaux chaque année, mais inciteraient en plus à repenser les études littéraires afin qu'elles-mêmes se ré-emparent de leur objet en tant que potentiellement révolutionnaire. In fine, les littératures antispécistes pourraient être l'occasion d'être moins spécialiste d'une discipline que d'un sujet, l'antispécisme, encore très peu étudié et peu pris au sérieux malgré les enjeux non négligeables qui sont les siens, et de l'étudier selon des aspects très divers – de l'histoire à l'économie, de la politique à la science, en prenant dès lors en compte son application pratique, le véganisme. Et le monde des lettres serait bien légitime à se montrer précurseur, étant donné que le mouvement antispéciste le plus avant-gardiste, bien avant la lettre, a lui-même vu le jour au sein de la littérature, l'un influençant l'autre, s'entre-marquant d'empreintes que l'on commence, à peine, à voir.

## Bibliographie

### SOURCES PRIMAIRES

#### Corpus principal

- ANDRAS, Joseph. 2021. *Ainsi nous leur faisons la guerre*. Arles, France : Actes sud.
- BARTHOLEYNS, Gil. 2019. *Deux kilos deux*. Paris, France : Editions Jean-Claude Lattès.
- DEL AMO, Jean-Baptiste. 2018. *Règne animal*. Folio. Paris, France : Gallimard.
- TESSON, Sylvain. 2010. *Une vie à coucher dehors*. Folio. Paris, France : Gallimard.

#### Corpus secondaire

- CARON, Aymeric. 2022. *Nous mourrons de nous être tant baïs*. Paris, France : Robert Laffont.
- MICHEL, Louise. 1886. *Mémoires de Louise Michel écrits par elle-même*.  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k83088k>.
- MOKIEJEWSKI, Olivia. 2018. *Le peuple des abattoirs*. Orléans, France : Mon Poche, DL.
- PONTHUS, Joseph. 2020. *À la ligne : feuillets d'usine*. Paris, France : Gallimard.
- SINCLAIR, Upton. 2011 [1905]. *La jungle*. Paris, France : Le livre de poche.
- SORENTE, Isabelle. 2013. *180 jours*. Paris, France : JC Lattès.
- SORMAN, Joy. 2013. *Comme une bête*. Paris, France : Gallimard.
- VOLTAIRE. 1992 [1759]. *Candide et autres contes*. Paris, France : Gallimard.
- . 2011 [1768]. *La princesse de Babylone*. Paris, France : Librairie générale française.
- . 2018 [1747]. *Zadig*. Paris, France : Pocket.
- . 2020. *Pensées végétariennes*. Paris, France : Éditions Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard.

### LITTÉRATURES SECONDAIRES

- ADAMS, Carol J. 2016 [1990]. *La politique sexuelle de la viande : une théorie critique féministe végétarienne*. Lausanne, Suisse : L'Âge d'Homme.
- ANDRAS, Joseph. 2021. « D'une guerre sans trêve - Joseph Andras - Reportage au long cours auprès de militants antispécistes ». *Lundi matin*. Consulté le 17 novembre 2021. <https://lundi.am/D-une-guerre-sans-treuve>.
- AUGE, Marc. 2015. *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, France : Éditions du Seuil.

- BAILEY, Christiane, et Axelle Playoust. 2016. « Féminisme et cause animale ». *Ballast* 5 (2) : 80-93.
- BARATAY, Éric. 1986. « L'Église et la théorie de l'animal-machine aux XVIIe-XVIIIe siècle ». *L'Église et la théorie de l'animal-machine*. Paris, France.
- BONNARDEL, Yves. 1995. « Sale bête, sale nègre, sale gonzesse ». *Les Cahiers antispecistes* (blog). 11 avril 1995. <https://www.cahiers-antispecistes.org/sale-bete-sale-negre-sale-gonzesse/>.
- BONNEUIL, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz. 2016. *L'événement anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*. Paris, France : Éditions Points.
- BOUTET, Josiane. 2016. *Le pouvoir des mots*. Paris, France : La dispute.
- BUEKENS, Sara. 2019. « L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française ». *Elfe* XX-XXI. *Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles*, n° 8 (septembre). <https://doi.org/10.4000/elfe.1299>.
- CAFFO, Leonardo. 2010. « "Linguaggio e Specismo: tra Sapir - Whorf e la questione animale" » volume I, n. 3: 35-40.
- CARON, Aymeric. 2016. *Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature*. Paris, France : Don Quichotte.
- CORNELUS, Hannah. 2020. « Les animaux pris "dans les parallélépipèdes" de notre hypermodernité ». *Voix plurielles : revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)* 17 (1): 193-203. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2481>.
- . 2021. « "La vache, je t'aime tant que je te mange" : Le néocarnisme dans deux romans français contemporains. » *Traits d'union* (bureau des doctorants de l'Université Paris 3) 10: 156–67.
- DAMONTE, Marco. 2019. « Specismo: storia (filosofica) di un neologismo ». *Rassegna di Diritto, Legislazione e Medicina Legale Veterinaria* 17 (4): 8-36. <https://doi.org/10.13130//11839>.
- DEMANZE, Laurent. 2019. « Fictions d'enquête et enquêtes dans la fiction ». *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, n° 22 (février). <https://doi.org/10.4000/contextes.6893>.
- DURAND, Pascal. 2006. *La censure invisible*. Arles, France : Actes sud.
- FEDI, Laurent. 2013. « Manières de parler, manières de penser ». *Cahiers philosophiques* n° 134 (3): 80-105.
- FERNANDEZ, Jonathan. 2015. « Spécisme, sexisme et racisme. Idéologie naturaliste et mécanismes discriminatoires ». *Nouvelles Questions Féministes* Vol. 34 (1): 51-69.
- FERRACIOLI, Victoria, et Yasmine Belhadi. 2019. « De Règne animal à L214. Une voix pour les animaux : les relations Homme-Animal sous la plume de Jean-Baptiste Del Amo ». *Radar*, 41. Consulté le 23 mars 2022.
- FONTENAY, Élisabeth de. 2009. « L'Homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal ». *Pouvoirs* 131 (4): 19-27.

- FOUCAULT, Michel. 2004. « Des espaces autres ». *Empan* 54 (2): 12-19.
- FRANÇOIS, Arnaud, Frédéric Worms, et Centre culturel international. 2016. *Le moment du vivant : colloque de Cerisy*. Paris, France : PUF.
- GAARDER, Emily. 2011. *Women and the animal rights movement*. New Brunswick, N.J., Etats-Unis : Rutgers University Press.
- GIDE, Charles, Marie Huot, et al. 2021. *Cause animale, luttes sociales*. Édité par Roméo Bondon et Elias Boisjean. Paris, France : le Passager clandestin.
- GIER, Erik de. 2020. « Entre “Utopie” et “Dystopie” ». Traduit par Jennifer Raynal. *La nouvelle revue du travail*, n° 17 (novembre). <https://doi.org/10.4000/nrt.7601>.
- GUICHET, Jean-Luc. 2010. « Chapitre 2 - L’animal inenvisageable. La perception humaine de la douleur animale : entre les Lumières et aujourd’hui ». In Jean-Luc Guichet éd., *Douleur animale, douleur humaine. Données scientifiques, perspectives anthropologiques, questions éthiques*. Versailles, France : Éditions Quæ. pp. 175-189.
- JOLIBERT, Bernard. 2020. « Animalité et humanité selon Descartes ». *L’enseignement philosophique* 70 (3): 5-17.
- JOY, Melanie. 2001. « From Carnivore to Carnist: Liberating the Language of Meat ». *Satya*. Consulté le 28 janvier 2022. <http://www.satyamag.com/sept01/joy.html>.
- . 2016. *Introduction au carnisme : pourquoi aimer les chiens, manger les cochons et se vêtir de vaches*. Lausanne, Suisse : L’Âge d’Homme.
- KECK, Frédéric. 2020. « Troubles dans l’élevage ». *Esprit*, n° 7 (juillet): 193-202.
- KLEMPERER, Victor. 1996 [1947]. *LTI, la langue du IIIe Reich : carnets d’un philologue*. Paris, France : Albin Michel.
- LARUE, Renan. 2021. *Le Végétarisme des Lumières. L’abstinence de viande dans la France du XVIIIe siècle*. Paris, France : Classiques Garnier. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09959-8>.
- LEBRETON, Capucine. 2018. « Empathie et cruauté : le paradoxe de l’imaginaire des viandes au XVIIIe siècle ». *Astérior. Philosophie, histoire des idées, pensée politique*, n° 18 (juin). <https://doi.org/10.4000/asterion.3147>.
- MAILLET, Chloé Clovis. 2020. « Et si la théorie végétarienne (francophone) était littéraire ? » *Acta Fabula*, vol. 21, n° 7 (juillet). <https://www.fabula.org:443/revue/document13056.php>.
- MARSOLIER-KERGOAT, Marie-Claude, et Florence Burgat. 2020. *Le mépris des bêtes : un lexique de la ségrégation animale*. Paris, France : PUF.
- MATTHEY, Marinette. 2000. « Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales », In *Travaux neuchâtelois de linguistique*, n°32 : 21-37.

- MEYRAN, Régis. 2017. « Edward Sapir et Benjamin L. Whorf - La langue est une vision du monde ». *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n°46 (3): 14-14.
- MILCENT-LAWSON, Sophie. 2019. « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? » *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 181-182 (juin).  
<https://doi.org/10.4000/pratiques.5835>.
- PARADIS, Swann. 2015. « “Parle et je te baptise !”. De l’âme des bêtes au siècle des Lumières ». *Voix Plurielles* 12 (2): 76-94. <https://doi.org/10.26522/vp.v12i2.1272>.
- PATTERSON, Charles. 2007. *Un éternel Treblinka*. Paris, France : Calmann-Lévy
- PELLUCHON, Corinne. 2018. « Écologie et cause animale : les raisons d’un mariage tardif ». *Cités* 76 (4): 117-28.
- . 2021. *Manifeste animaliste : politiser la cause animale*. Paris, France : Payot & Rivages.
- PLAYOUST-BRAURE, Axelle. 2020. « L’élevage comme rapport d’appropriation naturalisé : le cas du publisécisme ». Mémoire, Université du Québec à Montréal, Canada, Maîtrise en sociologie.
- POTTER, Will. 2011. *Green is the new red: an insider’s account of a social movement under siege*. San Francisco, Etats-Unis : City Lights Books.
- PY, Bernard. 2004. « Pour une approche linguistique des représentations sociales ». *Langages* n° 154 (2): 6-19.
- ROMESTAING, Alain. 2015. « Meurtre alimentaire et rentabilité ». *Contemporary French and Francophone Studies* 19 (4): 485-92. <https://doi.org/10.1080/17409292.2015.1066195>.
- , Pierre Schoentjes, et Anne Simon. 2015. « Effer d’une conscience littéraire de l’environnement ». *Revue critique de fiction française contemporaine* 0 (11): 1-5.
- RU, Véronique Le. 2016. « Traduire, interpréter, connaître l’animal chez Rousseau et Diderot ». Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02054188>.
- RUCHON, Catherine. 2018. « Lexique, catégorisation et représentation : les reformulations métalinguistiques dans le discours animaliste ». *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires*, n° 14 (janvier): 51-66.
- SALT, Henry Stephens. 1900. *Les droits de l’animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*. Traduit de l’anglais par L. Hotelin. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3414325x>.
- SEGAL, Jérôme. 2020. *Animal radical : Histoire et sociologie de l’antispécisme*. Montréal, Canada : Lux Editeur.
- . 2021. *Dix questions sur l’antispécisme : comprendre la cause animale*. Poche. Montreuil, France : Libertalia.

- SIMON, Anne. 2015. « Animal : l'élevage industriel – Mémoires en jeu ». Consulté le 26 mars 2022. <https://www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie/animal-lelevage-industriel/>.
- . 2018. « Langage éprouvé et souci du mot juste : droit, littérature et élevage industriel ». *Grief: revue sur les mondes du droit*, 141.
- . 2021. *Une bête entre les lignes : essai de zoopoétique*. Marseille, France : Wildproject.
- SINGER, Peter. 2012 [1975]. *La libération animale*. Paris, France : Éditions Payot & Rivages.
- STIBBE, Arran. 2001. « Language, Power and the Social Construction of Animals ». *Society & Animals* 9 (2): 145-61. <https://doi.org/10.1163/156853001753639251>.
- TANETTE, Sylvie. 2021. « “J’aspire à susciter la colère à l’encontre des coupables” ». *Les Inrocks* (blog). Consulté le 23 mars 2022. <https://www.lesinrocks.com/livres/joseph-andras-jaspire-a-susciter-la-colere-a-lencontre-des-coupables-372939-16-04-2021/>.
- TERMITE, Marinella (dir). 2020. *Mots de faune*. Macerata, Italie : Quodlibet.
- VAILLANT, Alain, Jean-Pierre Bertrand, et Philippe Régner. 2006. *Histoire de la littérature française du XIXe siècle*. Rennes, France : Presses universitaires de Rennes.
- VIART, Dominique. 2019. « Les Littératures de terrain ». *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 18 (juin): 1-13.
- VUILLEROD, Jean-Baptiste. 2021. *Theodor W. Adorno : la domination de la nature*. Paris, France : Éditions Amsterdam.
- WRIGHT, Laura, et Carol J. Adams. 2015. *The Vegan Studies Project: Food, Animals, and Gender in the Age of Terror*. Athens, États-Unis : University of Georgia Press. <https://muse.jhu.edu/book/41845>.
- . 2020. « Vegan Studies as Ecofeminist Intervention ». *Ecozon@: European Journal of Literature*. Consulté le 27 février 2022. <https://ecozona.eu/article/view/3516>.

## Annexes

**Annexe 1** : Brochure écrite par Richard D. Ryder en 1970 (disponible sur le site [animalrightstimeline.com](http://animalrightstimeline.com))

### *Speciesism*

*Since Darwin, scientists have agreed that there is no 'magical' essential difference between human and other animals, biologically-speaking. Why then do we make an almost total distinction morally? If all organisms are on one physical continuum, then we should also be on the same moral continuum.*

*The word 'species', like the word 'race', is not precisely definable. Lions and tigers can interbreed. Under special laboratory conditions it may soon prove possible to mate a gorilla with a professor of biology – will the hairy offspring be kept in a cage or a cradle?*

*It is customary to describe Neanderthal Man as a separate species from ourselves, one especially quipped for Ice-Age survival. Yet most archeologists now believe that this nonhuman creature practiced ritual burial and possessed a larger brain than we do. Suppose that the elusive Abominable Snowman, when caught, turns out to be the last survivor of this Neanderthal species, would we give him a seat at the UN or would we implant electrodes in his super-human brain?*

*I use these hypothetical, but possible examples, to draw attention to the illogicality of our present moral position as regards experiments with animals.*

*About 5,000,000 laboratory animals, more and more of them Primates like ourselves, are killed every year in the UK alone, and numbers are now escalating out of control. There are only 12 Home Office Inspectors.*

*Quite apart from the right to live, one clear moral criterion is suffering, the suffering of imprisonment, fear and boredom as well as physical pain.*

*If we assume that suffering is a function of the nervous system then it is illogical to argue that other animals do not suffer in a similar way to ourselves – it is precisely because some other animals have nervous systems so like our own that they are so extensively studied.*

*The only arguments in favour of painful experiments on animals are: 1) that the advancement of knowledge justifies all evils – well does it? 2) that possible benefits for our own species justify mistreatment of other species – this may be a fairly strong argument when it applies to experiments where the chances of suffering are minimal and the probability of aiding applied medicine is great, but even so it is still just 'speciesism', and as such it is a selfish emotional argument rather than a reasoned one.*

*If we believe it is wrong to inflict suffering upon innocent human animals then it is only logical, phylogenically-speaking, to extend our concern about elementary rights to the nonhuman animals as well. **Do not be afraid to express your views.** Contact MPs, professors, editors about this increasingly important moral issue.*

**Annexe 2** : « Émancipez votre langage », par Noreen Mola et la famille Blacker, dans *Animals' Agenda*, n°8, octobre 1986, p. 18, cité par ADAMS C., *La politique sexuelle de la viande*, pp. 130-131.

Le langage est un outil puissant. Les mots que nous choisissons ne font pas que nommer ou décrire ; ils attribuent un statut et une valeur. Faites donc preuve de circonspection dans votre choix de mots pour désigner les animaux non humains, car vous pourriez employer des expressions qui perpétuent les préjugés dont ils font l'objet.

Appeler un animal non humain « ça » fait en sorte de *le* ou *la* dépouiller de sa dignité et entretient l'opinion selon laquelle les autres animaux sont des objets, des choses inférieures ou des biens meubles.

Nommer « propriétaires » ou « maîtres/maîtresses » les gens qui partagent leur domicile et leur vie avec des animaux non humains évoque l'esclavage, une connotation qui devrait nous gêner. Les termes *amis/amies*, *compagnons/compagnes* ou *protecteurs/protectrices* sont préférables.

Évitez de parler des autres animaux comme des « choses vivantes ». Ce sont des *êtres vivants*.

Désignez les animaux non domestiques comme *libres* ou *en liberté* plutôt qu'« animaux sauvages » ou « faune ».

Lorsque vous décrivez la souffrance et la mort d'animaux causées par une action humaine, utilisez des mots horriblement explicites, qui exposent les véritables faits. Les scientifiques qui expérimentent sur les animaux (et certaines personnes du domaine du contrôle des animaux) aiment employer « euthanasier », « endormir », « sacrifier » et « détruire », tandis que les gens qui pratiquent la chasse, la trappe et d'autres activités du même acabit privilégient « éliminer », « récolter », « gérer » et « éclaircir le troupeau ». Ces mots signifient *tuer*, alors dites *tuer*.

Les coupables tentent de cacher leurs effroyables gestes de cruauté et l'exploitation rétrograde commis envers les animaux non humains au moyen d'euphémismes trompeurs du genre de ceux mentionnés plus haut. Dites les choses telles qu'elles sont, et reprenez les gens lorsqu'ils ne le font pas, afin de leur faire réaliser la véritable nature et toute l'étendue de la souffrance que nous infligeons aux autres êtres vivants.

Faites attention aux expressions qui traduisent du mépris envers les animaux. « Fils de chienne », « cervelle d'oiseau » et « faire l'autruche » sont des insultes aux dépens des animaux. Trouvez des solutions de rechange au fait de traiter quelqu'un de « serpent », de « dinde », d'« âne », de « fouine », de « poule », de « chien », etc.

**Émancipez votre langage, car c'est une première étape importante à l'émancipation de tous les animaux !**

**Annexe 3** : Montages de L214, en lien avec la théorie des « axiolexèmes » (voir le compte Instagram ou Facebook de l'association)

